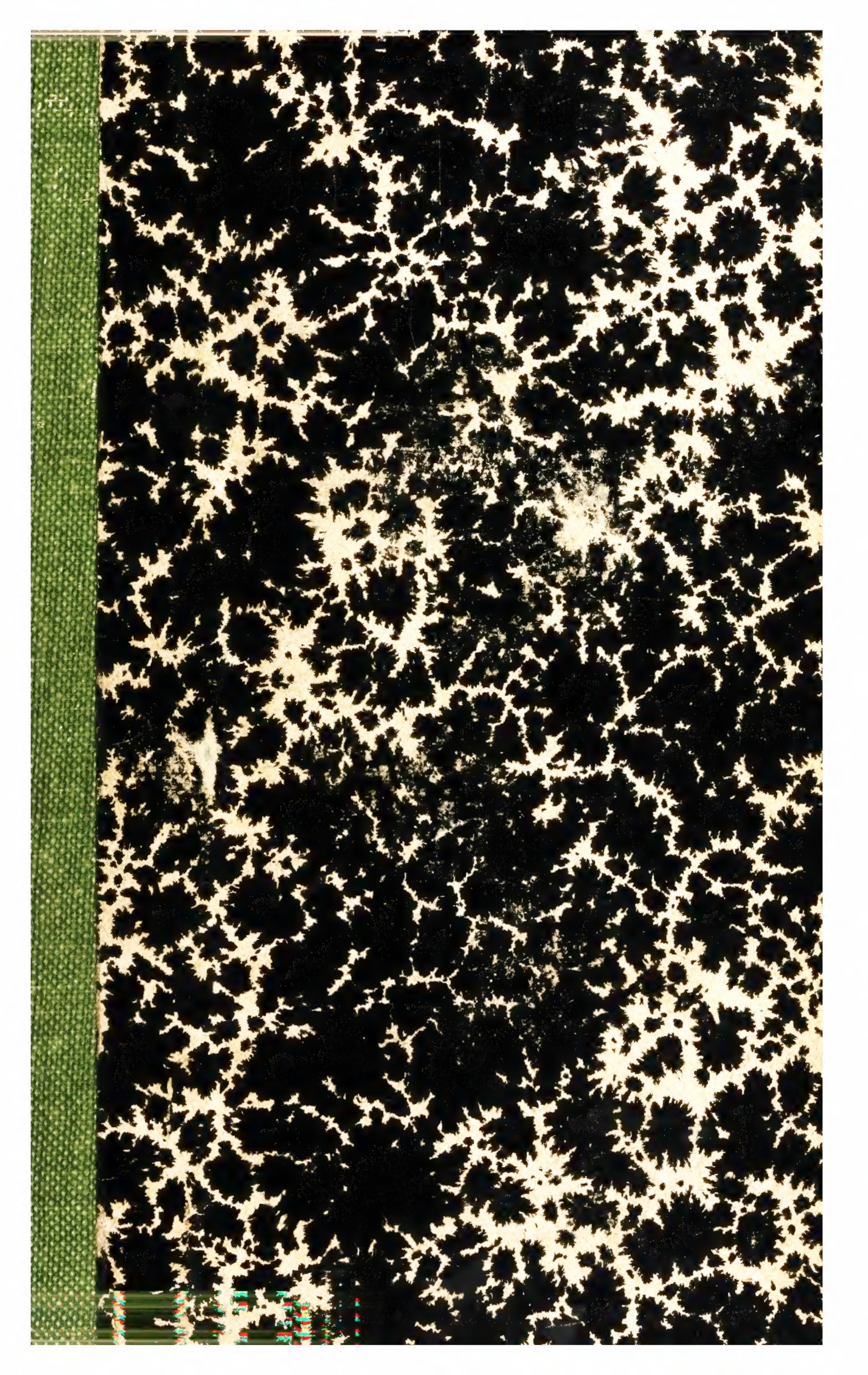


TRADUCTEUR DE LA GRANDE ARMÉE DES MISÉRABLES

MES ANNÉES
D'ESCLAVAGE ET DE LIBERTÉ

PAR

FRÉDÉRIK DOUGLASS

MARSHAL DE COLOMBIE

(D'APRÈS L'ANGLAIS)



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1883

MES ANNÉES

D'ESCLAVAGE ET DE LIBERTÉ

OUVRAGES, D'APRÈS L'ANGLAIS,

DU TRADUCTEUR DE LA GRANDE ARMÉE DES MISÉRABLES

En vente à la librairie E. PLON et Cie

LE MASQUE ARRACHÉ, 2e *édition, sous presse*. 2 vol. in-18. — Prix : 6 francs.

LA GRANDE ARMÉE DES MISÉRABLES, 2e *édition, sous presse*. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

LES AMÉRICAINS CHEZ EUX, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'HOMME ET LA BÊTE, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

QUATRE ANS DE PRISON, in-18. — Prix : 3 francs.

JENNET CRAGG LA QUAKERESSE, in-18. — Prix : 1 fr. 50.

LES HAUTS FAITS D'UNE ANNÉE BISSEXTILE, PETITE TIZ, in-18. — Prix : 1 franc.

DOT ET DIM, ou *Nègres et Négrillons*, in-18. — Prix : 1 fr. 50.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

TRADUCTEUR DE LA GRANDE ARMÉE DES MISÉRABLES

MES ANNÉES
D'ESCLAVAGE ET DE LIBERTÉ

PAR

FRÉDÉRIK DOUGLASS

MARSHAL DE COLOMBIE

(D'APRÈS L'ANGLAIS)



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1883

AU LECTEUR

Nul orateur, en Amérique, ne monte sur la *plate-forme* sans que le *chairman,* chambellan des solennités de la parole, ne le présente au public.

Frédérik Douglass, né esclave, *marshal* des États-Unis[1], écrivain, orateur, défenseur de sa race, témoin vivant de ce qu'elle était, de ce qu'elle deviendra; lui, le fils de ses œuvres, n'a pas besoin d'introducteur parmi nous. Il se présente son livre à la main, front haut, en pleine lumière : lui, l'esclave, le fugitif, l'ouvrier, le vainqueur!

Quiconque lira ces pages connaîtra l'homme. On ne signera pas tout peut-être; on regrettera dans l'ordre spirituel quelques lacunes, ou peut-être quelques réticences; on voudrait que l'aigle, déployant plus largement ses ailes, s'enlevât plus haut dans les cieux; tel quel, individualité puissante, facultés hors ligne, viril, sincère, généreux, épris des faibles, on l'aimera. L'admirer, on ne peut autrement. L'estimer, cela se fait tout seul, à mesure que tournent les feuillets, que s'affirme le caractère, que marche la vie, que s'exerce

[1] District de Columbia.

l'action : arrivé au bout, il se trouve que l'estime est devenue du respect.

Le sanctuaire domestique de Frédérik Douglass reste clos; il en a soigneusement fermé les portes. L'*honourable marshal* de Columbia est marié, il a des fils; nous n'en savons pas plus.

Sur l'écrivain, sur l'orateur, nous avons l'opinion de l'Amérique et de l'Angleterre, exprimée par deux hommes éminents, dont s'honorent l'un et l'autre pays.

En voici le résumé :

« Aucun de nos orateurs vivants, écrit M. George Buffin (*Boston*) [1], n'égale Frédérik Douglass. Son éloquence est bien *sienne :* originale, sans précédents, ne s'inspirant que de ses convictions. Si absolument on cherchait à la classer, elle trouverait sa place quelque part entre Fox et Henry Clay. Ses auditeurs les plus prochains, ceux que frappent en même temps l'aspect et la voix, en subissent plus que d'autres la puissance. Elle a pour caractère *le feu*. Je dis exprès le feu : ce brasier solide, intense, qui ne se dépense pas en fugitives étincelles. On se souvient de tel jour, où de tels emportements de passion, d'indignation jaillissaient de ce cœur sur la plate-forme abolitionniste, que, épouvanté, le peuple croyait voir l'Etna jeter ses laves : fleuve ardent que ni les jours, ni les mois, ni les années ne parviennent à refroidir.

[1] Appendice B du volume anglais.

« Si le triomphe de la parole consiste à émouvoir les hommes, à créer les convictions, Frédérik Douglass est un maître. Logique, enthousiasme, bon sens, pathétiques élans, *humour*, saillies, il a tout; et tour à tour on rit, on pleure, on s'irrite, on raisonne, on suit ardemment cette pensée, on obéit à cette volonté.

« Pour grave que soit Frédérik Douglass, je ne sais quelle intuition de burlesque, je ne sais quelle fine plaisanterie — on la voit de loin se jouer sur ses lèvres — éclaire par degrés le discours, jusqu'au moment où elle s'épanouit en une gerbe de rayons.

« Directeur et rédacteur de journaux, écrivant en plus d'une revue, Douglass n'a rien à envier aux plus accrédités de nos auteurs américains. Son style, pur, clair, heureux, il le doit à l'âme, au caractère, à l'érudition personnelle qui ont fait son éloquence.

« Ni universités, ni colléges n'ont rien enseigné au lettré; pas plus que ses années d'esclavage n'ont préparé la carrière de l'homme.

« PAR DROIT DE CONQUÊTE ! Ce mot exprime tout. »

Écoutons maintenant la voix anglaise :

« Il est présent à mon souvenir, s'écrie le révérend Davis Thomas DD[1]. Je le vois encore, l'esclave fugitif, alors que debout, dressé de toute sa taille, la tête largement modelée par l'ampleur de sa pensée, son noir visage illuminé de génie, ses grands yeux tantôt

[1] Appendice C du volume anglais.

embrasés d'éclairs, tantôt pénétrés de tendresse, selon qu'il attaquait les oppresseurs ou défendait les opprimés, je le vois, il y a trente-six ans de cela, lorsque s'adressant à l'auditoire que contenaient mal les murs de mon église — Londres — il le secouait de sa forte main.

« Je n'ai pas, dès lors, entendu d'orateur supérieur à Douglass. Flexibles autant qu'ils étaient sonores, ses accents se modulaient, s'atténuaient, s'enflaient comme les menait sa pensée. Le geste, parfaitement naturel, avait en lui ce fluide électrique dont le courant embrase tout. Les infamies de l'esclavage, il les *dramatisait ;* elles étaient là, fougueuses, sanglantes! Dix hommes pareils, dans notre Chambre des communes, feraient reculer la tourbe des quasi-patriotes, des politiques salariés, enflammerait les courages, révolutionnerait le monde moral ! »

Pour être prononcés d'un ton plus calme, les quelques mots par où se termine la lettre de John Bright, membre du Parlement, à l'éditeur anglais[1], n'en ont pas moins de valeur :

« — Puisse ce livre, écrit-il, trouver place dans des milliers de *Homes anglais !* »

Nous qui l'offrons à la France, nous disons : Puisse-t-il réveiller en des milliers de cœurs français, les énergies qui créent la liberté.

TRADUCTEUR.

[1] *Introductory note*, en tête du volume.

PREMIÈRE PARTIE

ESCLAVAGE

NAISSANCE ET PARENTÉ

Prenez une carte d'Amérique, États-Unis. Cherchez l'État de Maryland; vous trouverez, près d'Easton, comté de Talbot, un petit district maigrement peuplé, lequel n'a de remarquable que l'aridité de son sol, la dégradation de ses fermes, la ruine de ses clôtures, la noblesse de ses habitants, leur indigence, et la fièvre à perpétuité.

C'est là, dans ce plat territoire bordé par le *Choptank*, la plus paresseuse comme la plus fangeuse des rivières; entouré d'une population blanche toujours oisive et constamment ivre; au milieu de nègres esclaves en parfaite harmonie avec ce bas niveau; c'est là que, sans qu'il y eût de ma faute, je vis le jour.

De ma famille je n'ai rien, ou presque rien à dire. L'arbre généalogique ne pousse pas sur terre esclave.

Un père! la chose, pour l'esclave, n'existe ni dans l'ordre des faits, ni dans celui des lois.

Mon âge! difficile à fixer. Je n'ai jamais rencontré un esclave qui pût me dire le sien. Toute recherche, toute question sur ce sujet, était regardée par les maî-

tres comme une indiscrète curiosité. Faute de connaître les mois de l'année ou les jours du mois, les noirs comptaient par saisons et par récoltes. Mes calculs, néanmoins, basés sur certains événements dont j'ai dès lors appris la date, font remonter ma naissance à février 1817.

Les souvenirs du premier âge me ramènent sous le toit de ma grand mère : Betsy Bailey.

Soit la veillesse, soit les services rendus, lui avaient assuré une position à part. Vivant dans une cabine séparée du quartier des esclaves, hautement estimée de tous, elle exerçait ses talents, tour à tour comme infirmière, jardinière, batelière, sans compter les filets, qu'elle nouait et reprisait à merveille. Que de fois je l'ai vue, dans l'eau jusqu'à la ceinture, jeter la seine ou le cerceau ! Sa main n'avait pas moins de bonheur lorsqu'il s'agissait de planter les patates, si bien que, superstition aidant, on l'appelait de droite et de gauche pour mettre les tubercules en terre, quitte à lui faire bonne part, quand réussissait la récolte.

A ces fonctions, grand'mère en joignait une autre: garder les négrillons.

Car les mères, louées à de grandes distances lorsque le travail baissait chez le planteur, n'apercevaient leur progéniture que de loin en loin. Faire de l'homme une brute, moins que cela : une chose ; tel était le système.

Les cinq filles de ma grand'mère, louées de la sorte, me demeuraient presque inconnues.

Mais ma mère! *La mienne!* Franchissant de nuit,

une fois son travail terminé, l'espace considérable qui la séparait de moi, elle apparaissait, me contemplait, m'étreignait, puis reprenait sa course pour répondre dès l'aube à l'appel du conducteur.

Quelque rares, quelque rapides que fussent ces entrevues, l'image s'est gravée, ineffaçable, en moi. — De taille élevée et svelte, ma mère avait les traits réguliers, le port majestueux, une dignité souveraine.

Sur mon père, il faut le répéter, je ne sais rien.

L'esclavage de la mère suffit. Une fois prouvé, le système n'a pas à se préoccuper d'autre chose. La condition de la mère, d'après ses lois, fixe invariablement le sort de l'enfant. Mère esclave, fils esclave. Le père fût-il libre, le fils est esclave. Qu'une imperceptible goutte de sang africain circule dans les veines de l'enfant, le père vendra son fils, sans sourciller.

II

SÉPARÉ DE GRAND'MÈRE.

Étais-je esclave? Je ne m'en doutais pas.

Enveloppé des tendresses de grand'mère, j'appris bien des choses, avant d'apprendre celle-là.

Notre cabane avait pour moi les beautés d'un palais. Au premier étage, son plancher de bois, qui nous servait de couchette; sa terre battue au plain-pied; sa poussière, son toit de chaume, ses parois sans fenêtres; et ce miracle de menuiserie, l'échelle qui montait au dortoir; et le trou creusé devant l'âtre, ce trou dans lequel grand'mère, l'automne venue, enfouissait les patates pour les préserver de la gelée, tout m'intéressait, tout me ravissait. Les écureuils ne grimpaient ils pas aux troncs, ne grignotaient-ils pas leurs noix sur les branches? Le puits n'avait-il point son grand balancier, pointé vers le ciel, si délicatement suspendu que, d'une main, je faisais remonter le seau plein d'eau vive? Et le moulin de M. Lee, avec sa gigantesque roue; et les charrettes combles de blé qui du matin au soir en prenaient le chemin!

J'étais heureux, vous pouvez m'en croire.

Cela ne dura guère. Bientôt la lumière, une triste clarté, se fit. Notre hutte, le nid de mon enfance, n'appartenait pas à grand'mère ; ce nid avait un possesseur, que je n'avais jamais vu, qui demeurait au loin.

Plus lamentable encore cette autre découverte : grand'mère, les négrillons dont elle prenait soin, moi-même, nous étions la propriété de cet inconnu, qu'avec une vénération mêlée de terreur, grand'mère appelait *le Vieux Maître!*

Ainsi je rencontrai ma première douleur.

D'autres révélations l'accrurent. — Ces négrillons enlevés, sitôt le premier âge passé, sur un ordre du *Vieux Maître*, ils disparaissaient pour toujours.

Grand'mère était mon tout. Viendrait-on, moi aussi, m'arracher d'elle?

Ce maître mystérieux, dont le nom : *Captain Aaron Anthony,* ne se prononçait qu'en tremblant, n'était pourtant pas le vrai maître. Homme important, propriétaire de maintes fermes, il exerçait l'emploi d'intendant sur les terres de notre patron, le colonel Lloyd.

Captain Anthony habitait la plantation du colonel, une des plus considérables de l'État.

Plus m'arrivait la connaissance, plus s'ébranlait mo bonheur.

Oh! pensais-je, si je pouvais ne pas grandir! Vieux chaume, vieux arbres, vieux puits, j'embrassais tout d'un regard passionné.

Grand'mère, qui savait mes frayeurs, et que le moment se faisait proche, gardait le silence. — Elle le

garda ce matin même, ce glorieux matin d'été, où nous prîmes le sentier de la forêt.

Douze milles, séparaient notre cabane de l'habitation du colonel. — Douze milles, c'était beaucoup pour mes petites jambes. Aussi grand'mère, vigoureuse en dépit des années, son noir visage encadré par les plis du turban éclatant de blancheur, le pas élastique et résolu, me jucha-t-elle plus d'une fois sur son épaule.

Chère, respectée grand'mère, bénie soit ta mémoire!

Elle m'aurait porté jusqu'au bout, n'était que, me sentant *un homme,* je ne le permis pas. Mais tout en cheminant, bien serré contre elle, ma main avait vite fait de saisir ses jupes lorsqu'un objet étrange, quelque branche tordue en façon de serpent, quelque tronc orné de gueule, yeux, pattes et griffes, monstre prêt à me dévorer, se dressait dans les profondeurs du bois.

Vers la nuit, nous atteignîmes le but du voyage.

Je me trouvai tout à coup entouré de plus d'enfants noirs, marrons, cuivrés, quasi blancs, que je n'en avais vu de ma vie. Nouveau venu, l'intérêt général se fixa sur moi. Rires, cris, bons tours, rien n'y manquait. Après quoi, les camarades m'invitèrent à jouer avec eux.

Mon cœur n'y était pas. Je refusai.

Grand'mère me regardait tristement. Une séparation nouvelle, succédant à tant d'autres; elle savait cela. Passant sa main sur ma tête :

— Sois bon garçon! fit-elle : Va, rejoins-les, ce sont tes parents. Voilà ton frère Perry, tes sœurs, Clara, Eliza!

Mais je ne les avais jamais aperçus. Ces noms de frère, de sœur, bien qu'entendus souvent, ne me disaient rien. Le sang nous liait, l'esclavage nous faisait étrangers. Initiés aux mystérieuses habitudes du *vieux maître,* eux, m'examinaient avec une sorte de compassion. — Jouer!... et si pendant ce temps, grand'mère allait partir, me laisser!

Pourtant, sur un signe d'elle, je m'y décidai.

Le dos au mur, témoin de leurs ébats, je ne m'y mêlais pas. Soudain, un des marmots, accourant de la cuisine, s'élança vers moi, criant de sa voix grêle, avec une sorte de joie arrogante :

— Fed! Fed! Grand-ma loin!

Impossible! D'un bond je fus dans la cuisine. Plus de grand'mère!

C'était vrai.

Ai-je besoin d'en dire davantage?

Le cœur brisé, étendu sur le sol, je pleurai ces larmes amères, dont l'âge mûr n'oublie pas la désolation.

Mon frère me tendit des pêches, mes sœurs les approchèrent de ma bouche, je repoussai tout.

Une sorte de ressentiment se mêlait à ma douleur : Pour la première fois, grand'mère m'avait trompé.

III

CHAGRINS D'ENFANT.

Transplanté sur cette partie de la plantation que gouvernait plus spécialement *Captain Aaron Anthony*, incorporé dans le bataillon enfantin qui m'avait accueilli, le jour néfaste entre tous, je passai sous les ordres de tante Katy.

Elle exerçait sur nous autorité plénière. Esclave elle même, stricte observatrice des règlements; revêche, cruelle par nature, recherchant avant tout les bonnes grâces du Vieux Maître — dont, en sa qualité de cordon bleu, elle avait conquis les faveurs — tante Katy trouvait, dans la haute position qu'elle occupait, amples occasions d'exercer sa méchanceté.

Seule entre toutes, elle conservait ses enfants; elle ne les épargnait guère; en revanche, leurs portions s'enflaient à nos dépens.

La faim me travaillait de l'aube au soir. Captain Anthony, directeur suprême, au lieu d'allouer une quantité déterminée de nourriture à chacun, livrait les denrées à tante Katy, qui, la cuisson opérée, les distribuait selon son bon plaisir.

La diète consistait en maïs grossier : *diète* est le mot. Parcimonieusement mesurées, nos portions laissaient plus d'un grain aux doigts crochus de tante Katy. — Il m'est arrivé, dévoré par la faim, tantôt de disputer quelques reliefs au vieux dogue Ralph, tantôt de suivre d'un pas leste Zoé, la fille de service, pour recueillir les miettes ou les menus os qui tombaient de la nappe, alors qu'elle la secouait devant poules, coqs et chats.

Tremper une croûte de pain sec dans l'eau où avait plongé le bouilli, c'était un régal; sucer la peau desséchée de quelque jambon à moitié gâté, nous semblait un luxe inouï.

On le comprendra sans peine, tante Katy étant donnée, il m'arrivait souvent de l'offenser.

Elle avait adopté un mode facile de châtiment : elle m'affamait.

Je ne sais quel jour, en vertu de je ne sais quel grief, tante Katy me supprima déjeuner et dîner,

Bien. A force d'énergie masculine, je tins bon jusqu'au soir. Alors, il faut l'avouer, la dignité s'évanouit, le courage s'affaissa. En guise de pitance, tante Katy, me foudroyant du regard, déclara, tout en coupant de larges tranches de pain et les distribuant aux camarades : *qu'elle me tirerait le souffle du corps.* J'avais espéré quelque apaisement de sa part, mais lorsque je vis le pain disparaître, les mâchoires de mes compagnons broyer la prébende et leurs visages s'illuminer, le désespoir l'emporta; je fus derrière le mur de la cuisine, pleurer toutes les larmes de mes yeux.

Tante Katy cependant, et les négrillons, s'étaient éloignés. Je retournai vers l'âtre; je m'y pelotonnai, l'estomac trop creux pour pouvoir dormir. — Tandis que je songeais, un épi de maïs, laissé par mégarde en un coin, frappa mes regards; j'enlevai... pas mal de grains, je les fis rôtir sous les cendres, au risque d'être impitoyablement battu. Éclatés, odorants, je les plaçais en un joli tas sur l'escabeau, lorsqu'un pas s'avoisina.

Tante Katy? — Non, ma mère, ma propre mère bien-aimée! Oh ses bras, m'y enfouir, moi, misérable garçon abandonné!

Pourrais-je l'oublier jamais, sa fierté native, l'ineffable expression de ses traits, quand je lui dis ma détresse? Pourrais-je l'oublier jamais, ce mélange d'amour et de courroux? Comme elle répandit, d'un geste indigné, les grains de maïs; comme elle les remplaça par un épais quartier de tarte au gingembre! Quelle réprimande elle infligea, du haut de sa royauté de mère, à tante Katy!

Cette nuit-là, oh! cette nuit bénie, j'appris que je n'étais pas seulement un enfant quelconque, mais l'enfant de *quelqu'un*.

Assis sur les genoux de ma mère, je me sentais plus puissant qu'un empereur.

Court fut mon triomphe. Accablé de sommeil, je me retrouvai le matin sans mère, à la merci de cette virago, dont l'ombre seule me glaçait d'effroi.

Ma mère avait franchi douze milles pour m'embrasser, douze milles pour retourner au travail. — Je ne

l'ai pas revue. La mort, bientôt après, lui octroya la liberté.

Mon éternel regret, c'est de l'avoir si peu connue; d'avoir thésaurisé un si petit nombre de ses paroles, dans le sanctuaire de mes souvenirs.

Parmi la population noire de Tuckahoe, seule elle savait lire. Comment y était-elle parvenue, dans ce milieu plus défavorable que pas un? Son ardeur passionnée pour l'instruction opéra le miracle.

C'est à elle, à ma noble mère, à ma mère esclave, à ma mère au teint d'ébène — non certes à mon anglo-saxonne origine présumée — que je dois et mes aspirations, et ces facultés natives, inaliénables possessions de la race persécutée..... et méprisée.

IV

COUP D'OEIL SUR LA PLANTATION.

L'esclavage passait pour revêtir, dans l'État de Maryland, sa forme la plus bénigne. Il n'y présentait disait-on, aucune de ces circonstances atroces, habituelles aux territoires du Sud et de l'Ouest. Le voisinage des États libres, l'influence de leur foi, de leur humanité, de leur moralité, tempérait les rigueurs du système. Là où s'exerçait cette influence, une certaine contrainte muselait, jusqu'à un certain point, la férocité des maîtres, des surveillants et des conducteurs. Mais cette influence, loin de s'étendre à tout le Maryland, restait circonscrite. Tels recoins, telles localités écartées, ne recevaient pas un rayon de cette bienfaisante lumière. Protégé par son isolement, enveloppé dans ses ténèbres, l'esclavage pouvait y être dépravé sans vergogne, cruel sans frisson, meurtrier sans risquer la geôle ou l'échafaud.

Les terres du colonel Lloyd, éloignées de tout centre commercial, de toute ville ou même de tout village, se trouvaient dans ces conditions.

Un instituteur, M. Page — Greenfied, Massachussets

— enseignait les petits-enfants du colonel. Grand, maigre, osseux, taciturne et solennel, il n'adressait pas douze fois en douze mois la parole à un noir.

Les fils des employés supérieurs, placés dans un collége *de l'État,* ne risquaient pas d'en rapporter des idées subversives du système. Aucun ouvrier blanc n'était admis sur la plantation. Nul, par conséquent, n'y introduisait quelque infection d'indépendance; nul n'emportait au dehors quelque sanglant souvenir.

Maîtres, surveillants, esclaves, ces trois classes comprenaient tout.

Forgerons, charrons, charpentiers, menuisiers, cordonniers, tisserands et tailleurs étaient esclaves. Chaque feuille poussée, chaque grain mûri sur les fermes du colonel, entassés dans les flancs d'embarcations qui lui appartenaient et que montait un équipage esclave — sauf le capitaine — allaient se débiter à Baltimore. Ces barques en ramenaient les objets nécessaires à l'établissement. Un réseau de propriétés, dont les maîtres soutenaient d'intimes relations avec le colonel, entourait ses terres, et maintenait intact, le fait de la séquestration. Pas un souffle de liberté, pas une vibration d'idées, pas un écho des voix qui parlaient au dehors! Royaume à part, despotiquement gouverné, ayant son code, ses règlements, son langage, sans recours possible à qui ou à quoi que ce fût!

L'intendant, arbitre souverain, à la fois accusateur, jury, juge et bourreau, décidait en premier et dernier ressort. — Muet par ordre, le prévenu n'était jamais admis à témoigner, sauf contre un autre esclave.

Ni questions politiques, ni questions religieuses ne franchissaient le mur d'enceinte. Sermonner les maitres! Quel prédicateur l'eût osé? Et quant aux noirs, trop bas était le niveau, trop profonde l'ignorance, pour qu'on essayât même de les décrasser.

Et cependant, quelques lueurs d'Évangile traversaient notre nuit.

Souillée de corruptions, ensanglantée de crimes, la plantation s'épanouissait au soleil, dans toutes les gloires d'une végétation splendide, dans le joyeux rayonnement d'une incessante activité.

Malgré les regrets que me laissaient grand'mère et mon *home,* je m'acclimatai vite. Nécessité fait vertu. Impossible de fuir. Il ne me restait donc qu'un parti à prendre : accepter mon sort.

Les camarades ne manquaient pas, non plus les aspects nouveaux.

Là, je vis pour la première fois, un moulin à vent découper dans l'azur ses grandes ailes blanches que faisait tourner la brise. Là, sur les eaux de la *Swash,* posait le sloop du colonel : *Sally Lloyd,* ainsi nommé en l'honneur de sa fille favorite. Sur le sentier, brillait la maison rouge de M. Seveir, un surveillant; plus loin, s'étendait le *quartier long,* construction au toit surbaissé, fourmillant d'esclaves de tout âge, sexe, taille et couleur. Un bâtiment analogue, même population, couronnait la hauteur voisine. Huttes, cabanes, granges, écuries, magasins, ateliers, éparpillés çà et là, entouraient l'habitation du *Vieux Maître,* Captain Anthony;

tandis que, dominant l'ensemble, trônant au milieu des cuisines, laiteries, buanderies, basses-cours, pigeonniers, volières, pavillons, serres et tonnelles, mes yeux émerveillés contemplaient le plus majestueux édifice qu'eussent imaginé mes rêves : LA GRANDE MAISON!

Des arbres gigantesques, des vergers comblés de fruit, de gracieux bosquets achevaient l'enchantement.

Ce palais, demeure du colonel, était en bois. Ses pavillons projetés de trois côtés, son vaste portique à colonnade, lui prêtaient je ne sais quoi de royal.

Tant de beauté, tant de magnificence, pouvaient-elles bien exister ici-bas!

On y arrivait par une route pavée de cailloux blancs, qui serpentait parmi les gazons admirablement tenus. Sur la droite et sur la gauche se dilatait le parc, immense, où daims et lièvres gambadaient, sans que nul vînt les molester, pendant que perchés au sommet des peupliers, se balançaient les merles, battant de leurs ailes rouges, chantant et gazouillant à l'envi.

Non loin de la *Grande Maison,* une enceinte de sombre apparence renfermait les sépulcres des Lloyd défunts. Monuments, saules pleureurs, noirs cyprès inspiraient une terreur vague. D'étranges apparitions, avaient rencontré quiconque se hasardait en ces parages. Spectres drapés dans leur suaire, cavaliers montés sur des chevaux pâles, boules de feu se promenant par les airs, voix lugubres entendues après minuit ; il n'en fallait pas plus pour tenir les curieux à l'écart. — Ajoutons que les nègres, assez forts théologiens pour envoyer conducteurs et surveillants en enfer, leur sup-

posaient un ardent désir d'en sortir, fouet levé, et ne se souciaient en aucune façon de risquer l'entrevue.

Vingt à trente fermes, chacune avec son surveillant, ordonnateur suprême, formaient la propriété du Colonel.

M. Lloyd était riche. Ses esclaves constituaient, à eux seuls, un énorme capital. Et, bien qu'il ne s'écoulât pas de mois sans que les acheteurs de Géorgie n'emmenassent quelque lot de marchandise ébène, le *stock* humain ne semblait pas diminuer.

Emmenés en Géorgie! Ceux qui partaient, ceux qui restaient, pleuraient d'une même douleur l'horrible événement.

Tout esclave exerçant un métier quelconque, portait le titre d'*oncle,* sans que le moindre lien de parenté l'unît à ceux qui le lui donnaient. Quelque invraisemblable, quelque puérile que puisse paraître la chose en un peuple si durement traité, si constamment abaissé, aux prises avec de telles vicissitudes, vous ne trouverez chez nul autre, pareille vénération pour le grand âge. Nulle race ne vous fournira, comme la race africaine, de quoi faire ce qu'on appelle : un gentilhomme.

Parmi les notabilités noires, *oncle* Isaac Cooper occupait un des premiers rangs. — Jamais l'esclave ne porte de surnom ; le surnom reste privilége exclusif des blancs. Toutefois, oncle Isaac, en vertu de je ne sais quelle faveur, possédait le sien : on l'appelait *docteur Isaac.* Ses degrés, conférés par l'opinion publique, lui donnaient le droit de médicamenter la plantation. Une

jambe plus courte que l'autre, incapable de travail, invendable sur le marché, *oncle Isaac* était vif, alerte, béquillant partout où il pressentait un malade à guérir, un conseil à offrir. Sa pharmacopée embrassait quatre articles. Pour les affections du corps : *sels d'Epsom, huile de ricin*. Pour les affections de l'âme : la *Prière dominicale*, plus *trois* ou *quatre sanglées de bouleau !*

Nous nous rendions chaque matin, mes camarades et moi, chez *docteur Isaac*, à cette fin d'y apprendre la prière en question.

Juché sur un tabouret à trois pieds, armé de la fameuse gaule (dont le bout nous atteignait toujours, quelque éloignés que nous fussions) le *docteur* criait : — A genoux!

Cela fait : — Notre Père! commençait-il.

— Notre Père! — répétait vivement le bataillon noir.

— Qui es aux cieux!

Ici, le bataillon hésitait, balbutiait, sur quoi *docteur Isaac*, allongeant sa gaule et nous en caressant le dos, remettait son armée au pas.

Prière et gaule me semblaient étrangement associées.

Que voulez-vous, *chacun*, dans le Sud, est saisi du besoin de bâtonner *quelqu'un*.

Mon épouvante, à l'endroit de Captain Anthony, s'était effacée. Au lieu de me guetter du fond de son repaire, de bondir sur moi pour me pulvériser, *Captain* semblait ignorer mon existence. Qu'étais-je? Une tête de plus dans son bétail.

La famille de Captain consistait en deux fils : Richard et André; puis une fille, récemment mariée au capitaine Thomas Auld.

Tante Katy régnait dans la cuisine, ayant sous ses ordres tante Esther — bien plus jeune — sans compter dix ou douze négrillons de mon âge à peu près.

Captain Anthony possédait trois fermes (district *Tuckahoe*); sur ces fermes trente esclaves, dont chaque année il vendait un. Le marché lui rapportait tantôt sept cents, tantôt huit cents dollars, lesquels s'ajoutant au revenu de ses fermes et à ses honoraires d'intendant, formaient un joli denier.

Les plus aristocratiques distinctions régnaient sur la plantation Lloyd. — La famille de *Captain Anthony* n'était pas reçue dans la *Grande Maison*. Même distance, infranchissable, séparait le *clan* Seveir, du *clan* Aaron Anthony. — Les Lloyd, cela va de soi, n'abordaient pas nos quartiers.

Et pourtant, je jouais fréquemment avec un des petits-fils du colonel : Danied Lloyd; et c'est à lui que je dois d'avoir perdu, dès l'enfance, l'accent avec le parler nègre. — Juste effet des lois de compensation qui règnent ici-bas : nos maîtres ne pouvaient maintenir notre ignorance, sans en voir s'étendre sur eux les ombres; ils ne pouvaient nous rapprocher d'eux, sans qu'un rayon de leur lumière ne vînt nous éclairer.

Un autre des petits-fils du colonel, Edward, bien que sans relations directes avec nous, s'était attiré notre respect. Il ne nous avait jamais témoigné de mépris : cela suffisait.

V

L'INTENDANT.

Captain Anthony, je viens de le dire, m'ignorait.

Dans les rares occasions où il s'était douté de mon existence, je l'avais trouvé bienveillant.

Peu de mois suffirent à me révéler son vrai caractère. Ni la bonté ni la douceur n'en faisaient les traits distinctifs. Ces qualités n'apparaissaient qu'à l'état d'éclairs.

Captain Anthony pouvait, selon l'occurrence, non-seulement rester insensible aux droits de l'humanité, sourd aux appels de la victime contre l'oppresseur, mais perpétrer lui-même des actes infâmes, ténébreux, monstrueux.

Or, cet homme n'avait pas une pire nature que les autres.

Élevé dans un État libre, au milieu d'une société civilisée, sous les lois communes qui assurent mêmes droits à chacun, Captain Anthony ne serait pas, selon toute probabilité, descendu au-dessous du commun niveau.

L'âme revêt, du plus au moins, la couleur de l'atmosphère qui l'entoure. Le gouverneur d'esclaves, tout

autant que l'esclave même, subit l'action de l'esclavage. Il n'existe pas, sous les cieux, de conditions plus funestes à la moralité, que celles du propriétaire de chair humaine.

Quiconque eût vu Captain Anthony me tendre la main, passer complaisamment ses doigts sur mes joues; quiconque l'eût entendu me parler d'un ton caressant, m'appeler son *petit Africain,* l'eût pris pour le père de notre noire colonie.

Mais les faveurs du despote sont capricieuses et transitoires. Rarement elles apparaissent, vite elles s'envolent. Maints ennuis exerçaient la patience du *Vieux Maître.* A vrai dire, vexations ou plaisirs ne changeaient pas grand'chose à son humeur. Tout enfant que j'étais, je devinais en lui un homme inquiet et malheureux. Ses gestes bizarres excitaient ma surprise, son air triste éveillait ma compassion. Il n'errait guère sans grommeler; parfois il tempêtait seul, comme s'il se fût agi de tenir tête à une armée. Blasphémant, sacrant, maudissant, on l'eût dit possédé du démon. En guerre avec son âme, avec les blancs, avec les noirs, avec tout, peu lui importait d'être entendu de nous autres gamins; pas plus que si nous eussions été un troupeau d'oies ou de canards. — Mais quand son front s'enténébrait, que ses sourcils se rapprochaient, que sa crinière se hérissait; quand le pouce faisait craquer l'index, alors nous filions au large..... et bien nous en prenait.

Une circonstance fortuite acheva de m'ouvrir les yeux.

Helen, esclave du Captain, était accourue d'une de ses fermes, pour demander justice et protection. — M. Plumner, le brutal dépravé qui gouvernait les noirs du Captain, avait grièvement outragé Helen. La malheureuse s'était sauvée, elle était venue à son maître ; elle arrivait exténuée, palpitante, suppliante, nu-pieds, nu-tête, les épaules et le cou déchirés, une large plaie au visage. — Le maître, pensais-je, va s'embraser de rage, foudroyer le bandit sous son courroux ! — Il n'en fut rien. D'un ton irrité :

— Ce que tu as eu ! — fit-il, se tournant vers l'esclave : — Tu l'as mérité. Pas un coup de trop ! Décampe ! Retourne d'où tu viens ! Sans ça, c'est moi qui t'arracherai du corps, ton reste de peau !

Je ne compris pas sur l'heure, la philosophie du traitement. Plus tard, elle m'apparut. Il s'agissait d'un principe : l'absolue autorité des conducteurs.

Pour brutal que fût l'accueil, dût même l'intendant doubler la peine soufferte, une juste plainte néanmoins (quand l'esclave avait assez d'énergie pour la formuler) amenait quelque adoucissement dans les procédés des autocrates subalternes. Leur bras, moins prompt à lever le fouet, labourait moins profondément les chairs de la victime.

Bien que repoussés de leurs maîtres, les esclaves ne les haïssaient pas comme ils abhorraient leurs conducteurs et leurs surveillants. Les maîtres avaient beau dépasser parfois ceux-ci en barbarie, manier sans pitié le nerf de bœuf, estropier ou tuer à plaisir : *le Maître* restait enveloppé d'une auréole de respect.

Captain Anthony, quand s'emparait de lui le diable, n'abandonnait à nul autre le privilége de punir.

Esther, l'aide de tante Kathy, svelte, gracieuse, presque blanche, possédait la beauté : cette malédiction de toute femme esclave. — *Ned Robert,* fils d'un favori du colonel, aimait Esther. Maints propriétaires d'esclaves auraient, et pour cause, favorisé cette affection. *Captain* Aaron y opposa son *veto.* Ordonnant à Esther de rompre avec Ned, il la menaça, en cas d'insoumission, d'un châtiment sévère. Les amoureux n'en tinrent compte. Quant aux motifs du Captain, on les devine.

La crainte de Dieu, l'espoir du ciel, défendaient parfois la femme esclave contre les menées du tentateur. C'était rare; toujours au pouvoir du surveillant, la dégradation constituait pour elle l'état normal. — L'esclavage n'entend pas autrement les rapports des deux sexes. Et malgré tout, il y avait, grâce à Dieu, des époux qui gardaient la foi.

Revenons au Captain. — Désobéi, il se voulait vengé. Je fus témoin de l'exécution. C'était le matin; si matin que personne dans la cuisine ou aux alentours, n'avait encore paru. Je dormais dans un réduit fermé de planches; des cris déchirants me réveillèrent. Ce que je vais dire, je le vis à travers les fentes de la cloison. Esther, assise sur un banc, avait les poignets liés de cordes; ces cordes, le bout enroulé à une poutre du plafond, lui tenaient les bras forcément levés. Ses épaules et son dos étaient nus. Derrière elle, Captain Aaron Anthony, courbache en main, lui labourait le

corps, accompagnant chaque coup d'insultes grossières. Enivré de fureur, des voluptés du supplice, il le prolongeait, il en raffinait l'atrocité, choisissant la place, y ajustant la sanglée, avec toute l'énergie, avec toute l'habileté d'un praticien accoutumé à toucher le but.

Les épaules d'Esther, jeunes et tendres, ruisselaient de sang; chaque coup lui arrachait un cri : — Pitié, ayez pitié! Je me soumets! — Mais les cris de la torturée exaspéraient les fureurs du bourreau.

Quand il eut satisfait sa rage, *Vieux Maître* dénoua les cordes; Esther s'affaissa. — De ma cachette je suivais tout, terrifié, pétrifié, révolté.

Nulle parole humaine, jamais, ne parviendra à stigmatiser l'acte! — L'acte du satyre, doublé de l'assassin.

L'exécution se renouvela; car Esther, qui ne mourut pas, continua de rencontrer celui qu'elle aimait.

VI

RAISONNEMENTS D'ENFANT.

Pourquoi suis-je esclave? — Pourquoi y a-t-il des gens esclaves, et d'autres maîtres?

Les incidents qui terminent le précédent chapitre, firent lever ces questions dans mon esprit.

On m'avait enseigné, il est vrai, que Dieu, notre Père au ciel, Créateur souverain, avait fait les noirs pour l'esclavage, les blancs pour la royauté.

On ajoutait que Dieu, bon par excellence, avait déterminé pour chaque race ce qui lui était le meilleur.

Toutes mes notions de bonté s'en trouvaient renversées. Le cas d'Esther ne sortait pas de mon souvenir. Comment, d'ailleurs, savait-on que Dieu eût créé les noirs pour l'esclavage? Ni tous les nègres n'étaient esclaves, ni maîtres tous les blancs!

Il existait quelque part, des pays où les nègres étaient libres.

Oncle Noé et tante Jenny, échappés ensemble, arrivés dans les États libres, y avaient, malgré les fureurs et les poursuites du *Vieux Maître,* trouvé la liberté. D'anciens esclaves, sur la plantation, se souve-

naient du libre continent africain. D'autres parlaient de leur père, de leur mère, libres jadis sur terre africaine.

Tout cela fermentait en moi. A dater de l'heureuse fuite d'oncle Noé et de tante Jenny ; s'il y avait encore, dans ce jeune garçon que j'étais — 7 à 8 ans — un esclave de fait, il y avait un fugitif en germe.

Passant mes journées à jouer près des habitations, loin des champs de maïs et de tabac, où d'ordinaire, esclaves et conducteurs entraient en conflit ; nul événement, jusqu'au supplice d'Esther, n'avait appelé mon attention sur cet effroyable côté de l'esclavage.

Un fait, plus répugnant peut-être, vint me troubler.

Nellie, la femme sur laquelle allaient s'exercer les cruautés dont il s'agit, appartenait, non au Captain Aaron, mais au colonel Lloyd. Épouse d'un des matelots les plus appréciés du sloop, blanche ou peu s'en faut, elle était mère de cinq enfants. — Son crime? *Impudence.* — Mot élastique, sujet à cent définitions, à cent applications, aussi arbitraires que l'arbitraire caprice du supérieur. Un regard, un geste, un sourire, une intonation, un soupir : IMPUDENCE ! — Or, on comprend ce qui s'ensuit.

Spirituelle, fière, énergique, Nellie avait dans les veines, même sang que le colonel. Elle le savait. Rien ne manquait donc, pour faire d'elle *une impudente.*

Le jour dont je parle, ses cris m'attirèrent. M. Seveir, le surveillant, tentait de vains efforts pour la traîner vers un tronc d'arbre, et l'y attacher. Tous deux saignaient au visage, car Nellie se défendait. Trois des enfants, gamins de huit à dix années, avaient virilement

pris le parti de leur mère; ils criblaient de cailloux et d'épithètes malsonnantes le surveillant hors de lui : — Laissez maman! laissez-la! — suppliaient les garçons, tout en menaçant du poing, tandis que le conducteur exaspéré vociférait : — Je vais te solder ton *impudence* envers un blanc!

Après un combat quelque temps incertain, M. Seveir atteignit l'arbre, y appliqua la malheureuse, et l'y fixa.

Coups de fouet, imprécations du tourmenteur, sanglots, hurlements des enfants se mêlaient en une diabolique symphonie. — Nellie fut détachée, sanglante, mais non soumise. Les furies du conducteur, l'impuissante colère des enfants, leur désespoir, faisaient l'horreur de la scène. Indomptable, Nellie continua de tenir tête à son bourreau.

Thèse générale, la faiblesse crée le despotisme. Les moins résistants, sont les plus maltraités. En fait, nos surveillants ne s'attaquaient pas volontiers aux résolus. Ceux-ci, après une première escarmouche — et leur mesure donnée — avaient moins que d'autres, à redouter les abus de pouvoir. Frappés plus fort, ils l'étaient moins souvent. Quiconque avait le courage de se redresser en face du supérieur; légalement esclave, devenait virtuellement libre.

— Vous pouvez me tuer! — disait un noir à Rigby Hopkins, son surveillant : — Mais vous ne me fouetterez pas! — Il ne fut ni tué, ni fouetté.

M. Seveir n'essaya plus sa courbache sur Nellie. La mort, sans parler d'autres considérations, l'en empêcha. L'agonie de cet homme fut horrible; il exhala le der-

nier soupir, jurons aux lèvres, secouant le fouet qui avait tant servi à ses exécutions. — Bien portant, ses blasphèmes glaçaient le sang dans les veines. Il devait à la nature, ou au vice, un facies de bête fauve. Pas un mot ne sifflait entre ses dents, ébréchées par les grincements de rage, sans être accompagné d'une volée d'imprécations.

Haï pour sa cruauté, méprisé pour sa couardise, il s'en fut régler ses comptes avec le Surveillant Suprême.

Retournons au quartier général : aux établissements agricoles de la Grande Maison.

Les deux derniers jours du mois, s'y marquaient par une activité redoublée. — De toutes les fermes, accouraient les députés noirs, chargés par leurs compagnons de recevoir la distribution mensuelle : porc et maïs. On comprend si pareil honneur était brigué. Non-seulement il s'agissait de gala, mais les matelots du sloop avaient toujours à vendre quelques bibelots, rapportés de Baltimore. Et puis, les élus échappaient au travail, à l'œil du conducteur, au fouet!

Le despotisme décrète la joie, tout comme autre chose. L'esclave était tenu de chanter. Le silence se faisait-il parmi quelque noire escouade : — Eh, là-bas! — criait le surveillant : — Qu'on vous entende! Du bruit! du bruit! — Cela, et cette disposition musicale particulière au nègre, explique comment chœurs et mélodies emplissaient la campagne.

Tout conducteur de charrette, était tenu de faire retentir les échos : manière de signaler sa présence sur

la plantation. Mais comme les couplets lui jaillissaient mieux de la poitrine, alors que délégué à la Grande Maison, il conduisait son attelage au travers des forêts! — Je ne les oublierai pas, ces notes plaintives, ces notes sauvages, si tristes et si gaies à la fois; vibration lointaine du libre désert.

Tout enfant, elles me navraient l'âme. L'éloge du maître y retentissait d'ordinaire. Fallait-il point caresser l'orgueil des Lloyd?

- Je vais à la Grande Ferme,
Oh oui, oh oui, oh oui!
Vieux maître est un bon vieux maître,
Oh oui, oh oui, oh oui! »

Chemin faisant, stances s'ajoutaient aux stances, toutes improvisées, en un jargon inintelligible au lecteur. Mais quoi! l'esclave en comprenait la tragique signification. — Je l'ai souvent pensé : si les strophes ainsi jetées au vent, s'étaient déroulées jusque vers le Nord; elles auraient mieux que des volumes, raconté les horreurs du système.

On a osé inventer, en preuve du bonheur des noirs, ce fait de leurs danses et de leurs chansons. Chansons et danses, exprimaient plus la douleur que la joie; ainsi que les larmes, elles leur soulageaient le cœur. Il n'y a pas d'inconsistance, à revêtir de mêmes accents, des émotions opposées[1]. Tout comme le bonheur, la détresse se prend à chanter.

[1] Quoi de plus désespéré que les désolations, quand elles éclatent dans le mode majeur! — Trad.

L'alimentation des esclaves! — Autre triomphe pour les partisans de l'eslavage :

— L'esclave est vêtu, disent-ils, nourri, soigné; tandis que le travailleur libre va nu, et meurt de faim!

Prenons les faits.

Chaque esclave — tant les hommes que les femmes — recevait par mois, sur la plantation Lloyd, huit livres de porc salé, ou l'équivalent en poisson sec. Le porc était souvent gâté, le poisson pourri. Une pinte de sel, un boisseau de maïs *en épis,* dont la moitié ne valait rien, achevaient la pitance. Voilà ce qui, durant les trente jours du mois, alimentait des hommes au travail, de l'aube à la nuit!

Le vêtement allait de pair avec la nourriture. Pour l'été, deux chemises de toile, pantalon *idem;* pour l'hiver, jaquette, pantalons et chaussettes en laine brute.

Les enfants au-dessous de dix ans, n'avaient ni chaussettes, ni jaquette, ni pantalons. Deux chemises par an suffisaient à leurs besoins. Ce costume usé, garçons et filles, allaient vêtus de leur peau.

Point de lit. Une couverture en tenait lieu. Les adultes seuls y avaient droit. La marmaille nichait où elle pouvait ; en été partout; en hiver au plus près de l'âtre, les pieds dans les cendres.

Au demeurant, la question du lit importait peu. Dormir, était la grande affaire. Après une journée de rude labeur, restait le repas à préparer, les hardes à raccommoder, les chemises à blanchir, bien d'autres menus travaux qui écornaient la nuit.

Raccourcie des deux bouts, on n'en perdait pas en cérémonies, le peu qui demeurait : vieux et jeunes, hommes et femmes, étendus sur le sol, s'enveloppaient tant bien que mal de la couverture, et tout était dit.

Le ciel ne s'était pas désassombri, que sonnait le cor du conducteur. Tout dormeur attardé recevait double sanglée. Ni l'âge ni le sexe n'obtenaient grâce. Debout, canne en l'air, à la porte du quartier, le surveillant comptait son bétail. — Les jeunes mères, tantôt avaient une heure dans la matinée, pour revenir aux cabanes et y allaiter leurs nourrissons; tantôt emportaient les bébés avec elles, et les déposaient dans quelque coin du champ.

Retourner au quartier pour y manger son repas, c'eût été trop de loisir. L'esclave prenait au bras, ce qu'il appelait son *gâteau de cendres :* morceau de porc ou de hareng salé, cuit sous les charbons.

Laissons les champs, laissons ces terrains immenses où la brutalité, l'injustice, la violence, s'épanouissaient plus vigoureuses que la végétation sous les tropiques; laissons ces régions désolées, où un démon à figure humaine parcourait les rangs, distribuant les coups, marquant de rouges sillons la chair frissonnante.

Tournons nos regards vers l'esclavage domestique. Arrêtons-les sur la Grande Maison.

VII

CONTRASTES.

Misère, abjection, tourments d'un côté. Orgueil, pompe, magnificence de l'autre!

Les pénuries de l'esclave aux champs, ses haillons, ses labeurs forcés : pluie, vent, froidure; embrasement de soleil, estomac vide et nuits blanches; tout s'évanouissait, comme les fantômes quand naît le matin, aux approches de la Grande Maison.

Les hôtes, vêtus, selon le langage des Écritures, « de pourpre et de fin lin, se traitaient magnifiquement tous les jours. »

La table ployait sous les raretés achetées au prix du sang. Fleuves et forêts, villes et campagnes, l'Océan, les monts, tout payait tribut au monarque de ces lieux. Il faudrait recourir aux noces de Gamache, pour décrire semblable profusion.

Plume, poil, écaille; pintades, cygnes, dindons, perdrix, cailles, faisans; daims et sangliers; bœufs, moutons et veaux; truites, saumons, turbots, soles, crabes, huîtres, homards — j'en passe et des meilleurs — venaient se faire dévorer chez l'ogre.

La laiterie, une des plus belles du Maryland, fournissait le fromage savoureux, la crème épaisse, le beurre doré.

Un vaste jardin, sous les ordres de M. Mc Dernott, horticulteur en chef, produisait légumes et fruits de toutes les régions.

Derrière les hôtes assis dans la salle du banquet, se tenaient les esclaves, tantôt glissant agiles et sans bruit, tantôt immobiles comme des statues de marbre noir, éventail aux doigts, plateaux d'argent aux mains.

Ces esclaves-là, constituaient l'aristocratie de la servitude. Rien de commun avec les nègres des champs. Le teint avait des tons veloutés ; la chevelure obéissait mieux aux caprices du peigne ; les vêtements, empruntés à la toilette — quelque peu démodée — de madame ou de monsieur, conservaient je ne sais quelle élégance primitive.

Même profusion dans les écuries et les remises. Trois voitures officielles, splendides, flanquées de *gigs,* phaétons, barouches, *braeck,* et autres véhicules, avaient pour les traîner trente-cinq chevaux pur sang, que servaient des palefremiers dressés à tous les arcanes de l'art.

Le chenil contenait une meute, dont la prébende aurait réjoui le cœur d'un bataillon d'esclaves.

Considérée du point de vue de la Grande Maison — non de celui des champs, entendons-nous — l'hospitalité du colonel était royale. Quel hôte, convié à l'un de ces prodigieux festins, respirant ces parfums, les yeux éblouis de cet éclat, l'esprit charmé de cette bonne

grâce, aurait osé prétendre qu'en ce séjour enchanté, quelque chose manquât à quelqu'un? La Grande Maison ne regorgeait-elle pas d'invités heureux? Être esclave d'un tel maître, le nègre pouvait-il aspirer à plus glorieuse fortune?

Hélas, biens énormes, abondance, splendeurs et loisirs, ne faisaient pas le bonheur. Tel noir, couché sur son ais de sapin, pauvrement enveloppé de sa maigre couverture, dormait plus solidement que le voluptueux enfiévré, dont les membres s'enfonçaient dans l'édredon. La Grande-Maison abritait des maîtres invisibles : passions, vices, maux, dyspepsie, goutte, rhumatisme, fièvre, mélancolie! Or le fouet de ces maîtres-là, déchirait sans pitié leurs esclaves à eux : NOS SEIGNEURS.

Je fus de bonne heure, mis en contact avec ces misères et ces violences.

Le vieux *Barney,* avait la surintendance des écuries. Mon goût pour les chevaux m'amenait souvent près de lui.

Barney, digne, respectable et respecté, tenait ses fonctions à honneur. Vétérinaire d'instinct et d'expérience, nul comme lui ne savait droguer un cheval. Rien, toutefois, de moins enviable que son poste; car rien, en matière chevaline surtout, n'égalait les exigences du colonel, sinon leur déraison. Une négligence, réelle ou supposée, décrochait les foudres; elles éclataient en effroyables menaces sur la tête du vieux Barney.

Durant l'été, trois des filles du colonel habitaient, avec leurs maris, la Grande Maison. Ces trois couples usaient largement du privilége de fustiger les noirs. Rarement on amenait un cheval hors des écuries, sans qu'il y eût quelque faute à relever : grain de poussière sur sa robe, poil hérissé vers le sabot, faux pli dans la crinière, port de tête disgracieux ; cela et autre chose? Pour injuste que fût la critique, vieux Barney devait l'accepter, debout, chapeau bas, lèvres scellées, sans qu'un mot d'explication s'en échappât.

Dans un État libre, le serviteur injustement réprimandé peut dire à son maître : — Monsieur, puisqu'en dépit de mes efforts, mon service ne vous convient pas, je vais chercher ailleurs!

L'esclave ne peut, ni se justifier, ni s'en aller. Et la courbache a toujours le dernier mot.

Le colonel et Barney, étaient tous deux avancés en âge. Celui-ci front chauve, celui-là couronné de cheveux blancs ; l'un destitué, l'autre puissant : égaux devant Dieu.

— Découvre-toi ! — fit un matin le maître.

Il fut obéi.

— Ote ta jaquette, vieux coquin !

La jaquette fut ôtée.

— A genoux !

L'esclave, épaules dépouillées, crâne reluisant au soleil, ploya ses vieux genoux sur la dure terre.

Alors, ce maître, au service duquel il avait dépensé le meilleur de ses forces, le plus long de sa vie, levant la cravache, lui en administra trente coups.

Pas un murmure; seulement, à chaque sanglée, les vieilles épaules tressaillaient.

La souffrance physique était-elle excessive ou non, je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que peu de scènes m'ont pénétré d'une plus poignante horreur que le spectacle de ce vieillard, à genoux devant son maître, qui le sanglait.

Entre le planteur et les esclaves, telle était la distance, que ni celui-ci ne les connaissait tous, ni ceux-là ne l'avaient tous vu!

Le colonel, chevauchant un jour à travers ses possessions, rencontre un noir. Il lui adresse la question habituelle :

— Garçon, à qui appartiens-tu?

— Au colonel Lloyd.

— Te traite-t-il bien?

— Non.

— Vous fait-il rudement travailler?

— Oui.

— Vous donne-t-il suffisamment à manger?

— Oh! pour la nourriture que c'est, il y en a assez.

Le colonel suit sa route, l'esclave son sentier. Il ne s'était douté de rien, ne pensait plus à l'aventure et ne l'avait communiquée à personne, lorsque, mandé en présence du surveillant — trois semaines plus tard — ce haut personnage lui déclare que, pour s'être permis des critiques à l'endroit du maître, il est vendu, et va filer en Géorgie.

Chargé de chaînes, menottes aux poignets, violem-

ment séparé des siens, sans espérance de les revoir, le malheureux apprit ce qu'il en coûte, pour répondre sincèrement aux questions d'un blanc.

Langue muette, tête sage.

C'est en vertu de cette maxime, générale parmi les nègres, que, interrogés, tous à peu près se disaient heureux, et leurs maîtres bons.

La vérité est un joyau qui, pour l'esclave, se paye trop cher.

Aussi les espions, fréquemment envoyés sur les fermes, recevaient-ils et rapportaient-ils aux maîtres, l'assurance du parfait contentement de leurs noirs.

Souvent questionné en ces termes — Avez-vous un bon maître? — je ne me souviens pas d'avoir jamais répondu : — Non.

Comparé aux autres, le colonel à tout prendre, valait mieux.

Je ne mentais donc pas.

VIII

M. AUSTIN GORE.

M. Seveir mort, un surveillant nouveau l'avait remplacé.

Humain — si tant est qu'un brin d'humanité puisse résister à position pareille — M. James Hopkins, bien qu'il maniât le fouet, n'en usait pas volontiers. Par malheur il quitta vite la plantation.

M. Austin Gore lui succéda. Sous ce dernier, les coups furent plus libéralement distribués — affirmaient nos vieux noirs — le sang plus abondamment répandu qu'en aucun temps. M. Gore réunissait, sans qu'il en manquât un, les traits spéciaux à l'espèce.

En vertu de cette loi d'attraction, qui adapte la vocation au caractère, toute âme cruelle et dépravée recherchait le poste de surveillant. Cette même loi reliait fortement entre eux les membres de la confrérie : classe à part, aussi distincte de la *gentry* propriétaire d'esclaves, que les poissardes à Paris ou les charbonniers à Londres, le sont de l'aristocratie de leur pays.

Mais, si le même sceau marquait tous ces fronts, quelques individualités, plus vigoureusement accen-

tuées, se dressaient parmi les rangs. M. Austin Gore était une de celles-là. Le sérieux du maître se combinait chez lui avec les malignités de l'agent servile. Ni les ridicules fanfaronnades, ni les mesquines ambitions de la clique : un air majestueux, une calme possession de soi, une austérité du regard, faits pour dompter plus résistantes natures que les malheureux accoutumés dès l'enfance à s'affaisser devant le fouet.

Mieux qu'aucun autre, M. Gore s'entendait à extraire *l'impudence* du moindre mot.

Accusé : fustigé. L'éclair de sa noire prunelle, l'âpreté de sa voix répandaient la terreur. D'autres surveillants, pour brutaux fussent-ils, s'apprivoisaient parfois jusqu'à tolérer une plaisanterie, jusqu'à laisser s'épanouir un sourire. M. Gore, jamais. Froid, distant, inapprochable, toujours : *Le surveillant de la plantation Lloyd.*

Sa volonté d'airain, son inaltérable sérieux, son mépris du péril, auraient fait de lui le plus admirable chef de pirates. Le principe de l'esclavage une fois posé, il allait au bout des conséquences, sans reculer d'un pas.

Parmi les esclaves du colonel, un jeune homme, *Bill Denby,* puissant gaillard, plein de séve, petillant d'esprit, offensa de je ne sais quelle façon M. Gore. Le fouet devait s'ensuivre. M. Gore procédait à l'exécution, lorsque d'un bond, Bill Denby lui échappa, s'enfuit, plongea dans la crique, et s'y tint droit, l'eau jusqu'au menton.

— Sors! crie le surveillant.

L'esclave ne bouge pas.

— Sors!

Même immobilité.

— Si tu ne sors pas, je t'abats!

L'esclave reste debout.

M. Gore lève son fusil, met en joue, lâche la détente, et, sans un mot de plus, étend l'homme roide mort.

Le crime fit sensation; les esclaves étaient terrorisés. *Vieux Maître* et le colonel réprouvèrent l'acte, réprimandèrent le surveillant; mais quand celui-ci leur eut déclaré que Denby devenait ingouvernable, qu'il fallait un exemple, qu'un ferment de révolte travaillait la plantation; quand il eut poussé ce cri d'alarme : Les esclaves incendieront la place! menace qui autorise tout, qui justifie tout; l'indignation du colonel et du *Vieux Maître* — Denby valait gros, la perte était forte — s'apaisa, l'affaire resta dans l'ombre, pas une investigation judiciaire ne vint la tirer au jour; et le surveillant conserva ses fonctions.

Dans notre heureux comté de Talbot (Maryland), tuer un esclave, tuer même un homme de couleur, ne passait pour crime, ni devant l'opinion, ni devant les tribunaux.

M. Thomas Lanman, charpentier — Saint-Michel — ayant assassiné deux esclaves, déchiqueté l'un des deux à coups de hache, se vantait publiquement de l'exploit; déclarait, le rire aux lèvres, qu'il avait bien mérité du pays; et que, si chacun voulait faire comme il avait fait, la contrée serait enfin débarrassée de ces *damnés* noirs!

Parlerai-je encore du meurtre de cette jeune fille,

perpétré par sa maîtresse, mistress Hicks! — Bonne du dernier-né, l'infortunée, à bout de fatigues et de veilles, s'était cette nuit-là, si profondément endormie, que les pleurs du bébé passèrent inaperçus.

Mistress Hicks, accourue au premier bruit, transportée de colère, saisit une bûche, et pour enseigner à son esclave la vigilance, l'en assomma. Cette fois, la justice, qui d'ordinaire dormait, elle aussi, s'éveilla.

Mistress Hicks avait promptement fait enterrer son esclave; le jury la fit déterrer. L'assassinat fut reconnu, un mandat d'arrêt lancé contre mistress Hicks; après quoi, ni le mandat ne fut exécuté, ni mistress Hicks n'eut la honte de comparaître à la barre du tribunal... et tout continua comme devant.

Voulez-vous un autre fait?

Sur le bord de la Wye, vivait un M. Bondley, riche planteur.

Pauvrement alimentés, les esclaves riverains avaient coutume d'aller, la nuit, emprunter à un banc d'huîtres quelque supplément de nourriture. M. Bondley prit à cœur de faire cesser l'attentat. Soigneusement embusqué, guettant un vieux misérable, dont la main tremblante détachait deux ou trois coquillages, parmi les millions qui pavaient le fond du courant; M. Bondley, notre vertueux planteur, lui déchargea bravement son mousquet en plein dos. La blessure, chose inouïe, n'était pas mortelle. L'esclave appartenait à M. Lloyd. M. Bondley se présenta chez le colonel. Ce qui se passa, je l'ignore; ce que je sais, c'est que, l'entrevue

terminée, nul ne s'inquiéta plus, ni du coup de mousquet, ni du blessé.

« Il en coûte un demi *cent* pour tuer un nègre, un demi *cent* pour l'enterrer. » — Tel était le dicton en vogue dans le Maryland.

Un maître pendu, ou seulement incarcéré, pour fait d'avoir *descendu* un esclave : la chose ne se vit jamais. L'esclave n'avait-il pas eu l'audace de résister au fouet, de défendre sa tête ou son cou? — Dès lors, le maître était justifié.

IX

CHANGEMENT DE RÉSIDENCE.

Je n'ai pas à me plaindre de traitements cruels, endurés sur la plantation Lloyd.

Une gifle de tante Katy, une fouettée du Vieux Maître, telle qu'en reçoit tout garçon chez ses parents, rien de plus.

Trop jeune encore pour le labeur des champs ; ramener les vaches le soir, nettoyer la cour, faire les commissions de ma jeune maîtresse, mistress Lucretia Auld, fille du Captain, tels étaient mes travaux.

Quoique rien en moi n'attirât l'attention de ma maîtresse, je la sentais bonne et je l'aimais. Le moindre mot, le moindre signe affectueux prend une valeur énorme, quand tout est indifférence ou dureté.

Miss Lucretia — nous continuions à l'appeler *Miss*, malgré ses deux ou trois ans de mariage — m'accordait çà et là quelques regards, quelques signes de tête accompagnés d'une beurrée ; inestimable faveur, pour cet affamé perpétuel que j'étais.

Me querellant un jour avec *Ike,* favori de tante Katy, le mauvais garnement m'asséna sur la tête un coup de

barre ardente — nous jouions dans la forge — et me marqua d'une croix, dont mon front a gardé l'empreinte.

Hurlant comme on peut croire, saignant à flots, je pris ma course vers la cuisine. Pour toute consolation et tout remède : — Tu as ce qui te revient! fit tante Katy.

Mais mistress Lucretia, que mes cris avaient attirée, m'emmena dans le parloir — privilége à nul autre pareil — de sa douce main lava ma blessure, versa du baume sur un morceau de fin lin, en enveloppa mon pauvre front, et me sourit. — Oh! ce sourire, oh! ce regard! Ils guérirent mieux les douleurs de mon âme, que le baume n'adoucit les plaies de ma chair.

Quand la faim me tenaillait plus que d'ordinaire, j'avais coutume d'aller chanter sous les fenêtres de ma maîtresse. Sa petite main, paraissant alors, me tendait la beurrée. Une profonde gratitude s'enracinait dans mon cœur.

Deux amis : Mistress Lucretia chez le Captain ; *Daniel*, maître d'hôtel de la Grande-Maison — il me protégeait contre les garçons plus forts que moi — ont fait rayonner sur mon enfance, des jets de lumière qui en illuminent l'obscurité. L'esclavage, c'était les ténèbres; leur bonté, c'était le soleil.

Restait la maigre pitance, l'insuffisance des vêtements, l'absence d'abri régulier Les porcs avaient l'étable avec les feuilles; les chevaux avaient l'écurie avec la paille; les négrillons n'avaient rien.

Entre le chaud et le froid, on ne savait le pis.

Me glissant, quand il gelait fort, dans un sac à maïs,

je parvenais à m'y endormir. A m'y trouver *confortable,* non. Telles étaient les crevasses creusées sur mes pieds par le froid, que la plume avec laquelle j'écris, aurait pu s'y enfoncer.

Une fois par jour, la bouillie de maïs — notre seul repas régulier — entassée dans une auge, était placée ou sur le plancher de la cuisine, ou dehors, sur le sol. Appelés comme poulets ou dindonneaux, les enfants accouraient, chacun armé d'une coquille d'huître, de quelque fragment de bardeau, et dévoraient la pâture. Les plus vigoureux festinaient le mieux; nul ne mangeait à sa faim.

Privé des faveurs de tante Katy, j'étais habituellement caressé du revers de sa main — qui n'était pas tendre — qu'il s'agît d'une plainte de mes camarades, ou de mes propres griefs.

Mes pensées cependant, croissaient avec ma taille; la conscience de ma misère s'affirmait en moi. Hostilités de tante Katy, faim, pénurie ; écho terrible des abominations qui se perpétraient aux alentours : lâchetés, tourments, crimes dont j'étais témoin, tout me faisait désirer ardemment de n'être jamais né.

Et quand je levais mes yeux, que je voyais les merles aux ailes rouges s'ébattre sur les grands arbres, j'enviais leur sort. Heureux chanteurs, qui voyageaient librement par les airs... et qui avaient un nid.

Il est, dans la vie de l'enfant, des jours *songeurs* — il y en avait dans la mienne — où leur esprit, étreignant toutes les notions éparses jusque-là, les presse, les

coordonne, et, avec la rapidité de l'éclair, en tire des conclusions que rien n'ébranlera plus.

A neuf ans, j'étais aussi convaincu du caractère injuste, odieux, meurtrier de l'esclavage, que je le suis aujourd'hui.

Nul besoin ni de livres ni de lois pour cela : Regarder Dieu comme notre Père, c'est condamner l'esclavage comme criminel.

Je me trouvais dans ces dispositions, lorsque mistress Lucretia, me faisant appeler, m'apprit que son père, Captain Anthony, m'envoyait à Baltimore, pour y vivre chez M. Hugh Auld, frère de son mari.

Je n'oublierai pas mon extase à cette nouvelle ! Les trois jours qui précédèrent mon départ, furent les plus heureux de ma vie.

Je les passai presque entièrement dans la crique. Mistress Letitia ne m'avait-elle pas dit : que rien n'égalait la propreté des habitants de Baltimore ! Ne m'avait-elle pas engagé à faire peau neuve ! Ne m'avait-elle pas promis une paire de pantalons ! — En conséquence, je frottais, frottais, frottais, jambes, bras et visage, travaillant pour la première fois avec ce *zest* que donne l'espoir de toucher le but.

A peine consentais-je à dormir, tant je craignais d'être oublié. Les liens qui attachent les enfants à leur *home*, n'existaient pas pour moi. Si je devais rencontrer la rigueur, la faim, la nudité ; eh bien, je les connaissais de longue date : je pouvais les affronter à Baltimore, comme je les avais endurées sur les terres du colonel

« Mieux vaut être pendu en Angleterre, que mourir de belle mort en Irlande! »

Le proverbe s'appliquait à Baltimore.

Baltimore! Cousin Tom, de trois ans mon aîné, taciturne d'habitude — il bégayait horriblement — m'en rebattait les oreilles.

Garçon de cabine, sur le sloop du colonel que commandait Captain Auld, il avait visité plus d'une fois la ville fameuse. Il en revenait, revêtu du prestige d'un héros.

La Grande-Maison, avait-il l'audace de prétendre, la Grande-Maison, avec ses salles, son péristyle, sa colonnade, n'était rien, comparée aux splendeurs de Baltimore! — Et il en avait rapporté une trompette! Et il décrivait les étalages des magasins; et il avait entendu l'orchestre militaire; et il avait vu des soldats, et des bateaux à vapeur, et des navires, dans les flancs desquels disparaîtraient quatre sloops pareils à la *Sally Lloyd!*

Nous levâmes l'ancre, dès l'aube du samedi. Je jetai à la plantation un coup d'œil, que j'espérai bien être le dernier. Puis, je fus me poster à la proue, dévorant l'espace du regard. Canots, pêcheurs, bâtiments sous toile, immensité de l'horizon, tout me ravissait.

Le dôme de l'hôtel de ville, à Annapolis où nous *stopâmes* quelques heures, me sembla surpasser en ampleur, même la Grande-Maison. — Ainsi s'ouvrait devant moi l'univers; ainsi je recueillais ses premiers enseignements.

Débarqué le long du quai Smith — Baltimore — *Rich*, un des hommes du sloop, me conduisit *Alliciana-Street*,

chez mes nouveaux maîtres, M. et mistress Hugh Auld.

Ils m'attendaient sur le seuil de leur maison, tenant par la main leur petit Thomas aux joues vermeilles. C'est de lui que je devais m'occuper. C'est à lui, qu'en fait m'avait *donné* Captain Anthony, bien plus qu'à ses parents. Nul doute que, dès cet instant, M. et mistress Auld ne me regardassent comme la propriété du bébé.

Quoi qu'il en soit, les traits de ma maîtresse, éclairés de bienveillance; la douceur de son expression, la tendresse de ses regards, les diverses questions qu'elle m'adressait pour me mettre à l'aise, me gagnèrent le cœur, et relevèrent quelque peu mes perspectives d'avenir.

— Voilà Freddy! *ton* Freddy, qui prendra soin de toi! — dit-elle d'un ton amical au bébé. Puis, se tournant vers moi : — Tu seras bon pour Tommy! ajouta-t-elle. — Recommandation superflue, car déjà j'aimais Tommy!

C'est ainsi que, introduit dans la famille, initié à mes devoirs, je vis pour la première fois un ciel sans nuage, s'étendre d'un bout à l'autre de mon horizon.

Envisagé au point de vue des probabilités humaines, mon départ de la ferme, ma transplantation chez M. Auld, fut un des plus décisifs, un des plus heureux événements de mon existence.

Si je n'avais été arraché aux brutalités de l'esclavage, avant qu'elles eussent exercé leur férocité sur moi; si je ne leur étais pas échappé, avant que la main pesante du dresseur d'esclaves n'eût écrasé ma jeune énergie; je serais resté, jusqu'au moment de la guerre libératrice, ployé sous le joug.

X

J'APPRENDS A LIRE.

La réalité, je m'en aperçus bientôt, avait à Baltimore ses ombres, comme elle avait ses rayons.

Point de rase campagne, partout des murs; en été, des pavés qui me brûlaient les pieds et les yeux. Le bruit des rues m'assourdissait, les objets inconnus me stupéfiaient, les gamins me poursuivaient de leurs cris. Mais, sitôt en présence de ma maîtresse, je recouvrais le bonheur.

D'un caractère égal, d'humeur facile et gaie, pas trace en elle de ce mépris pour les serviteurs, de cette violence, de ces caprices qui caractérisaient les dames propriétaires d'esclaves. Elle n'en avait jamais possédé, et devait à ce fait de conserver sa douceur.

L'esclavage changerait au besoin, un ange en démon.

Une sorte de familiarité s'était établie entre ma maîtresse et moi. Il ne s'agissait plus de tête basse, de respiration haletante. Qu'avais-je à redouter? Mistress Sophie ne se montrait-elle pas maternelle? Son sourire ne me disait-il pas : Relève ton front, enfant! Regarde-moi bien en face! — Tommy était son fils,

mais j'en étais presque le demi-frère. Tommy se juchait sur les genoux de maman, mais je me tenais à côté d'elle. La main qui caressait bébé, passait dans ma noire chevelure. Sans mère, je n'étais pas sans *amie.* Et lorsque mistress Auld, sincèrement pieuse, lisait les Saintes Écritures; lorsqu'elle chantait des hymnes dans le recueillement de sa chambre, je l'écoutais, cœur libre et joyeux.

D'autres pensées occupaient son mari. M. Hugues Auld, constructeur de vaisseaux, homme du monde, intègre sans aucun doute, était possédé du désir général à Baltimore... et ailleurs : Avancer!

Distrait, indifférent, son pâle sourire, lorsqu'il m'en adressait un, n'apparaissait qu'à l'état de reflet; je le devais à l'influence de mistress Sophie. Le maître me laissait, du reste, sous l'exclusive autorité de celle-ci.

A l'abri des cruautés de la plantation, respirant cette tiède atmosphère, mon âme devint sensitive. Un froncement de sourcils de ma maîtresse, me causait plus vive souffrance que les plus dures torgnioles de tante Katy.

Je marchais sur des tapis épais; au lieu du sac à maïs, j'avais un lit bien fourni de couvertures; des vêtements propres couvraient mon corps; je mangeais à ma faim

Pour un temps, tout fut à souhait. Je dis *pour un temps.* Le poison qui distille du pouvoir arbitraire, ne tarda pas à s'infiltrer dans le cœur de ma maîtresse. Elle m'avait, au début, regardé un peu comme son enfant; lorsqu'elle en vint à voir en moi sa *propriété,* nos relations s'altérèrent. Il fallut des années toutefois,

pour que l'excellence native de son caractère, s'effaçàt et se perdit.

A force d'entendre mistress Sophie lire tout haut l'Évangile, ma curiosité s'était éveillée.

La lecture! quel mystère! — De la curiosité au désir de lire moi-même, il n'y avait qu'un pas ; je le franchis. J'osai demander à ma maîtresse de m'enseigner cet art merveilleux. Elle y consentit, et je m'appliquai si bien à l'alphabet, qu'avec une incroyable promptitude, j'épelai sans hésiter les mots de trois, même de quatre lettres!

Mistress Sophie, aussi fière de mes progrès que si Tommy les avait faits, en informa son mari. Tout épanouie, elle lui dit mon intelligence, mon zèle, comment elle allait me pousser!

Alors, apparut dans mon ciel de Baltimore le noir nuage, précurseur de tant de foudres et d'ouragans.

Maître Hugues, consterné, procéda, sans perdre un instant, à *l'enseignement* de sa femme. Il s'agissait de lui inculquer les vrais principes de l'esclavage: les règles à observer, dans l'aménagement du bétail noir.

— Accordez un *pouce* au nègre, il prendra l'*aune*. Apprenez-lui les lettres aujourd'hui, demain il écrira; après-demain il se sauvera. Qu'un nègre parvienne à lire la Bible, il est perdu pour l'esclavage. Le nègre ne doit savoir qu'une chose : la volonté de son maître; n'en apprendre qu'une autre : à obéir. Ce qu'il y a de plus vient du malin. Sans compter que l'instruction, ferait de l'esclave un désespéré.

Ainsi retentit à mes oreilles, le premier discours *émancipateur* que j'aie entendu.

Mon cœur s'était, sur la plantation Lloyd, révolté sans comprendre. Maintenant, je comprenais.

Les sentences, brèves, cassantes, démolirent toute illusion.

— Bien! pensai-je : *Savoir* rend impropre à l'esclavage : je saurai!

Le chemin qui, de la servitude mène à la liberté, venait de s'ouvrir devant moi. Captain Auld me voulait esclave, je me voulais libre. Ce qu'il aimait, je le haïssais. Sa résolution de me tenir dans les ténèbres affermissait ma résolution d'émerger au soleil. Et je dois autant, plus peut-être à son opposition, qu'aux encouragements de ma maîtresse, les pas que je fis du côté du jour.

XI

PROGRÈS.

Je vécus chez M. Auld sept années, durant lesquelles ma condition fut : à *variable,* comme dit le baromètre.

Ma maîtresse, qui avait tant aidé les premiers efforts de mon intelligence, ne les encouragea plus, et finit par les contrarier.

Cela ne se fit qu'à la longue. Dieu n'a créé, ni des esclaves, ni des propriétaires d'esclaves. On ne devient l'un ou l'autre, qu'après un long enseignement.

Ce petit garçon noir qu'aimait Tommy, qui avait un cœur, des répulsions, des tendresses; qui pleurait, qui riait, qui raisonnait, qui voulait; comment maîtresse, dont parfois les bras le serraient contre elle, aurait-elle pu, sans un rude combat, le regarder comme chose inerte?

Le combat avait eu lieu. L'issue, vous la connaissez. L'autorité du mari triompha.

Mais ce n'est pas impunément, qu'on blesse une conscience. La femme chrétienne qui naguère, donnait une larme à toutes les douleurs, un sourire à toutes les joies, du pain aux affamés, un abri aux destitués, de la

bienveillance à chacun; s'aigrit, s'irrita, s'endurcit, et l'époux qui l'avait poussé dans cette voie, fut le premier à en pâtir.

Impossible d'abattre un pan de la muraille, sans que ne s'écroule l'édifice. Vous violez ce matin le devoir envers l'enfant; ce soir, vous le violerez envers Dieu. Une brèche s'était faite à mon bonheur; celui de la famille s'ébranla.

En attendant, espionné, contrarié, je n'en poursuivais que plus obstinément mon but. Dès qu'elle surprenait journal ou livre en mes mains, mistress Auld me l'arrachait. Me trouvais-je seul dans quelque chambre écartée? sa voix m'appelait. Mandé devant son tribunal, j'avais à répondre de mes faits et gestes. Il était trop tard. L'alphabet m'avait donné le *pouce,* je n'attendais qu'une occasion pour prendre *l'aune.*

Qui étaient mes professeurs? Les blancs gamins des rues. Vocabulaire de Webster en poche, je les arrêtais au milieu de nos ébats, pour leur demander le sens avec la prononciation de tel ou tel mot.

Et que de discussions, assis sur quelque trottoir ou quelque marche d'escalier! Avec quelle liberté nous parlions de l'esclavage!

— Je voudrais être indépendant, m'écriais-je, maître de moi, comme vous, quand vous aurez vingt ans! A vingt ans, vous irez où il vous plaira, vous ferez ce qui vous conviendra! Moi, je suis esclave *à vie.* N'ai-je pas aussi bon droit à la liberté que vous?

Une sorte de confusion les prenait. Je n'avais pas de peine à le voir: dans les jeunes cœurs, dans les consciences

que n'ont pas faussées de mauvaises influences, l'esclavage est condamné. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré un seul camarade qui le défendît. Je me souviens d'en avoir trouvé, beaucoup, qui me consolaient, qui me relevaient, qui me montraient la liberté dans un prochain avenir.

Esclave à vie. — Tout ce que j'étais parvenu à lire — j'avais alors treize ans — tout ce que j'avais appris des États libres, augmentait l'oppression de mon âme.

Pas de terme à ma servitude! Comment exprimer la morbide action de cette réalité sur tout ce qui sentait, sur tout ce qui pensait en moi?

Heureusement — ou malheureusement — j'avais acheté, avec les *cents* gagnés en cirant les bottes de quelques-uns de nos visiteurs, l'*Orateur Colombien.* Riche trésor, dans lequel je puisai largement. Le *Dialogue entre un esclave fugitif et son maître,* me saisit. Accusé de folle ingratitude, l'esclave, on le conçoit, avait beau jeu pour répondre. Le maître, vaincu en champ clos d'éloquence, de droit, de bon sens, s'inclinant devant la vérité, émancipait son esclave!

Le jour ne viendrait-il pas où, moi aussi, je triompherais de même?

Les discours de Sheridan, de Chatham, de Pitt, de Fox, me captivaient. Je les lisais, je les relisais. Ils m'apprirent à donner un langage à ma pensée. Les droits de l'homme, de tout homme, ressortirent avec puissance pour moi, des paroles de Sheridan. Elles m'aidèrent à pénétrer le secret de tout esclavage,

de toute oppression : orgueil, avarice, despotisme.

Et maintenant, armé de pied en cap, je pouvais tenir tête à tout partisan du système, qu'il fût blanc ou qu'il fût noir. Car il existait, le croira-t-on? parmi les nègres du Sud, quelques âmes égarées pour lesquelles accepter l'esclavage, c'était se soumettre à Dieu!

Et maintenant aussi, s'était réalisée la prédiction du maître : J'avais lu, et je n'étais plus ce joyeux garçon plein de rires, de chansons, d'espièglerie, qu'avait déposé la mer sur les quais de Baltimore. Le rayon de lumière qui s'était glissé dans mon donjon, me montrait : courbache pour mon dos, menottes pour mes poignets, fers pour mes pieds; et le *bon maître,* auquel je devais tout cela!

Yeux ouverts sur les profondeurs de l'abîme, saignant sous l'aiguillon du tourment, je n'apercevais nulle issue. La liberté! elle m'apparaissait partout, elle prenait toutes les formes, elle parlait tous les idiomes. Chaque souffle qui frôlait mon front, chaque nuée qui voguait au ciel, chaque aile d'oiseau qui s'enlevait dans les airs : *Liberté, liberté, liberté!*

Plus rayonnante était la création, plus doux se faisaient ses sourires, plus s'accroissait ma désolation.

Un tel état d'esprit, n'améliorait guère les relations entre ma maîtresse et moi. Elle ne comprenait pas plus mes regards chagrins, que Balaam ne comprenait l'immobilité de son âne. A l'exemple du prophète, elle me maltraitait. Pauvre maîtresse, elle ne voyait pas l'ange, debout, épée nue, sur le chemin!

Comment lui dire mes peines? Sentiments, pensées, aspirations ou craintes, tout entre nous n'était-il pas opposé?

Ces propriétaires d'esclaves, ces voleurs, ces vendeurs d'hommes, qui prétendaient agir en vertu d'un droit divin, je les appelais des menteurs et des brigands!

La nourriture qu'ils me donnaient, les habits dont ils revêtaient ma nudité, remplaçaient-ils ma liberté perdue?

Le gouffre s'était ouvert, les cœurs s'étaient séparés. Une même malédiction, l'esclavage, pesait sur mes maîtres et sur moi.

XII

L'AME RÉVEILLÉE.

L'âme tendue sur ce fait terrible : l'*esclavage,* je dressais l'oreille, chaque fois que le *mot* s'échappait des lèvres d'un blanc. Il en sortait souvent. J'entendais fréquemment maître Hugues et ses amis, parler des *abolitionnistes.*

Qu'étaient, que faisaient les *abolitionnistes?* Mystère pour moi. Mais ce qu'il y avait de certain, c'est que tout propriétaire, acheteur, vendeur de marchandise ébène, tenait les *abolitionnistes* en parfaite horreur.

Un esclave s'était-il enfui? — *Abolitionnistes!*

Un esclave avait-il assommé son surveillant? — *Abolitionnistes!*

Un esclave avait-il incendié la maison du maître? — *Abolitionnistes!*

J'en conclus que l'*abolitionniste,* cette bête noire des maîtres, était de façon ou d'autre, l'ami des nègres asservis.

Quant au sens précis du terme, le dictionnaire ne m'apprit rien :

— Abolition, l'acte d'abolir!

Mais un journal de Baltimore m'en dit davantage. Certain jour, certain numéro enregistrait pétitions sur pétitions, adressées au Congrès, à cette fin d'*abolir* la traite et l'esclavage, dans toute l'étendue des États-Unis.

C'en était assez. Je compris le courroux qu'excitaient chez nos maîtres, ces neuf lettres : Abolition. — Pour moi, le mot signifiait espoir.

Épiant dès lors, lisant avec avidité dans nos journaux les discours, appels, dénonciations abolitionnistes qu'ils empruntaient aux feuilles du Nord, mon cœur s'affermit : Je n'étais pas seul à détester l'esclavage. Bien plus, sous l'indignation des maîtres, je devinais l'effroi. Ils avaient peur, donc l'abolition pouvait triompher.

Ces lueurs qui pénétraient dans mon âme, je les communiquais à mes frères esclaves ; elles nous préparaient au grand jour.

La conscience des maîtres, n'était pas plus tranquille que n'étaient assurés leurs noirs trésors ; en dépit des apparences, elle se troublait. Le choléra sévissait alors ; j'y voyais la main de Dieu, châtiant le pays détenteur d'esclaves. Nos maîtres ne la voyaient-ils pas, eux aussi ?

Avec Dieu pour appui, l'ange de la mort pour justicier ; l'abolition marchait à la conquête des États.

Mon âme soupirait après autre chose. Solitaire, travaillé, destitué, j'éprouvais le besoin d'un protecteur et d'un père. Les prédications de M. Hanson, pasteur méthodiste, m'attirèrent vers Dieu.

— Tous pécheurs! grands et petits, noirs et blancs! disait-il. Rebelles par nature et par volonté, nous n'avons qu'un parti à prendre : Nous repentir, aller au Père. Être réconciliés avec Lui, par le sang du Christ!

Je ne me rendais pas un compte exact de ce qu'il entendait; mais je me sentais méchant, et sans savoir au juste comment m'y prendre, je désirais devenir bon.

Sur ces entrefaites, je me rapprochai d'un voisin nègre, *oncle Lawson;* croyant, homme de prière, qui non-seulement ployait trois fois le jour ses genoux devant l'Éternel, mais qui partout, constamment, dans les rues, au travail, parlait à son Dieu. Je fus à lui; je lui ouvris mon cœur.

— Supplie Jésus! — me dit-il d'un accent plein de tendresse : Remets tes soucis à Dieu!

Je m'efforçai de le faire, et bien que misérable, assiégé de doutes, accablé durant des semaines; mon fardeau s'allégea, je respirai mieux, le monde m'apparut sous un jour nouveau; j'aimais. J'aimais Dieu, le Sauveur, l'humanité tout entière, sans en excepter les détenteurs d'esclaves! Quant à l'esclavage, il restait abhorré.

Point de Bible à ma portée. J'en avais recueilli quelques feuillets épars, les uns déchirés, les autres souillés de taches; je les avais soigneusement lavés; ils m'adressaient des paroles de sagesse et de reconfort. Puis je me rendais en cachette, avec oncle Lawson, aux réunions de prière qu'il fréquentait. Ses yeux lisaient difficilement, je venais à son aide : je lui enseignais la *lettre,* il m'enseignait l'*esprit.*

Le chérissant, le respectant comme je faisais, chaque instant de loisir me trouvait chez lui. Maître Hugues Auld s'en aperçut, m'interdit ces visites, et me menaça du fouet si je les renouvelais.

Mais le vieux oncle, le patriarche m'avait dit : — Dieu te réserve une grande œuvre ! — Cette œuvre : annoncer l'Évangile à mes frères, j'étais résolu d'y marcher. Pour cela, il fallait connaître les Écritures ; je ne pouvais arriver à les connaître, sans le secours d'oncle Lawson. Oh ! comme sa foi me réchauffait ; comme elle transforma en une soif intense de servir Dieu, d'être utile aux hommes, cette ardeur de savoir dont j'étais embrasé !

— Qui fera ces choses? m'écriais-je : Que suis-je, moi, pauvre enfant, pour les accomplir?

— Fie-toi en Dieu, répondait l'oncle.

— Esclave ! *Esclave à vie,* comment arriver?

— Le Seigneur peut te faire libre. Toutes choses sont possibles à Dieu. *Fie-toi,* demande ! Demande en la foi, tu recevras.

Persuadé que mon existence, mon avenir, tout était sous l'escorte, sous la protection d'un plus sage que moi ; je pris bon courage, je travaillai, j'intercédai : suppliant Celui qui peut, de m'accorder, en sa miséricorde et en son temps, la délivrance de mes liens.

Un jour que sur le port, j'aidais les matelots irlandais d'un bâtiment à décharger, l'un d'eux venant à moi :

— Es-tu esclave? me demanda-t-il.

— A vie.

— Quelle pitié! fit le brave Irlandais, haussant les épaules.

Ses compagnons se rapprochèrent. Tous détestaient l'esclavage.

— Sauve-toi! disaient-ils ; va dans le Nord! Tu y trouveras des amis!

Sous les dehors de l'indifférence — je n'étais pas sûr de ces hommes; plus d'un blanc avait poussé les esclaves à fuir, quitte à traquer le fugitif, à le ramener au maître contre grasse récompense — j'écoutais, j'enregistrais les paroles, elles ne me quittaient plus. Non que je songeasse à m'évader sur l'heure; j'étais trop jeune, trop faible, trop ignorant. Mais une fois!...

Et comme il fallait savoir tout au moins manier la plume, ne fût-ce que pour écrire *ma passe;* je résolus d'apprendre l'écriture.

Voici de quelle manière j'y parvins. Le service de mon maître m'appelait fréquemment dans ses chantiers. Or, sitôt une pièce de bois terminée, l'ouvrier la marquait d'une lettre majuscule; la première du nom de telles ou telles parties du navire, selon sa destination : P, pour proue; T, pour tillac; B, pour bâbord.

Je ne fus pas longtemps à pénétrer l'arcane. Chargé d'entretenir le feu sous les chaudières, de garder le chantier tandis que les hommes allaient prendre leur repas, je copiais exactement les lettres : — Si j'en puis faire quatre, je les ferai toutes! — pensais-je; et je les fis. Pour m'assurer de leur excellence, j'avais mes camarades les gamins. D'une main hardie, je traçais sur quelque mur un A, une R, une M :

— Bats ça, si tu peux! — m'écriais-je.

Les camarades essayaient... et ne faisaient pas mieux.

Je me perfectionnai, grâce aux cahiers de Tommy, devenu grand garçon et bon écolier. Ces cahiers, gloire de la famille, on les montrait aux amis, aux parents; puis, lorsqu'ils avaient reçu leur juste tribut d'éloges, on les empilait dans une armoire. La clef y restait. Laissé seul au logis, parfois des heures entières, je courais aux cahiers; j'en copiais le texte entre les lignes, risquant, si on découvrait l'attentat, une terrible fouettée... mais souffrir pour savoir, quel honneur!

Ce n'est pas tout. La nuit, dans mon réduit près du grenier — un coin rarement visité des maîtres — j'avais dressé un baril vide, mis une chaise auprès, et sur cette table improvisée j'écrivais, j'étudiais, je copiais mes feuillets de Bible ou quelque livre d'hymne.

Mes professeurs, on le voit, c'étaient tantôt les soliveaux du chantier, tantôt les murs de la ville, tantôt les cahiers du fils de la maison, tantôt mes chers volumes.

Oncle Lawson soutenait ma foi; je le voyais souvent.

Malgré ses menaces, maître Hugues ne m'avait pas encore battu.

XIII

VICISSITUDES DE LA VIE ESCLAVE.

Retournons de quelques pas en arrière.

Peu après mon départ de la plantation, Captain Anthony, son fils cadet Richard, moururent tous deux.

Captain Anthony n'avait pas testé. Ses biens, par conséquent, devaient être partagés entre les deux seuls héritiers légaux: son fils Andrew, sa fille Lucretia, épouse du Captain Thomas Auld.

Bien qu'esclave, pour la forme, de maître Hugues Auld, j'appartenais en fait à Captain Anthony. J'étais une fraction du capital dont la division allait s'opérer.

Sérieuse affaire dans l'existence d'un esclave, ce partage qui les soumet, tout de nouveau, à tel ou tel! Chacun, parmi eux, a ses répugnances, chacun ses *desiderata,* car chacun connaît le caractère des futurs maîtres. Mais aversions ou préférences, qui s'embarrasse de cela?

Il s'agissait d'évaluer la fortune de Captain Anthony. Ordre fut donné de m'envoyer sur les lieux. C'était au temps où mon ciel de Baltimore n'avait pas encore perdu son azur. Maîtresse, Tommy et moi, nous pleu-

rions tous trois amèrement. Je partais... reviendrais-je? Nul pouvait-il dire dans quelle part du *mobilier,* les arbitres me jetteraient?

Malheur, maladie et mort renversent les plans de l'homme, de tous les hommes; pour l'esclave seul, à ces vicissitudes du sort commun, vient s'ajouter l'arbitraire séparation, et des lieux, et des êtres qui lui sont chers.

J'arrivai. Quel spectacle, quelle dégradation! Hommes, femmes, enfants, doués d'une intelligence et d'un cœur, rangés à côté des chevaux, des bœufs, des moutons, des porcs! Sur la même ligne, au mépris de Dieu! Soumis, tous, gens et bêtes, à la même inspection, à la même évaluation, en dollars et *cents!* L'humanité, réduite à l'état de stock! L'individualité, broyée sous le marteau de la cupidité.

Une fois la valeur fixée, restait le partage. Nous n'avions pas plus de voix en l'affaire, que cet attelage de bœufs ou que ce troupeau de dindons. Un mot du commissaire : liens, amitiés, fiançailles, mariage, paternité, volonté, répulsion ou attrait, tout était brisé. — Ajoutez ceci, dans notre cas spécial : la crainte de tomber aux mains de maître Andrew.

Les esclaves redoutent, par-dessus tout, le planteur intempérant ou cruel. Maître Andrew était l'un et l'autre. Buveur, dissipé; il avait mangé, du vivant de Captain Anthony déjà, une forte part de son bien. Lui être alloué, c'était faire le premier pas sur l'épouvantable route du Sud. Quelques années ne se passeraient point, selon toute apparence, sans que terres, esclaves,

bétail, mis aux enchères, ne fussent vendus; et les noirs emmenés dans les fiévreux marais à riz de la Géorgie, de la Floride, de l'Alabama.

L'esclave, tient plus à son *home* que l'homme libre. Pour lui, le départ, c'est la menace, c'est le châtiment; c'est l'exil en pire contrée, la condamnation à de plus rudes travaux. L'homme libre quitte son pays, mais parce qu'il le veut, parce qu'un meilleur avenir l'appelle, parce que d'autres cieux ont pour lui des sourires plus cléments. Amis et parents, quand il s'en sépare, fortifient son courage, lui parlent de perspectives heureuses, de joyeux retour. D'ailleurs, n'y a-t-il pas les lettres? *Railways,* télégraphes, n'apportent-ils pas, n'emportent-ils pas des messages d'amour?

Gouffre, ténèbres, silence, voilà ce qui attend l'esclave arraché des siens.

Plus qu'un autre, je redoutais maître Andrew. Le partage n'était pas opéré que, sous mes yeux, maître Andrew, empoignant mon frère *Perry* par la gorge et le jetant à terre, lui avait de son talon frappé le crâne, jusqu'à ce que le sang jaillît par les oreilles et par le nez. Juste châtiment, d'un instant de retard à l'appel du maître.

Comme je regardais, terrifié :

— Je t'en ferai autant un de ces jours! — dit l'homme.

Il n'en fut rien. La bonté de Dieu me plaça dans le lot de mistress Lucretia, mon ancienne et chérie maîtresse; celle qui naguère bandait ma tête blessée et me

protégeait contre les fureurs de tante Katy. Un mois plus tard, sachant combien alors j'étais aimé à Baltimore, mistress Lucretia, d'accord avec son mari le Captain Thomas Auld, m'y renvoya.

Quelques semaines, hélas! à peine écoulées, j'apprenais la mort de mistress Lucretia. Elle laissait une fille : Amanda. Bientôt, maître Andrew, de sinistre mémoire, descendait à son tour au tombeau. Plus rien, sauf la petite Amanda, ne restait des Anthony.

Ces décès n'amenèrent aucun changement dans la condition des esclaves. Mais en perdant ma chère maîtresse, j'avais perdu ma protectrice : je me sentais plus complétement abandonné.

Qu'on me permette d'emprunter au petit volume que je publiai six ans après ma fuite [1], quelques détails sur le sort de *grand'mère*.

Faisant allusion aux événements dont je viens de parler : « Pas un esclave ne fut libéré ! écrivais-je : Tous, du plus vieux au plus jeune, restèrent asservis. Si, dans mes expériences, un fait a plus qu'un autre dénoncé l'infernal caractère de l'esclavage, accru dans mon âme l'inexprimable dégoût que m'inspirent les maîtres, c'est leur conduite à l'égard de *grand'mère*. Elle avait, de ses premières années à son grand âge, fidèlement servi le vieux Captain. Elle l'avait bercé tout enfant; jeune, elle elle avait peuplé sa propriété d'esclaves; quand il se débattait dans l'agonie, c'étaient ses pauvres mains, ses mains tremblantes, qui baignaient d'eau glacée les

[1] *Narrative of Frederik Douglass.*

tempes du moribond. Or, le dernier soupir exalé, grand'-mère, esclave toujours, vit ses enfants avec ses petits-enfants mis aux enchères, *vendus,* emmenés. Après quoi, la trouvant de nulle valeur, son nouveau maître Andrew lui fit dresser une hutte de paille dans la forêt, l'y mit, et lui dit : Tire-t'en comme tu pourras!

Parti, parti, vendu, parti!
Vers les marais de riz, moites et solitaires,
Où nuit et jour le fouet du planteur se balance,
Où le mousquite enfonce aux chairs son dard sanglant,
Où fauche le démon de la fièvre à grands coups,
Où descend le poison quand pleure la rosée,
Où le soleil malade et pâle,
Voit mourir ses rayons dans le brouillard fumeux.

Parti, parti, vendu, parti!
Vers les marais de riz moites et solitaires.
Deuil et malheur sur moi, mes enfants arrachés[1]!

Veuf depuis deux ans, maître Thomas remplaça ma chère maîtresse Lucretia par une seconde femme, miss Rowena Hamilton, fille d'un riche planteur, et fut s'établir à Saint-Michel, non loin des propriétés de son beau-père.

Un différend étant survenu presque aussitôt, entre maître Hugues et maître Thomas, celui-ci n'inventa rien de mieux, pour punir celui-là, que de me rappeler sur ses terres.

Ce différend — je vais en raconter la cause — servira

[1] Chant de Whittier, l'esclave-poëte.

d'illustration à la *chevalerie*, à l'*humanité* sudistes, telles qu'elles existaient il y a cinquante ans.

Parmi les enfants de tante *Milly*, se trouvait *Henny*, pauvre infirme, qui, tombée dans le feu jadis, n'avait pour mains que deux moignons. Ainsi accommodée, et bien que s'efforçant de servir, elle ne valait guère plus qu'un cheval de bois... et elle mangeait.

Ce misérable objet — j'entends la fille — défigurée, mal bâtie, fut envoyée à Baltimore. Essai fait, maître Hugues et sa femme, trouvant qu'une estropiée ne leur était bonne à rien, la rembarquèrent, la renvoyèrent à maître Thomas, lequel prit la chose de travers, qualifia le procédé d'ingratitude, et sur l'heure écrivit à son frère : « Si tu ne peux pas garder Henny, tu ne peux pas garder Fred : rends-le-moi ! »

Autre choc, autre douleur !

Uni à bien des compagnons noirs, je leur enseignais à lire, à écrire ; je passais avec eux tout le temps dont je pouvais disposer. Puissante était notre affection ! Mais ni désirs ni regrets, je ne me lasserai pas de le redire, n'ont rien à faire avec la destinée de l'esclave.

Je pleurai mes amis noirs ; d'amis blancs, je n'en avais plus. Les mauvaises compagnies et le *brandy* chez maître Hugues, l'influence pernicieuse de l'esclavage chez sa femme, avaient perverti leur caractère à tous deux.

Quitter mes frères, quitter oncle Lawson, vénéré, tendrement aimé, les quitter pour jamais, là était le déchirement.

Et j'avais négligé toute chance de fuite, remettant le projet à l'avenir !

N'importe, accoudé sur le bordage du navire qui m'emmenait à Saint-Michel, suivant du regard les steamers dont la proue partageait le flot, dont la fumée se déroulait par les airs, une pensée unique me possédait : Saisir ma liberté !

XIV

SAINT-MICHEL.

Saint-Michel, mon nouveau *home,* gros village, supérieur aux autres agglomérations du même genre, contenait quelques habitations confortables. Toutes les maisons cependant étaient construites en bois ; or comme nulle couche de peinture ou de vernis, ne les avait défendues contre les intempéries de l'air, le bois, perdant sa couleur, avait pris les teintes noires du charbon. L'aspect général éveillait l'idée d'ennui, d'abandon et de malpropreté.

Jadis voué à la construction des vaisseaux, Saint-Michel, qui avait vu s'évanouir cette industrie, la remplaçait par la pêche aux huîtres. Elles abondaient en ces parages. Les hommes, partant de grand matin, ne revenaient, automne, hiver, printemps, que bien avant dans la nuit, et pour se préserver de la fièvre, emportaient force cruches de rhum, qu'ils rapportaient vides. Se griser, était coutume générale à Saint-Michel. Les mœurs ne s'en amélioraient pas. Grossièreté, débauche, paresse y florissaient, et le peu de braves

gens qui restaient solides disaient de l'endroit : — Aussi dégradé que dépenaillé. »

Ce fut en 1833 que j'échangeai Baltimore contre Saint-Michel. La date reste présente à ma mémoire, parce qu'en cette année-là, celle qui suivit l'invasion du choléra, mes yeux contemplèrent pour la première fois ce phénomène merveilleux : une pluie d'étoiles. L'air fourmillait de ces brillants messagers du ciel; ils illuminaient la nuit; et moi, ravi d'admiration, pénétré de respect, je me demandais si ce n'étaient point les avant-coureurs du Christ, du Fils de l'homme, qui revenait délivrer les captifs! N'avais-je point lu qu'alors, les étoiles tomberaient des cieux? Nos souffrances n'étaient-elles pas à leur apogée? Et je regardais vers l'éther, pour chercher dans ses profondeurs, cette liberté que la terre nous déniait.

Revenons à maître Thomas. Je ne l'avais connu, qu'en qualité de gendre du Captain Anthony. Sept ans s'étaient écoulés; j'avais maintenant à étudier son humeur, ses dispositions, la meilleure méthode à prendre pour lui plaire. Les maîtres, en général, ne mettent pas de gants lorsqu'il s'agit de manier un esclave. Je sus bientôt à quoi m'en tenir sur le caractère de M. Thomas Auld. Ma nouvelle maîtresse, mistress Rowena, ne se donna pas la peine de dissimuler le sien. Aussi froide et cruelle que son mari était avare, elle avait le don de l'endurcir, de le *barbariser* — qu'on me pardonne ce *barbarisme* — autant qu'elle-même était dure et méchante. Les deux époux s'inoculaient réciproquement

leurs vices... heureux effet de cette touchante union!

A Baltimore, je n'avais jamais souffert de la faim; à Saint-Michel, j'en réalisai les tortures. Si affamés étions-nous, mes compagnons d'esclavage et moi, que force nous fut d'emprunter aux garde-manger des maîtres et des voisins, de quoi ne pas mourir.

Ma conscience grommelait. Voici par quelle suite de raisonnements je la fis taire... ou je m'assourdis. — Ma personne, tout comme mon travail, étant propriété du maître; les privations qu'il m'imposait, diminuant mes forces, par conséquent la somme de mon travail; prélever sur ledit garde-manger, les aliments nécessaires à restaurer l'un et accroître l'autre, ce n'était pas voler; c'était passer de la main droite à la main gauche — qui toutes deux appartenaient au maître — une fraction de sa propriété.

Il y avait transposition, il n'y avait pas larcin.

Prenez deux cuves; versez dans celle-ci le contenu de celle-là; le maître ne s'en trouvera pas lésé, puisque l'une et l'autre cuve sont à lui!

Ni la loi divine, ni les lois humaines ne sanctionnent l'argument, je le sais. Mais la souffrance parlait plus haut qu'elles. Et les génuflexions de nos maîtres, alors que, nous affamant — les armoires regorgeaient de pain moisi — ils priaient dévotement Dieu soir et matin : « de les bénir dans le grenier, la cave, le champ; puis, l'heure venue, de les recevoir dans son royaume! » ces oraisons n'étaient pas faites, on en conviendra, pour éclairer mon âme ou pour augmenter ma foi.

La question du vol envers le maître réglée, le vol

envers les voisins semblait d'une plus difficile solution. Vous comptez sans la logique de l'affamé... et du nègre : — Je suis esclave de maître Thomas, bien! Mais qui donc a prêté main-forte à maître Thomas pour m'asservir? qui m'a ravi la liberté? qui a rivé mes fers? la société. Or, la société faisant avec mon maître un seul et même corps, j'ai sur ses biens à elle, les droits que j'ai sur ses biens, à lui! Maître et société m'ayant, sous prétexte de leur avantage particulier, volé mon corps, mon âme, ce qui m'était le plus précieux; j'ai droit de prendre chez eux, ce que réclame mon avantage personnel. Dès que l'esclave appartient à tous, ce qui appartient à tous appartient à l'esclave.

Ainsi s'obscurcissaient mes notions morales. S'en étonnera-t-on? L'esclavage tue la moralité. Pour l'esclave, voler n'est plus un péché, tuer n'est plus un crime; les maîtres, qui arrachent l'homme à sa patrie, l'enfant à sa mère, la femme à son mari; qui bâtonnent, qui pendent, qui font sauter la cervelle, lui ont appris cela.

M. Thomas Auld n'appartenait pas, par droit de naissance, à l'oligarchie des propriétaires de noirs. Ses deux mariages successifs, lui avaient seuls donné cette dignité.

De tous les maîtres, les parvenus sont les pires. Parmi ceux-là, M. Thomas Auld l'emportait en égoïsme, en tyrannie, en rodomontades! Volontiers cruel, je l'ai dit, sa cruauté tortueuse et lâche, dénotait plus de bassesse que de vigueur. Les esclaves prisaient très-

haut la virilité de l'âme. Ils préféraient tel planteur fougueux, résolu, grand dans son austérité, même dans sa colère — dussent-ils y risquer un coup de feu — à ces caractères mesquins, hésitants, flexueux, aussi incapables de violence que de générosité.

L'esclave distinguait, lui aussi, entre la naissance et la fortune. Et, bien qu'il n'eût de respect ni pour l'une ni pour l'autre, il méprisait plus le planteur par la grâce des écus, qu'il ne dédaignait le rejeton d'une vieille aristocratie, depuis longtemps enracinée dans le sol.

Tandis que, désespéré, j'étais résolu à m'affranchir; une circonstance inattendue sembla nous promettre de meilleurs jours.

A huit milles de Saint-Michel, s'étendait sur la côte, un espace fameux par ses *Camp-Meetings*[1] Les prédicateurs méthodistes annoncèrent une réunion solennelle; le bruit de la future conversion de maître Thomas, se répandit aux alentours.

Maître Thomas! Quel poisson à mettre en nasse! Tempérant, honnête selon le monde, il n'avait qu'à passer quelques couches de vernis pieux sur les surfaces, pour devenir un saint!

Le terrain nivelé, la chaire dressée, les siéges alignés; le banc du *repentir* — il pouvait contenir cent personnes — placé devant la chaire et muni de paille, afin que les pécheurs repentants pussent y ployer le genou sans dommage; on vit arriver piétons et gens

[1] Réunions religieuses.

voiturés, sans compter les steamers, pleins jusqu'aux bords.

Un peu en retrait, s'élevaient les tentes de la *gentry*, rivalisant d'élégance, de richesse et d'ampleur. Après elles, s'en dressaient de plus modestes; puis venaient les wagons couverts, les charrettes à bœufs, les véhicules de toute espèce, qui nuit et jour servaient d'abri à leurs hôtes; à l'écart enfin, les cuisines en plein vent, où rôtis, potages, fritures, étuvées, pénétraient l'air de savoureux parfums.

Et les esclaves? — demandera-t-on.

Les esclaves — pour eux ni bancs ni siéges — s'entassaient comme ils pouvaient dans une étroite enceinte : le parc aux noirs.

Prédications, chants, supplications se succédèrent. Le service proprement dit terminé, un éloquent appel retentit. Quelques pasteurs circulaient dans les rangs, pressant les âmes de se convertir. On conçoit mon émotion, lorsque je vis l'un deux s'approcher de maître Thomas, celui-ci se lever après un court entretien, se détacher de l'auditoire, et venir s'agenouiller dans le banc du repentir! — Il n'était permis à aucun noir d'y pénétrer; mais je me faufilai en avant, les regards fixés sur mon maître.

— S'il *prend la religion,* pensai-je, il émancipera!

Jugeant d'après mes notions personnelles, se convertir, c'était renoncer au mal, c'était pratiquer le bien. Nous autres noirs, notre conscience y voyait clair. Nous avions sur ce point une conviction absolue : Nul ne peut entrer au ciel avec du sang sur sa robe; or

l'esclavage y met du sang. Quiconque fait alliance avec Dieu, sacrifie à Dieu tout ce que réprouve Dieu; or Dieu réprouve l'esclavage. La conversion n'est pas réelle, si le cœur n'est pas changé, la vie transformée, le péché banni!

Palpitant, je suivais chaque mouvement de maître Thomas. Mon espoir était faible. Je ne sais quelle défiance me hantait. En dépit de ses gémissements, de sa chevelure ébouriffée, de la rougeur qui couvrait son visage, maître Thomas ne me semblait pas vaincu. Tout à coup, une larme glissa sous la paupière, descendit sur la joue, puis s'arrêta, comme incertaine du chemin qu'elle allait tenir. Cette larme hésitante, jeta dans mon esprit un doute sur toute la transaction. Rien de ferme, rien de franc ! me disait-elle. Et elle disait vrai. Maître Thomas resta maître Thomas : même homme, même égoïsme, même avarice, même dureté; avec cette roideur, avec cet orgueil anguleux, que lui communiquait *sa sainteté* nouvelle ! Plus que jamais, les pratiques extérieures abondèrent; plus que jamais, sévirent les exactions. Ce n'étaient chez lui que pieux *meetings,* discours fervents, hymnes à grande voix.—Et l'alimentation restait insuffisante, le cœur des maîtres endurci, et nous étions battus.

Aucun des individus — chrétiens je le veux croire — qui visitaient le capitaine, ne s'inquiétait ni de notre corps, ni de notre âme, ni de nos fers. J'en excepte le révérend George Cookman. Ah! pour celui-là, corps et âme lui étaient sacrés. Abolitionniste de cœur, pas un noir qu'il n'allât chercher, pas un qui ne le chérît.

Grâce à son influence, M. Samuel Hamilton — ne pas confondre avec le beau-frère du Captain Thomas — un de nos plus riches planteurs, avait émancipé ses esclaves. Rev. Cookman *oppressait* sous la question, chaque conscience de maître.

Nous, habituellement écartés des réunions de prière, il nous y conviait. Fait immense, car la communauté blanche fronçait le sourcil à l'apparence, même éloignée, d'une instruction quelconque, donnée soit au nègre asservi, soit à l'homme de couleur indépendant[1].

Mais ici, une autre blanche figure se présente : celle de M. Wilson. Il avait ouvert chez M. James Mitchell, homme de couleur, une école du dimanche destinée aux enfants noirs.

— Voulez-vous m'aider à la tenir? — me demanda-t-il un jour.

— Aussi souvent que je le pourrai! — répondis-je. L'école du dimanche, n'était-ce pas mon bonheur à Baltimore?

Nous avions une vingtaine d'élèves, cela marchait bien : — Il vaut la peine de vivre! pensai-je, le cœur joyeux : Au moins, je sers à quelque chose!

Soudain, une troupe, maître Thomas et ses amis en tête, tous armés de bâtons, se rue dans notre modeste salle, disperse nos enfants, nous interdit de recommencer, et clôt l'exécution par un mot de l'un des meneurs, le poing sous mon nez : — Si tu as envie de faire le

[1] Le Rév George Cookman fut englouti dans le naufrage du *Président*.

Nathanaël Turner[1], nous te logerons dans le corps, autant de balles qu'on en a mis dans le sien!

Le nuage s'épaississait.

Henny, l'estropiée dont j'ai parlé, semblait par ses misères exaspérer la cruauté du maître. Liée dès l'aube à un poteau, les bras levés afin qu'ils ne pussent garantir le pauvre corps, elle recevait sanglées sur sanglées, qu'accompagnait cette citation de l'Écriture (blasphème à glacer le sang) : « Le serviteur qui, sachant la volonté du maître, ne l'a pas faite, sera battu de plus de coups! » — Henny restait là, trois, quatre, cinq heures. Le maître l'y retrouvait, lorsque, après sa tournée dans les champs, il revenait dîner. Brandissant son fouet de plus belle, il l'en déchirait sans parvenir à la tuer; ce que voyant, las de nourrir cet objet inutile, il essaya de la passer à mistress Sarah Clive, une de ses sœurs. Mistress Clive la lui renvoya, comme la lui avait rendue maître Hugues Auld. Il y en avait trop. Maître Thomas, poussé à bout, chassa la créature, lui refusant abri, et laissant au dénûment le soin d'en finir.

Entre maître Thomas et moi, la répulsion s'accentuait. Ma résistance intime, l'audace que j'avais de me défendre contre ses méchancetés, l'amenèrent à cette conclusion que, gâté par mon séjour à Baltimore, je n'étais plus propre à rien, sauf au mal. — Un de mes crimes consistait en ceci : je laissais, plus souvent qu'il n'eût fallu, galoper le cheval favori du Captain vers la

[1] Abolitionniste et martyr noir.

ferme de M. Hamilton. *Hercule* partait à fond de train, je le suivais à toutes jambes; Hercule se régalait dans les gras pâturages de M. Hamilton; je me réconfortais dans la cuisine, où tante Mary m'administrait ample pâture, sans compter du pain pour deux jours. — Il s'ensuivit que maître Thomas, après m'avoir donné double, triple, quadruple dose de courbache — pour compenser les rations d'aliment qu'il ne me donnait pas — déclara qu'il ne restait plus qu'une chose à faire : me *rompre;* et décida que je serais *rompu.*

Non loin de l'emplacement des camps-meetings, où maître Thomas allait chercher ses impressions religieuses, vivait un homme, M. Edw. Covey, habile à dompter les noirs récalcitrants. Fermier sans le sou, sa vocation de dompteur lui fournissait, en la personne des nègres qu'on le chargeait de rompre, les bras dont il avait besoin pour labourer ses champs. A l'instar des écuyers, dont l'écurie se meuble gratuitement des chevaux qu'on leur donne à dresser, Covey faisait travailler à son profit la plus belle phalange de gaillards qui existât aux environs : les restituer *rompus,* on ne lui en demandait pas davantage. L'opération prenait un an, parfois deux.

M. Covey, passant en outre pour *cultiver* la religion aussi soigneusement qu'il aménageait ses terres — réputation qui ajoutait à son crédit — ce fut à lui que maître Thomas résolut de me confier.

XV

LE ROMPEUR DE NÈGRES.

L'aurore du 1er janvier 1834, son vent aigu, son âpre gelée en harmonie avec l'hiver de mon cœur, me trouvèrent nippes dans un mouchoir, mouchoir au bâton, et bâton sur l'épaule, en route pour m'aller faire *rompre* chez messire Covey.

Huit à dix ans s'étaient écoulés depuis ma séparation d'avec grand'mère; j'avais traversé bien des péripéties de la vie esclave, j'allais en sonder d'autres profondeurs.

Fuir! impossible. Pris comme un poisson qui joue encore dans le filet, mais que le filet traîne sur la grève; mes pensées pouvaient s'ébattre, ma destinée m'emprisonnait.

J'arrivai bientôt en face d'une construction bâtie de planches : le palais Covey. Il s'élevait sur les rives de la baie. L'île *Poplar,* noire de sapins, se dressait vis-à-vis. *Keat-Point* s'allongeait aride au sein des flots, Verdâtre était la mer, grisâtre l'écume; l'aspect général, sauvage et désolé. — J'entrai. La maisonnée se composait de M. et mistress Covey; de mistress Kemp, sœur de cette dernière; de William, frère du dompteur; de

Coraly, cuisinière; de Bill, esclave loué; et de moi. Nul autre noir à rompre, par grand extraordinaire.

Je n'étais pas depuis trois jours sous son toit, que M. Covey, *mon frère en Christ,* commença — on ne saurait trop tôt s'y prendre — l'œuvre dont l'avait chargé maître Thomas.

— Ici! fit-il : Tu vas conduire cette charrette en forêt, y mettre le bois coupé hier, et revenir sans perdre un instant.

A la charrette était attelée une paire de bœufs indomptés. M. Covey, évidemment, réservait ses capacités *rompantes* au bétail humain.

— Celui de *dedans,* s'appelle Buck! reprit-il. Celui de *dehors,* Darby. Prends cette corde! — le bout en était noué à la corne des bœuf : — Marche!

Si jamais homme fut embarrassé, cet homme c'était moi, ce matin-là. N'ayant travaillé ni dans les étables ni dans les champs, tout m'y était nouveau. *Buck, Darby,* bête de *dedans,* bête de *dehors, whoa, back, gee, hither!* autant valait du grec.

Lecteur, savez-vous ce que c'est qu'une paire de bœufs demi-sauvages? — Et il me fallait, moi qui de ma vie ne m'étais mêlé d'attelage ou de charrette, mener l'équipage à bonne fin! — Pas question de m'expliquer; encore moins de moins de m'excuser Rien qu'à voir M. Covey, les paroles me rentraient dans la gorge. — Court, trapu, cou épais, dos rond, le museau d'un renard, une paire de petits yeux vert-de-gris enfoncés dans l'orbite; l'aspect entier de l'homme, féroce et sinistre, repoussait invinciblement. Quand il articulait

quelques mots, c'était du coin de la bouche, avec cette lèvre retroussée, du chien à qui l'on va prendre un os.

Je n'avais donc qu'une chose à faire : obéir.

Tout marcha passablement de la maison à la forêt. Les bœufs couraient ventre à terre, mais je leur tenais pied. A peine au bois, mes bêtes prennent peur, s'emportent, cognent la charrette contre ce tronc, donnent du front contre cet autre, me traînent si bien — je ne lâchais pas la corde — qu'à chaque seconde, je risque d'être écartelé.

Boum! Pan! Un sapin colossal en travers! Arrêtés, aplatis, les huit jambes dans les broussailles, charrette à droite, roues à gauche ; mes bêtes mugissent, enragent, et me voilà dans un joli pétrin!

Que faire? relever la charrette, retrouver les roues, dégager les bœufs, charger le bois. Deux bras, un couteau, la volonté, il n'en fallait pas plus. J'en vins à bout :

— Covey me rompt! dis-je aux brutes : Soit, je vous romprai!

L'affaire avait pris du temps. Enfin, nous voilà sur le chemin de l'habitation. Je comptais sans le portail, abominable machine, dont le battant retombait, à peine entr'ouvert. Un instant, j'abandonne la corde pour le pousser; mes bœufs se lancent; précipités sur les poteaux, les renversent : Porte, murs, tout à bas, tandis que, d'un cheveu, j'échappe à la mort! — Le péril, ce semble, suffisait pour m'absoudre. M. Covey apparaît :

— Retourne au bois! grommelle-t-il.

J'en reprends la direction. M. Covey suit. — Oh! si les infernales bêtes, pensais-je, voulaient bien lui

donner un échantillon de leurs caprices! — Point, soit la fatigue, soit qu'elles eussent épuisé le trésor de leurs bouffonneries, elles vont le pas, sages, dociles, comme de petits agneaux. — Arrivés en forêt, Covey nous dépasse, coupe trois jets de gommier, flexibles, longs, épineux, les lie, et m'enjoint d'ôter mes habits. Je reste immobile : — Si tu frappes, me dis-je, tu frapperas dessus! — Covey bondit, arrache mes vêtements; les coups pleuvent, ma chair lacérée saigne à flots!

Il fallut des semaines pour sécher les plaies, sans cesse ranimées par la rude chemise qui les frottait jour et nuit.

Les mauvais traitements, pas plus que le fouet, ne firent défaut, pendant que me *rompait* messire Covey. Mais comptant plus, pour arriver au but, sur l'excès de travail, il me surmenait sans pitié.

Le point du jour nous trouvait aux champs; minuit nous y retrouvait, en certaines saisons. Pour stimulants, nous avions la courbache; pour cordiaux, les volées de bois vert. Covey, surveillant jadis, s'entendait au métier.

Il avait le secret de la toute-présence. Éloigné ou proche, nous le sentions là. Arriver franchement? Non. — Il se cachait, il se dérobait, il glissait, il rampait, et tout à coup émergeait. Tantôt, enfourchant son cheval, il partait à grand fracas pour Saint-Michel; et trente minutes après, vous pouviez voir le cheval attaché dans la forêt; Covey, aplati dans un fossé ou derrière un buisson, guettant ses esclaves. Tantôt il nous donnait des ordres, préparait l'ouvrage comme s'il se fût agi

d'une absence de huit jours, et il n'était pas à demi mille que, tournant sur ses talons, il revenait à pas de loup, pour nous prendre en flagrant délit de repos. Astuce, malice empoisonnée, il avait tout du serpent. — N'en accusez pas exclusivement l'homme ; prenez-vous-en au système. L'esclavage, qui fait de l'esclave un paresseux, fait du maître un espion.

Le calcul régnait en souverain dans l'âme du dompteur. Avait-il écourté de dix minutes son oraison le matin, il l'allongeait d'autant le soir. Sa religion, parquée dans l'enceinte des pratiques extérieures, n'avait rien à faire avec sa vie. Une fois les prières débitées, les hymnes chantés — portes et fenêtres ouvertes, de façon à ce que nul n'en ignorât[1] — le diable, qui possédait l'esprit, gouvernait la maison.

Covey prétendait s'enrichir, c'est l'idée fixe de beaucoup de gens ; or, sachant que la fortune du planteur dépend de son bétail noir, Covey avait acheté Coraly dans le but, hautement énoncé, d'en faire un animal producteur..... comme on achète une vache, pour en avoir des veaux, et les vendre au marché. Contraignant donc, sans apparence d'épousailles, Coraly à vivre maritalement avec Billy ; une paire de jumeaux, couleur ébène, fit son apparition ici-bas. M. et madame Covey

[1] « Et lorsque tu pries, ne sois pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les congrégations et au coin des rues, en sorte qu'ils soient vus des hommes... Mais toi, lorsque tu pries, entre dans ton cabinet ; et ayant fermé la porte, prie ton Père qui est là, dans le secret. » (*Év.* SAINT MATTHIEU VI, 5, 6.)

de bénir Dieu; chacun de les féliciter; nul d'y trouver mot à redire! N'était-ce point la loi d'esclavage, le droit du fermier? Le propriétaire de chair humaine, n'avait-il pas habilement administré son bien?

Assez de ces infamies.

Brutalités, dégradations, travail aidant — les plus longs jours étaient trop courts à son gré, les plus courtes nuits trop longues — le dompteur accomplissait son œuvre. Rompu, je l'étais. Ame, esprit, corps, élasticité, jets d'intelligence : tout brisé, tout écrasé. Mes yeux avait perdu leur flamme, la soif d'apprendre s'était évanouie, l'homme avait péri; restait la brute. Et si quelque éclair de l'ancienne énergie, quelque lueur d'espoir se rallumait soudain, c'était pour me laisser plus dévasté.

Oh! je me les rappelle, ces heures de morne tristesse, étendu le dimanche sur la grève, devant la mer infinie. Alors, ma douleur jaillissait en paroles désolées. Je les jetais au vent : — Vous êtes libres! criais-je aux navires qui dressaient leurs voiles à tous les horizons; — Vous marchez sous la brise, je marche sous le fouet. Allez, glissez, fendez la vague! Oh! si je pouvais nager dans votre sillage! Mon Dieu, sauve-moi; mon Dieu, délivre-moi! C'est décidé, je m'échapperai. Je n'ai qu'une vie; autant en finir dans les bois, ressaisi, assassiné s'il faut, qu'expirer lentement, lâchement, sous les griffes de la faim. Cent milles au nord; et je suis libre! Un canot, je le trouverai, je me lancerai, je suivrai la route des steamers, j'aborderai en terre de liberté!

D'autres n'ont-ils pas tenté l'aventure? N'ai-je point des bras comme eux? Serais-je le seul à ne rien oser?

Puis le jour baissait, l'immensité déroulait ses profondeurs, et les ténèbres de l'esclavage se refermaient sur moi.

XVI

LA MAIN DU DOMPTEUR S'APPESANTIT.

Si, par l'une des ardentes journées du mois d'août 1834, vous aviez, lecteur, traversé la ferme Covey, vous m'auriez vu dans l'aire jonchée de blé, que foulait le sabot des chevaux.

Rude labeur pour un novice, bien qu'il exige plus d'adresse que de force. Hugues, Billy, Élie — autre esclave loué pour l'occasion — travaillaient avec moi. Nous y allions vigoureusement; Covey ayant promis une heure de congé, à condition que le foulage fût opéré avant la nuit. — *Une heure de congé!* je me démenais plus que pas un. Il s'agissait de courir à la baie, mes camarades et moi, sitôt l'ouvrage fini; d'y pêcher, et de nous régaler de poisson!

Vers trois heures — le soleil incendiait l'aire, pas un souffle — une douleur m'étreint le front, le vertige me prend, je tremble de tous mes membres.

— Pas de ça! me dis-je, roidissant mes nerfs : Si je cesse un instant, je ne bougerai plus!

Inutile; deux ou trois efforts, je tombe d'aplomb; il me semble que la terre s'effondre sous moi.

Chaque homme avait sa besogne dans le foulage; les fonctions s'enchâssaient si bien l'une dans l'autre, que, l'un de nous arrêté, tout s'arrêtait. — Covey, dans la maison, à cent yards, n'entend plus le bruit du van; il accourt. Billy me montre à lui — je m'étais traîné vers une palissade, à l'ombre — et lui dit ce qui vient de m'arriver.

— Qu'est-ce que ça signifie? — fait Covey, me plantant sa botte dans le côté. Tout mon être frissonnait.

— Debout!

J'essaye, les forces me manquent, mon corps toise le terrain.

— Debout! — répète le monstre, avec une autre poussée de botte.

Cette fois, me tenant des deux mains à la cuve où s'entassait le grain, je réussis à me lever, mais pour retomber plus lourdement sur le sol. On m'aurait criblé de balles, on ne m'aurait pas fait remuer. Et pendant qu'étendu, incapable de bouger, fût-ce un doigt, j'agonisais; mon doux maître, saisissant la pelle — instrument terrible — avec laquelle Billy forçait le blé dans le boisseau, m'en assène un tel coup sur le crâne, qu'un jet de sang part et m'inonde.

— Si tu as la migraine, ça te guérira!

Mort ou peu s'en faut, Covey me laisse. Le sang m'aveuglait. Au bout d'un moment, ma tête se dégage. (Habile médecin, Covey le philanthrope!) Je parviens à me redresser.

Retournerai-je sur l'aire, pour y succomber de nouveau? Affonterai-je les sardoniques barbaries de Covey?

Ne vaudrait-il pas mieux aller droit à mon maître, Captain Thomas; en appeler à sa justice, implorer sa pitié? Sa pitié! L'image d'Henny, estropiée, mutilée, abandonnée, se levait devant moi. — Mais si la compassion est absente, l'intérêt est présent. Captain Thomas ne consentira pas à ce que sa *marchandise* soit endommagée, il y va de ses écus! — Et mon parti fut pris.

Sept milles, en droite ligne, me séparaient de Saint-Michel. Incapable, semblait-il, de franchir la distance, exténué de travail, épuisé par la perte du sang, les flancs meurtris des caresses *ferrées* que m'avait octroyées Covey; je rampai néanmoins du côté de Saint-Michel, tandis que le dompteur de noirs regardait ailleurs.

Pour audacieux que fût le pas, il était fait. — A mi-chemin du bois, Covey se retourne :

— Ici! ici! beugle-t-il : Amenez mon cheval!

On l'amène, on le selle. Covey saute dessus. Mais j'avais atteint la forêt, je m'étais enseveli dans un impénétrable fourré. Excité par mes efforts, le sang jaillit à nouveau; je me sentais faiblir : Si j'allais saigner à mort! Expirer, déchiqueté sous le bec des vautours!

Tandis que l'ombre descendait, qu'un peu de fraîcheur la pénétrait, que mes cheveux matelassés sur la blessure, en coagulaient par degrés le sang; mon âme parcourut toute l'échelle de la pensée : de l'athéisme au doute, du doute à la certitude, de la certitude à l'espoir. Et comme la nuit se faisait, que la foi me rentrait au cœur, je repris mon chemin. Quatre heures après, j'arrivais à Saint-Michel.

Les cailloux avaient percé mes pieds, les ronces avaient déchiré ma chair, le sang roidi ma chemise; échappé du repaire d'un tigre, je n'aurais pas présenté autre aspect. Tel quel, je m'offris aux regards de mon maître *chrétien*. — Avec ce qui me restait de force, je lui racontai tout : comme j'avais travaillé, comme j'étais tombé, les traitements subis, les tortures endurées. Je lui montrai mes flancs, la blessure de ma tête. Je lui dis que, répugnant à le troubler, j'avais hésité à venir; mais qu'il fallait bien qu'il connût les outrages infligés à son nègre!

Un instant, Captain Thomas parut remué. La nature humaine se révoltait contre le *système*. Arpentant la salle, Captain jetait de temps à autre un regard effarouché, sur ce hideux ensemble d'avaries, qu'il avait devant lui. Ce fut court. Il commença de murmurer quelques excuses en faveur de Covey; puis il s'anima, le justifia, s'écria qu'au bout du compte, il ne croyait pas un mot de mon histoire, que mon insolation s'appelait paresse, que ma paresse méritait les coups, et s'arrêtant brusquement, me demanda ce que je voulais?

Hélas! du navire démantelé, j'avais sauté dans l'abîme. J'étais perdu. A quoi bon parler?

S'apaisant peu à peu, surpris de mon silence, touché peut-être de mon air désespéré : — Que demandes-tu? fit-il plus doucement.

Alors, reprenant courage : — Permettez-moi, balbutiai-je, de servir ailleurs. Si je retourne chez Covey, il me tuera. Comment me pardonnerait-il, d'avoir eu

recours à mon vrai maître? Et s'il ne me tue pas, il me brisera, jusqu'à me rendre incapable du travail.

— Sornettes! interrompit Captain Thomas: — Covey est un homme honorable, pieux, industrieux. Tu lui appartiens pour un an. Je ne me soucie pas de lui payer un dédit, en l'honneur de tes caprices. Retourne d'où tu viens, n'importe les résultats! Si tu n'y marches pas de bonne grâce, c'est moi qui t'y conduirai.

— Maître, je ne puis me traîner! bégayai-je.

— Hum! hum! Va te coucher, tu partiras demain!

XVII

LE POINT TOURNANT.

Ni l'âme fatiguée, ni le corps endolori ne trouvent toujours le sommeil. L'inquiétude, la déception me tenaient éveillé. Mon maître — avais-je espéré qu'il protégeât l'homme? — ne consentait pas même à défendre le noir : sa propriété.

Sans un ami sur la terre — en avais-je un au ciel? — empli d'amertume, couvert de honte et de blessures, je m'acheminai, avant jour, vers la ferme Covey. A peine sortais-je du bois, que fidèle à ses habitudes astucieuses, Covey, sautant hors du buisson où probablement il m'avait attendu la nuit, courut sur moi, muni d'une courbache et d'une corde. Il comptait sans son hôte. Tout affamé — je n'avais pas mangé depuis dix-huit heures — tout las que j'étais, je disparus dans la forêt. Covey en fut pour ses frais de courbache, de corde et de veille.

Me voilà dans l'ombre, dans le silence, seul avec la création, seul avec Dieu. Toute mon âme, il semble, devait s'élever en prières. Qui pouvait me délivrer, si ce n'est le Seigneur? Mais j'avais entendu prier Covey,

prier Captain Thomas; ces moqueries de la religion m'avaient replongé dans le doute; et je ne priai pas.

Ou mourir de faim, ou périr l'esprit broyé, le corps lacéré sous le bâton de Covey, telle était l'alternative. Couvert de sang caillé, en détresse, aux abois, je me faisais horreur à moi-même. Pour la seconde fois, j'aurais volontiers échangé mon humanité contre la bestialité d'un taureau.

La nuit vint. Personne, durant le jour, ne m'avait poursuivi. Covey comptait sur la faim pour me ramener. Tout à coup, j'entends un pas; je m'ensevelis sous les feuilles; le pas s'avoisine, je discerne une forme noire : c'était *Sandy,* brave compagnon, esclave loué par son maître à un planteur du district.

Sandy allait passer le dimanche chez sa femme, *libérée,* qui possédait une maisonnette à Poppie Neck. Je me levai, je marchai droit à lui; je le mis au fait de ma situation. Lui demander de me cacher dans son *cottage,* je n'y songeais pas; il aurait encouru la sentence : trente-neuf sanglées — peut-être pis — décrétée contre tout nègre recéleur d'esclave ! Mais Sandy, renommé parmi nous pour son bon sens et son bon cœur, avait l'âme trop généreuse pour ne point secourir, fût-ce à son *dam,* un frère blessé, affamé, désespéré. Il me conduisit chez sa femme. Compatissante et dévouée autant que lui, vite elle pétrit une galette de maïs; tous les deux rivalisèrent de tendresse envers moi. Mes frères noirs m'aimaient; ils estimaient très-haut ma science; j'étais le seul d'entre eux qui pût lire. Un autre nègre, esclave de M. Hugh Hamilton, en savait autant que

moi. Hélas! celui-là, nous l'avions vu garrotté, chargé sur une charrette comme un animal de boucherie, conduit à Easton, pour y être vendu, et mené dans le Sud!

Le repas fut bientôt prêt. — J'ai dîné, par delà l'Océan, avec des *honorables,* des *aldermen,* des *lords mayors;* mais mon souper de galette — pain de cendres — avec Sandy, avec sa brave femme, est le plus beau festin auquel j'aie assisté de ma vie.

Le souper mangé, restait ma position. Sandy l'étudia sérieusement.

— Tu ne peux fuir! dit-il. Notre langue de terre a la baie Chesapeake d'un côté, la rivière Pot-Pie de l'autre. Saint-Michel occupe le talon du promontoire, seul chemin ouvert derrière toi! Tu serais traqué, repris, perdu. Retourne chez Covey!

Sandy, Africain pur sang, était, par droit de naissance, en possession de je ne sais quel pouvoir magique, familier aux peuples orientaux.

— Retourne chez Covey! répéta-t-il. Ne crains rien. Je sais une racine qui te protégera contre lui. Avec cette herbe, portée sur le flanc droit, jamais ni Covey ni pas un blanc ne te frappera. C'est expérience faite. Depuis des années que je m'en sers, je n'ai pas reçu un coup!

Cette histoire de racine miraculeuse, me paraissait absurde et ridicule, pour ne pas dire impie. Appliquer à mon côté droit, pour me garantir du bâton, une racine que foulaient sans cesse mes pieds dans la forêt!... Je rejetai l'idée. Les devins, sorciers, magiciens m'étaient en positive aversion. Toutes les lumières, toutes

les fiertés de mon intelligence, se révoltaient contre leurs jongleries. Cependant : — Tes livres, ta lecture, ton écriture, me pris-je à penser, de quoi t'ont-elles servi?

Sandy, les yeux étincelants, me pressait d'essayer : — Si cela ne te fait pas de bien, me dis-je, cela ne peut te faire de mal! Qui sait si le Seigneur n'est pas là dedans?

Je suivis donc Sandy, mon bon Samaritain. Nous arrachâmes la racine, et je la mis sur mon côté droit.

— Maintenant! dit-il : Va chez Covey.

C'était le dimanche matin. Front haut, pas décidé, je marchai vers la ferme.

Tandis que j'entrais dans la cour, maître Covey et sa compagne, en habits de cérémonie, souriants et radieux comme deux anges, la traversaient pour se rendre à l'église. Ils s'arrêtèrent — si benins, si débonnaires, que j'en restai confondu — m'adressèrent la parole avec une aménité inusitée jusque-là, s'informèrent de ma santé, me prièrent poliment de ramener les porcs, en goguette dans le maïs, et poursuivirent leur chemin.

Sandy aurait-il parlé vrai? la racine opérait-elle, ou bien était-ce le costume du dimanche? Le respect du Sabbat, empêcherait-il Covey de visiter mes péchés sur cette peau, qu'il tannait sans pitié les autres jours?

Tout alla bien jusqu'au lundi. Le lundi, soit que la racine eût perdu son pouvoir, soit que Covey — comme le bruit en courait — fût plus avancé que Sandy dans la ténébreuse science; sourires, accent moelleux, séraphique apparence, tout disparut. Une voix rude m'or-

donnait, avant jour, d'aller fourrager les chevaux. L'ordre fut exécuté.

Durant le repos dominical de la veille, j'avais pris une résolution : me défendre en cas d'assaut. Mes vues spirituelles, en matière de support, s'étaient singulièrement modifiées. Ma religion ne liait plus mes mains. L'indifférence de Captain Thomas, avait coupé le dernier anneau de la chaîne. J'étais retourné sur ce point : *le droit de riposte,* à la commune opinion ; et je n'attendais qu'une occasion, pour faire connaître à frère Covey, à sa piété du dimanche, l'apostasie de son esclave n oir.

Chevaux étrillés, écurie balayée, je gravissais l'échelle qui menait au fenil, lorsque Covey, blotti dans l'angle, d'un bond est sur moi, me saisit les jambes, et s'efforce d'y passer le nœud coulant qu'il tient en main. Son rire de loup relevait déjà sa lèvre. Certain du triomphe, il ne pensait guère aux furies qu'il démuselait! Cet homme dont, quarante-huit heures auparavant, un mot me faisait trembler comme la feuille sous l'orage ; je lui empoigne la gorge, j'y plante mes ongles. Plus souple qu'un tigre, l'ivresse du combat dans la tête, il n'y a plus ni blanc ni noir, ni esclave ni maître : le maître, c'est moi! A chaque effort qu'il tentait pour se relever, je rabattais Covey sur le sol, évitant de le frapper toutefois. Il me tenait, je le tenais, et ne lâchais pas.

— Oses-tu bien? faisait-il de sa voix étranglée.

Et moi, froidement : — Oui, monsieur.

— Hugues! Au secours!

Hugues, le cousin, arrive, se précipite vers nous. Autre affaire ; Hugues n'était qu'un hôte de la maison, il n'avait aucun droit sur moi ; je lui donne la mesure de mon poing : *Autant être pendu pour un bœuf que pour un mouton!* dit le proverbe. Me bornant à la défensive avec Covey, j'adresse au cousin un *atout* qui l'envoie, courbé en deux, toiser le sol à distance.

Bouffi, écumant :

— Persistes-tu dans ta *résistance?* balbutie Covey.

— J'y persiste. Advienne que pourra.

Mon homme alors s'étend, s'allonge, rampe vers son gourdin tombé sur le seuil et m'y traîne avec lui! D'un revers, je l'aplatis dans la cour aux vaches : Il avait choisi son champ clos, je choisissais le mien. — Le duel continuait. Si Covey déroidissait les doigts, je m'échappais ; si j'ouvrais les miens, il me sautait dessus, et m'attachait!

Mais voici que Billy, en congé la veille, paraît au détour du sentier.

— Billy! ici! Billy! crie l'homme.

Billy s'approche, insouciant, musant, se dandinant — la scène tournait au burlesque — d'un air niais :

— Que voulez-vous, maître Covey?

— Ce que je veux? Prends ce bandit, prends-le!

Secouant la tête, d'un geste qui lui était familier :

— Je vais à l'ouvrage! répond Billy.

— Ton ouvrage, coquin, c'est de m'obéir! Prends ce bandit!

— Mon maître m'a loué à vous pour travailler, non pour vous aider à battre Fred.

— Bill! fais-je : Ne me touche pas!

— Sois tranquille! — Et s'éloignant d'un pas nonchalant, Billy se perd dans les maïs.

Mon sort allait se décider, car à son tour Coraly, forte femme, émergeait, armée du seau à traire. Si elle prenait parti pour Covey, c'en était fait de moi. Épuisé par la lutte, exténué par les privations, je ne pouvais tenir contre deux. Mais, grâce au ciel, la révolte soufflait sur l'habitation, ce matin-là. Sommée de me saisir, Coraly répond, à ses périls et risques, comme avait répondu Billy! Esclave de Covey, tandis que Billy ne lui était que loué, elle encourait la vengeance du maître... qui lui fit payer cher son refus.

Trois quarts d'heure avaient passé sur nous. Soudain, Covey me lâchant :

— Marche à ton ouvrage, bandit! Si tu ne t'étais pas défendu, je ne t'aurais pas tant battu. — Il ne m'avait pas battu du tout.

Il se leva, je me levai; il s'en alla, je m'en fus; et pendant les six derniers mois que je restai sous ses ordres, Covey n'essaya pas une fois de m'effleurer du doigt.

Quelque ignoble qu'il vous paraisse, lecteur, cet épisode fut le *point tournant* de ma vie d'esclave. — Il ralluma dans mon cœur, les cendres éteintes de la passion d'indépendance. Il me donna conscience de ma virilité. Avant, je n'étais rien; après, je fus *homme.*

Sans énergie, un homme est sans honneur. La force est le corollaire de la dignité. Notre âme est ainsi faite, que si l'homme débile lui inspire quelque com-

passion, elle ne sent pour lui d'estime, que lorsqu'elle voit poindre en ce cœur, la vaillance avec la volonté.

Et maintenant, l'esprit de liberté m'avait affranchi. Esclave pour la forme, j'étais libre de fait. Quand un esclave résiste aux coups, il est à demi délivré. Mon empire, c'était mon cœur. Je comptais, dès lors, parmi les puissants ici-bas.

Pourquoi, demandera le lecteur, M. Covey ne dénonça-t-il pas son esclave? Pourquoi n'appela-t-il pas sur cette tête rebelle, les foudres de la loi?

Lecteur, je me le demandai moi-même; et, tout en y réfléchissant, je m'imaginai que Covey, vaincu par un noir de seize ans, ne se souciait pas beaucoup d'ébruiter l'aventure.

Sa réputation de dompteur, de *rompeur* — source de gain — s'en serait mal trouvée. L'intérêt, autant que l'orgueil, lui conseillait de garder le silence.

Il le garda.

XVIII

NOUVELLES RELATIONS ET NOUVEAUX DEVOIRS.

Le jour de Noël, mon année de service achevée, je quittai Covey.

Patron et place, étaient arrêtés d'avance, pour 1835.

Captain Thomas, avait loué son esclave à M. Freeland.

Tout changement, excite un certain trouble chez le noir : Dans quelles mains tombera-t-il? Mais, à ma renommée de lettré, s'en joignait maintenant une autre : j'avais des poignets, et je savais m'en servir. Le bruit s'était répandu, par tout le comté Talbot, que, facile d'humeur, je n'étais pas facile à rosser; que je *ruais*, et que j'avais parfois le diable au corps. Cette réputation, bonne ou mauvaise, me donnait, quant à mon sort futur, un grand repos d'esprit. Ce n'est pas tout; affranchi du fouet, je m'efforçais d'en affranchir mes frères. Haïssant l'esclavage et les faiseurs d'esclaves, j'inoculais mes haines à la gent noire : « Une brebis gâtée empoisonne le troupeau »! — Cela, et ma littérature, faisait de moi un objet redoutable aux planteurs.

Noël, la semaine qui suit, sont temps de fête pour les

nègres. Plus de labeur, sauf les menus travaux de la ferme et de la maison. Ceux qui ont femmes ou enfants ailleurs, vont passer avec eux le congé. Les Nemrod, chassent l'opossum, le lièvre, le lapin : poil, écaille ou plume. Les amateurs de plaisir — de tous, ce sont ceux-là qui plaisent le plus aux maîtres — boxent, luttent, courent, dansent, et vident force cruches de wisky Les industrieux, fabriquent des balais, des nattes, des corbeilles, des colliers pour les chevaux, et en tirent de jolis deniers; ce que les maîtres ne considèrent pas de bon œil, vu qu'un esclave qui fait trois dollars dans une semaine, est sujet à conclure qu'il en pourrait gagner trois cents en douze mois, et à prendre la clef des champs.

Ce n'était donc que rires, que tapage de *tam-tam*[1] — la passion du nègre! — Tout en frappant à coups redoublés sur son tambourin, l'artiste improvisait des couplets..... pas tous à la louange de l'esclavage :

« Nous semons le froment,
On nous donne la balle.
Nous pétrissons le pain,
On nous donne les miettes.
Nous rôtissons la viande,
On nous donne les os.
Nous remplissons le pot,
On nous donne l'écume.
C'est assez bon, disent-ils, pour le noir! »

Les vacances de Noël, à en juger d'après mon expé-

[1] Calebasse tendue de peau, qui sert de tambour.

rience et mes observations, servaient plus à réprimer l'esprit d'insurrection chez l'esclave, qu'à le délasser ou le réjouir.

Notre âme est prompte à regarder *par delà*. Le par delà du noir, c'est la liberté. En plaçant les congés de Noël, cette indépendance de huit jours, à l'horizon prochain du nègre; les maîtres empêchaient ses désirs de s'élancer vers de plus brillants lointains.

Noël en avant, le noir songeait aux visites à la fiancée, à la femme, aux enfants! Danse, jeux, wisky, profits menus et gros, possédaient sa pensée, bornaient les perpectives, verrouillaient la prison. — C'est ce qu'il fallait aux maîtres.

Et ce qui leur convenait, c'était, jusqu'à un certain point, l'abrutissement du noir. — Fronçant le sourcil à toute récréation virile, les maîtres favorisaient tout bas plaisir. Je les ai vus exciter leurs nègres à l'ivresse, établir entre eux des paris à qui boirait le plus! Et quand les malheureux étaient ivres-morts, les maîtres applaudissaient. — On gouverne plus aisément une bête qu'un homme; on la tient mieux en main.

Souillant ainsi notre liberté de quelques heures, la marquant du stigmate de l'abjection, nos maîtres pensaient nous dégoûter de l'indépendance.

En une certaine mesure, ils y réussissaient. Les vacances terminées, la tête encore vertigineuse, trébuchant hors de nos fanges, aspirant une large bouffée d'air pur, nous reprenions, allègres, le chemin des champs, trouvant le travail meilleur, au bout du compte, que les ignobles loisirs par où les maîtres nous avaient dégradés.

Esclave d'un homme, cela valait mieux qu'esclave de la boue.

M. Freeland, véritable gentleman du Sud, ne ressemblait pas à Covey Tout en participant largement aux vices de sa classe, il avait l'âme ouverte à quelques sentiments de justice, à quelque émotion d'humanité. Passionné jusqu'à la violence, impérieux jusqu'au despotisme, il était franc, méprisait l'astuce, et n'espionnait jamais.

Il me mit au labeur du sol. Devenu grand et fort, je préférais mille fois la terre, à l'énervant service de maison. Ce fait, d'abattre plus d'ouvrage que les plus vigoureux travailleurs, me remplissait d'orgueil.

Il y avait, sur ce point, maintes rivalités entre esclaves. La lutte tournant à son profit, on comprend si le maître la favorisait. Mais, nous aussi, nous savions calculer : faire en un matin l'ouvrage de la journée, c'était donner au maître une trop haute idée de nos capacités. Il risquait de transformer en tâche quotidienne, le résultat d'une heure d'émulation. Les défis, par conséquent, s'abattaient comme feu de paille.

Chez Covey, j'occupais le poste — peu enviable — de bouc expiatoire. Tous les méfaits se réglaient sur mon dos.

Chez M Freeland, il n'en allait pas ainsi ; chacun payait pour soi. La nourriture y était abondante, le travail modéré : jamais aux champs avant le soleil, toujours revenus avant la nuit ! Durant les heures de jour, en revanche, on bûchait ferme.

Mon sort s'était donc amélioré; n'importe, je restais soucieux et chagrin : esclave aussi malaisément satisfait d'un maître qu'un maître l'est d'un esclave. — Le corps déchiré chez Covey, le bien-être du corps formait alors mon *desideratum* suprême; le corps ménagé chez Freeland, l'esprit réclamait ses droits.

Rossez l'esclave, affamez-le, abrutissez-le; il suivra son maître comme un chien. Donnez-lui bonne nourriture, travail modéré; son âme s'éveillera : Il ne rêvera plus que liberté.

Vous pouvez si bien rabattre un homme au-dessous du niveau commun, qu'il en perde jusqu'à la notion même, et du niveau, et de sa situation personnelle. Mais relevez-le, ne fût-ce que de quelques lignes; ses yeux verront, et dès que ses yeux auront vu, l'homme se redressera.

Les rejets de l'arbre de liberté, que desséchait un sol aride sur la plantation Covey, reprenant vie dans les riches terres de Freeland, verdissaient et s'apprêtaient à fleurir.

J'avais de braves compagnons. Fidèle à ma vieille manie, je leur parlais d'indépendance; j'excitais en eux la soif de savoir. Le *Vocabulaire Webster*, l'*Orateur Colombien*, recommençaient en eux l'œuvre qu'ils avaient faite en moi.

Quand vinrent les grands jours avec les longs dimanches, l'idée d'école me reprit. Nul besoin de salle, l'ombre d'un arbre suffisait; le tout, était d'avoir des écoliers. Henry et John, mes camarades; Sandy — l'homme à la racine merveilleuse — donnèrent le branle; vingt à trente jeunes noirs suivirent bientôt, promet-

tant de se trouver chaque dimanche, à la même heure, sous le même arbre. Les livres — vieux volumes jetés aux vieux papiers par les maîtres — s'emmagasinaient avec soin. Nos réunions restaient secrètes : il me souvenait de l'échauffourée de Saint-Michel.

Enseigner l'Évangile! Si nos planteurs se fussent doutés du crime, nous les aurions eus sur nous, avec fouets, cordes et gourdins. Boire de l'eau de feu, se cogner brutalement, se rouler dans l'ordure, à la bonne heure. — Mais l'Évangile! Mais réveiller l'esprit du nègre! Mais prouver au nègre qu'il a une âme! Il fallait à tout prix réprimer cela.

Qu'on eût demandé à la population de Saint-Michel, quels étaient ses trois hommes les plus pieux? la population aurait nommé *West, Fairbanks, Thomas Auld.* Or, c'étaient ces trois saints, qui nous avaient naguère assaillis, battus, dispersés. Ils y allaient de bonne foi. Ne s'agissait-il point du salut de l'esclavage? L'esclavage étant légitime, l'enseignement de l'esclave ne l'est pas. Les trois saints, en nous fouaillant, se montraient conséquents au principe. Le principe, une fois de plus, se montrait infernal[1]

Quelques mois plus tard, un de nos frères libres, bravant l'interdiction de la loi, recueillait l'école chez lui. J'ai, durant mon existence, exercé bien des fonctions; nulle avec plus grand bonheur que celle-ci : Instituteur de mes quarante garçons.

[1] Les persécuteurs sincères, sont de tous les temps et de tous les lieux. Mais quand la sincérité a-t-elle innocenté l'erreur? — TRAD.

Outre l'école du dimanche, je leur consacrais, l'hiver, trois veillées par semaine.

Disons-le pour être juste ; M. Freeland, qui ne faisait pas, tant s'en faut, profession de christianisme, fut de tous mes maîtres le meilleur. Il le fut, jusqu'au moment où, libre, je devins mon propre maître : assumant seul les responsabilités de ma conduite ; exerçant, sous le seul contrôle de ma conscience, le pouvoir de ma volonté.

Mon bonheur comparatif — absence de misère serait mieux dit — je le dus alors à l'ardente affection de mes frères esclaves : loyaux, fidèles, courageux.

Oui, courageux ! Oui, loyaux ! — L'accusation de traîtrise, celle de lâcheté, est volontiers jetée à la face de l'esclave. Eh bien, je le déclare ici, jamais hommes autant que ces hommes-là, ne commandèrent mon respect, ne justifièrent ma foi. Vrais comme l'or, solides comme le fer, sans petitesses, sans jalousies, indissolublement unis !

En face de cette république, les maîtres n'avaient qu'à se bien tenir.

XIX

COMPLOT

Pour tout homme de sens, le 1er janviere est un jour sérieux : la réflexion nous ramène en arrière, l'espoir nous porte en avant. Ce matin-là — 1er janvier 1836 — en arrière j'avais la douleur, en avant l'obscurité.

Toujours esclave! M. Freeland avait reloué mes services pour un an. Sa promptitude à le faire aurait flatté ma vanité, si j'eusse aspiré à la renommée d'esclave de prix. Tout révolté que j'étais contre la servitude, je sentais mon orgueil doucement caressé. Mais les bienveillances d'un maître, si elles dorent la chaîne, n'en brisent pas un anneau; et le mois de janvier vit s'affermir dans mon âme, la résolution d'en finir avec le joug.

Chose dans le passé, *chose* dans le présent, je voulais être homme dans l'avenir. — La pensée seule de m'accommoder au servage, d'avoir, ne fût-ce que l'air en prendre mon parti, me couvrait de confusion. J'avais projeté, j'avais parlé; le moment était venu d'agir. Je fis donc le vœu solennel, non-seulement de m'échapper, mais d'entraîner des frères avec moi. — *John* et

Harry se plaçaient en première ligne. Entre nous, c'était à la vie, à la mort. Je leur fis part de ma décision.

Là, dans nos conciliabules secrets, tout ce que j'avais d'éloquence prit essor. Ce n'était pas pour rien que j'avais lu et relu les discours des grands orateurs, leurs puissants appels à la liberté; le feu courait dans mes veines, mes paroles le portaient avec elles; je n'avais pour auditeurs ni des esprits inertes ni des cœurs indifférents; le jour vint où ils me dirent : — Agis, nous agirons.

Tous, excepté Sandy, nous étions au clair sur la soi-disante légitimité de l'esclavage. — Vainement nous avait-on prêché, du haut de la chaire de Saint-Michel, le devoir sacré d'obéissance; vainement nous avait-on sommé de reconnaître en Dieu l'auteur de notre servitude, en notre esclavage le miséricordieux arrangement de sa bonté; vainement nous enjoignait-on de regarder la fuite comme une offense à l'Éternel, notre condition présente comme un paradis, comparée à celle que nous destinait l'Afrique; vainement nous ordonnait-on de considérer la couleur de notre peau comme un signe de la réprobation céleste : sceau divin apposé à nos fers; en vain nous démontrait-on l'excellence des relations d'esclave à maître; en vain les profits, supérieurs aux gains de celui-ci, que nous tirions de nos labeurs! Ou notre oreille était sourde, ou notre intelligence obtuse, nous ne comprenions pas.

Mais, toute noire que fût ma peau, voilerait-elle bien les pensées de mon âme? Oh! que volontiers, j'aurais échangé mes traits mobiles contre l'impassible visage de l'Indien!

Nos maîtres avaient l'œil perçant. Habiles en l'art de déchiffrer la physionomie humaine — leur salut dépendait de leur vigilance, il y allait de leur vie et de leurs biens — conscients de l'iniquité qui nous tenait sous le joug, sachant ce qu'ils feraient à notre place; ils veillaient, épiaient, lisaient au fond de nos cœurs; saisissant, avant qu'elle fût éclose, la moindre velléité de fuite ou de rébellion!

Tempérance inusitée, apparente abstraction, silence, babil, gaieté, tristesse, tout leur était matière à soupçon. Souvent même, procédant à la façon des inquisiteurs : — Avoue! criaient-ils à l'esclave foudroyé sous leurs accusations: — Tu as le démon déserteur au corps! Avoue, sinon je l'en fais sortir à corps de fouet!

L'esclave, tantôt avouait le projet qu'il n'avait pas formé; tantôt, se taisant, était sanglé quand même.

Cette bonne vieille maxime : « Un homme doit être tenu pour innocent tant qu'il n'est pas *prouvé* coupable » n'avait pas cours dans les plantations.

En dépit de notre réserve, l'attention de M. Freeland semblait éveillée; il nous suivait de plus près. — On se voit rarement soi-même sous l'aspect qu'on présente aux autres. Nos physionomies et nos manières, si bien faites, pensions-nous, pour calmer les craintes, trahissaient à quelque degré nos plans. Je me rappelle à cette heure maintes étourderies : cris de joie intempestifs, airs triomphants, fragments d'hymnes ; autant de symptômes révélateurs.

« O Canaan, doux Canaan
Je pars pour Canaan!

N'ont-ils pas dit que la panthère
Est aux aguets sur le chemin ?
Doux Canaan, glorieuse terre,
Jésus vers toi nous conduira! »

A travers ces aspirations célestes, nos maîtres n'entendaient-ils point ce que chantaient nos cœurs?

Cinq jeunes gens — chacun d'eux aurait valu mille dollars sur le marché de Saint-Michel, quinze cents sur celui de New-York — s'étaient associés à mon projet : *Henry, John, Sandy, Roberts* et *Bayley*. Bien que le plus jeune, moins un, j'avais sur eux l'avantage de l'expérience et du savoir. Livrés à eux-mêmes, pas un d'eux peut-être, n'aurait envisagé la fuite comme un événement possible. Ils soupiraient après l'indépendance; la conquérir, ils n'y songeaient pas. Un vague espoir d'émancipation, quelque jour, leur suffisait. La responsabilité de l'acte pèse donc sur moi. S'il y a crime, je suis le criminel. Mon front s'en relève, je réclame l'attentat: c'est mon suprême honneur.

N'allez pas nous prendre pour des écervelés. Nous calculions les frais de l'entreprise. Elle coûtait gros. Le sang parfois se glaçait dans nos veines. Valait-il pas mieux retourner à cette paix comparative qu'éprouve l'évadé, lorsque, ressaisi, il est réintégré dans son cachot?

Si, considérant une carte des États-Unis, on y observe la proximité du Maryland avec le Delaware et la Pennsylvanie, on sourira de nos terreurs. Mais, autre chose est d'examiner une situation, autre chose de s'y trouver.

Les véritables proportions de la distance nous demeuraient inconnues; nos maîtres la faisaient incommensurable. Tout comme ils affirmaient leur pouvoir illimité, ils déclaraient sans bornes les États esclavagistes. Je possédais quelques brins de théologie; de géographie, pas un mot. Qu'il y eût des États du Nord où régnait la liberté, je le savais; le nom de ces États, je l'ignorais. Quant au Canada, on m'en avait parlé comme d'un pays où cygnes et oies sauvages, se réfugient contre les ardeurs de l'été.

Ce n'est pas tout. Dans l'épaisseur de chaque bois, les chasseurs de nègres fugitifs se tenaient aux aguets; chaque bac avait son gardien, chaque porte sa sentinelle, chaque frontière ses espions. Repris, nous étions déchirés, mutilés, assassinés!

Nul ne se fera l'idée des visions qui passent en telles conjonctures, devant l'esprit du nègre ignorant. — Des deux côtés : fuite ou servitude, se tenait la mort. Perdus au désert, enragés de faim, nous nous dévorions les uns les autres. Après une lutte horrible, les flots nous engloutissaient. Poursuivis par les chiens, nos os craquaient sous leurs dents. Piqués des scorpions, mordus des serpents, l'eau, la terre, le feu, la nudité, l'inanition, les voleurs d'hommes, tout avait raison de nous.

Et cependant, rien ne rendra l'agonie de l'esclave, lorsqu'il sent vaciller en lui sa résolution de fuir.

« — Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort! » s'écriait Patrick Henry, le grand orateur, dans un emportement d'éloquence. C'était beau. Ce l'est bien plus quand l'esclave, taciturne, seul avec lui-même,

choisit de mourir plutôt que de garder ses fers. — Pas un parmi nous, qui mît sa vie en balance avec sa liberté.

J'ai dit : pas un. Sandy, cependant, l'homme à la racine, devenait inquiet. Il avait des rêves lugubres. L'un entre autres, qui, je l'avoue, me laissa troublé.

— Je te voyais, me conta Sandy, aux griffes d'un aigle! Des oiseaux de tout plumage t'entouraient, ils te perçaient du bec. Tu levais les bras, cherchant à protéger tes yeux! Puis, les oiseaux prirent leur vol du côté du Sud. C'était la nuit du *vendredi*. Fred, fais-y attention! *Honey*[1], prends garde!

Sandy parlait avec autorité; le songe ne présageait rien de bon..... ce qui ne m'empêcha pas d'arrêter mon plan.

Le voici : Nous emparer, la nuit qui précède Pâques, du large canot de M. Hamilton; l'appareiller, nous lancer avec lui dans la baie, atteindre la pointe du cap Chesapeake, y prendre terre, repousser le canot à l'eau, et marcher droit vers l'étoile du Nord, jusqu'en pays de liberté.

Les objections me manquèrent pas : — En temps d'orage, disaient les uns, la baie est dangereuse, nous risquons de sombrer! — La disparition du canot combinée avec notre absence, disaient les autres, nous trahira! — Abandonnée à la dérive, s'écriaient les troisièmes, l'embarcation mettra les pourchasseurs sur notre piste!

[1] *Honey* (miel), terme d'affection usité parmi les nègres.

— D'accord. Mais traverser les terres, présentait de pires dangers. Sur mer, nous pouvions passer pour des pêcheurs; sur terre, chaque blanc avait droit d'arrêter l'homme de couleur, d'exiger ses papiers, de les déchirer s'il lui plaisait, d'empoigner le pèlerin, et de le conduire aux autorités.

Nous décidâmes en faveur de la baie.

J'écrivis, et remis à chacun de mes compagnons, une *passe* ainsi conçue : « — Moi, soussigné, je certifie avoir donné à mon serviteur (ici le nom) pleine autorisation de se rendre à Baltimore, pour y séjourner durant les congés de Pâques.

« William HAMILTON,
près Saint-Michel, Talbot Ce Md »

Baltimore n'était pas notre but; toutefois, nous en prenions le chemin; la passe pouvait nous servir dans le talon de la baie : qu'on nous la demandât, elle était prête. — Nous étions, nous, déterminés à rester calmes fermes, en pleine possession de notre sang-froid.

Je ne dormais plus. Nous avions empaqueté nourriture et vêtements. La responsabilité de l'acte pesait lourdement sur mes épaules. Gloire du succès, honte de la défaite me travaillaient tour à tour. Quel ouragan dans ma tête! Le fugitif ressaisi, n'oubliez pas cela, lecteur, non-seulement subit la torture, mais encourt l'exécration de ses compagnons d'esclavage. Grâce à lui, leur condition devient intolérable : soupçonnés, resserrés, privés de leurs priviléges, tenus court et dur! Un noir échappé, tous sont accusés de connivence,

tous châtiés pour la part présumée qu'ils ont prise à l'attentat!

Le frisson me tenait.

Mais l'heure était passée de regarder derrière soi. J'en appelai à la fierté de mes compagnons :

— Quiconque, leur dis-je, recule, après serment fait de tenter l'effort; se déclare lâche, esclave à vie, et n'a plus qu'à tendre le dos aux coups!

Tous — sauf Sandy, à notre vif regret — nous jurâmes, par un serment plus sacré, d'agir le jour venu.

Il vint. Cœur palpitant, nous nous rendîmes au travail. Notre départ, on s'en souvient, devait s'effectuer la nuit. — Tandis que je répandais l'engrais sur le sol, un pressentiment, pareil à l'éclair qui dans les ténèbres, montre soudain au voyageur l'ennemi derrière, le gouffre devant; un pressentiment me glaça. Sandy se trouvait près de moi. Je me tournai vers lui :

— Sandy, fis-je, nous sommes trahis! C'est comme si je le voyais.

— Homme! c'est étrange! Je sens juste comme toi.

Ma mère, depuis longtemps au tombeau, se serait relevée; elle m'aurait averti de la trahison, je n'en aurais pas été plus certain.

A ce moment, sonnait le cor qui appelle les esclaves au premier repas. Je suivis avec les autres le chemin du quartier. Un demi-mille environ, séparait la plantation Freeland de la grand'route. A demi-mille, par conséquent, s'ouvrait le portail de l'avenue qui, du dehors, conduisait à l'habitation. — Or, quelque ombragée que

fût cette avenue par les arbres, je vis se dessiner sur elle quatre hommes blancs, à cheval.

Tout est perdu! pensai-je.

Le premier qui déboucha dans la cour, fut M. W. Hamilton. D'ordinaire, il imposait le pas à sa monture. Ce matin, lancé au galop, couvert d'écume, soulevant des tourbillons de poussière, son cheval le déposa devant l'habitation. M. Hamilton, un des hommes les plus résolus du voisinage, avait la parole douce et l'esprit circonspect.

— Où est M. Freeland? demanda-t-il.

— Dans la grange, monsieur.

Il se dirigea vers la grange. Quelques instants plus tard, les deux gentilshommes revenaient. Sur un signe de M. Hamilton, les trois blancs — trois constables — rejoignirent, sautèrent à bas de cheval; tous tinrent conseil, puis se rapprochèrent de la cuisine. Je m'y trouvais seul avec John. — Henry et Sandy étaient encore dans la grange.

— Ici, Frédérick! — cria d'une voix agitée M. Freeland.

— Présent, monsieur.

Saisi par les constables :

— Tu t'es fourré dans quelque mauvaise affaire! — grommela l'un d'eux : Tu vas filer avec nous devant ton maître, Captain Auld, à Saint-Michel. S'il te juge innocent, on te relâchera!

Solidement garrotté, la résistance était impossible : Cinq contre un, armés jusqu'aux dents!

Henry s'avoisinait.

— Croise tes mains! — lui ordonne un des constables.

— Non! — Si claire était la voix, le ton si déterminé, qu'un instant les constables demeurent abasourdis.

— Tu ne veux pas croiser tes mains?

— Je ne veux pas.

M. Hamilton, M. Freeland, les officiers l'entourent. Deux des constables, tirant de la ceinture leurs pistolets, jurent, par le nom de Dieu, que s'il ne croise pas ses mains, ils abattront Henry d'un coup.

— Je ne les croiserai pas! — répète froidement Henry.

Là-dessus, chacun des assassins relève son pistolet, en applique la bouche au cœur de l'esclave désarmé, et le doigt sur la détente :

— Croise tes mains! — crie Tom Graham, chef des trois : — Croise-les, ou je te fais sauter ton damné cœur!

— Tirez! vous ne pouvez me tuer qu'une fois. Tirez! Et soyez maudits! — Henry se redresse. La tête fière, l'accent héroïque, d'un coup de poing il fait voler les armes; tous se ruent sur lui, le frappent, l'accablent, le maîtrisent; en une seconde, il a les cordes autour du corps.

Et moi, la honte m'embrasait le visage. Henry avait noblement combattu; ni John ni moi n'avions résisté.

Mais d'esclave à maître, nulle défense ne sert, sauf en cas de triomphe certain. Celle de Henry néanmoins, servit.

Juste au moment où allait éclater le conflit : — Nous

ferions sagement peut-être, avait dit M. Hamilton, de procéder à la recherche de ces *passes,* qu'on prétend avoir été écrites par Frédérick.

Fouillés, les *passes* trouvées, mon sort était fixé. — Grâce à la résistance de Henry, je jetai, inaperçu, la mienne au feu.

Nous allions, tous liés, prendre le chemin de Saint-Michel, lorsque mistress Betzy Freeland parut sur le seuil. Elle aimait — à la façon du Sud — John et Henry, nés dans la maison, et qu'elle avait *dressés.* Leur tendant ses mains chargées de galettes—le déjeuner était resté dans la bagarre — pointant sur moi son doigt osseux :

— Toi, diable! cria-t-elle, toi diable jaune! (pourquoi jaune?) c'est toi qui leur a mis la fuite dans le cerveau! Sans toi, diable jaune monté sur échasses, jamais ils n'y auraient pensé!

J'envoyai à la dame un regard qui la fit bondir d'épouvante, comme elle refermait le battant de la porte, me laissant, avec mes camarades, en des mains aussi brutales qu'était cassante sa vieille voix.

Et maintenant, sur la route de Saint-Michel, cinq jeunes gens, cinq *malfaiteurs,* coupables de ce crime : préférer l'indépendance à l'esclavage; nu-pieds, nu-tête, les mains cordées; attachés à trois forts chevaux dont les cavaliers portaient coutelas et tromblons, brassaient la poussière, traînés en geôle comme félons!

Une foule imbécile, grossissant à chaque bourg, suivait, nous prodiguant les insultes. — Et je pensais au rêve de Sandy : à l'aigle qui m'avait étreint dans

ses serres, aux oiseaux de tout plumage qui m'avaient déchiqueté du bec, au Sud vers lequel ils avaient pris leur vol! — Et c'était au Sud, dans la prison d'Easton, qu'on nons menait.

— Pendez-le! vociférait la tourbe : Brûlez! brûlez! arrachez-lui la peau!

Pas un, parmi ces hommes libres, ne laissait tomber sur nous un mot de sympathie ou un regard de pitié.

Mais, derrière les palissades qui bordaient quelques plantations, de noirs visages se hasardaient, nous considéraient; et sur ceux-là, on lisait la compassion.

Trahis — nous l'étions — toute espérance évanouie, broyés sous l'iniquité, éperdu en face du crime triomphant, je me demandais, dans mon ignorance et ma folie : — Où est la justice de Dieu? Où sa miséricorde? Qui a donné à ces brigands, le pouvoir qu'ils ont? — Puis, soudain, cette parole du Livre : « *Le jour de l'oppresseur viendra!* » répondit à ma démence, et je me sentis apaisé.

Une chose m'était douce : ni un geste, ni un mot de reproche, n'avaient échappé aux frères que j'entraînais dans ma perte. — Vendus, emmenés dans le Sud, tous séparés! Je marchais sous ce poids.

Henry et moi, attachés à la même corde, nous pouvions, tandis que les constables regardaient devant eux, échanger quelques paroles :

— Que faire de ma passe? murmura Henry.

— Mets-la dans ta galette et mange-la!

L'ordre transmis aux autres, fut promptement exécuté.

— Pas d'aveu! ajoutai-je. Les mots glissèrent de captif en captif.

Unis par une confiance absolue, embrasé du même fraternel amour, nous étions décidés à tomber ensemble, si nous tombions.

Arrivés à Saint-Michel, on nous conduisit devant maître Thomas. Il devait opérer une première enquête :

— Fuite, meurtre, c'est pendaison! fit-il.

— Oui! répondis-je : Mais nous n'avons ni tué, ni pris la fuite. — Et je continuai d'un grand calme, espérant amener le maître, à prononcer le nom du Judas qui nous avait vendus.

Le traître — ou le témoin — existait. Maître Thomas en convint; mais ne le nomma pas.

Était-ce Sandy? La connaissance qu'il avait de nos projets, son rêve, sa retraite, son cri — pareil au mien — à l'instant où paraissaient les constables dans l'avenue, tout semblait l'indiquer. Pourtant, nous ne consentîmes pas à croire cela. Nous aimions trop Sandy, pour le flétrir d'un soupçon.

Bientôt, attachés de plus belle, nous parcourûmes, criblés d'injures, les quinze milles qui nous séparaient de la geôle d'Easton. Heureux — le mot sonne étrangement ici — d'échanger les malédictions de la populace contre une cellule et des verroux.

Tel est le pouvoir de l'opinion publique — pour égarée se montre-t-elle — qu'innocents, que victimes, nos fronts rougissaient, comme si nous les avions mé-

ritées, sous les brutales condamnations qui nous assaillaient de toutes parts.

M. Joseph Graham, shériff du comté, nous installa, John, Henry et moi, dans une cellule; Roberts et Bailey dans une autre.

Verrouillés, nous n'échappâmes pas aux tourmenteurs. Un essaim de frelons, ces trafiquants d'esclaves, qui parcouraient incessamment les États, en quête de chair vivante, comme les vautours le sont de charognes, fondit sur nous. Les maîtres, pensaient-ils, nous avaient mis là pour nous vendre. Je ne vis jamais — j'espère ne jamais revoir — si viles créatures. On eût dit une meute de damnés, frais échappés de l'enfer.

Ricanant, lorgnant, grimaçant :

— Ah! ah! garçons! faisaient-ils : Les ailes vous démangent! Où comptiez-vous aller?

Puis, quand ils s'étaient bien gaussés des misérables à leur merci, ils procédaient à notre évaluation! Celui-ci palpait nos muscles; celui-là, nous prenant par les épaules, nous secouait à tour de bras; un troisième, nous enjoignant d'ouvrir la bouche, examinait nos dents :

— As-tu envie de m'avoir pour maître? — criait cet autre. Et comme nous restions taciturnes, ce qui les enrageait : — Quand tu seras à moi, je te ferai voir du pays!

Détestés de la *gentry* du Sud, qui les tenait pour ignobles bandits; ces gens-là, cette horde immonde, n'en était pas moins l'inévitable produit de l'esclavage : Égaux en vilenie aux gentilshommes, qui, tout en

méprisant la classe et en stigmatisant le métier, les avaient créés tous deux.

Une fois délivrés de ces rodomonts écœurants, dont chaque souffle nous apportait un blasphème, nous respirions mieux. Il fallait regarder aux serrures et aux barreaux, pour nous souvenir que notre chambre, spacieuse et nette, fût une cellule de prison. — Mais ces barreaux! mais ces verroux! Au lieu de la liberté conquise!

Chaque pas sur l'escalier nous faisait tressaillir. Quel allait être notre sort? Nous aurions donné les cheveux de notre tête, pour entendre six des paroles qu'échangeaient entre eux, sur la place, les serviteurs de l'hôtel *Lowe-Sol.* N'avaient-ils point, tout en courant autour de la table d'hôte, attrapé maints renseignements qui pour nous, étaient vie ou mort?

Les fêtes de Pâques terminées, MM. Hamilton et Freeland arrivèrent à Easton ; non pour nous envoyer au fouetteur officiel, comme il en va des esclaves fugitifs, mais pour relâcher John, Henry et Bailey.

Je restai seul. — Les innocents avaient été graciés; le coupable demeurait écroué.

C'était justice. Trente-neuf coups sur mon dos nu, m'auraient déchiré moins que cette séparation, peut-être éternelle. Cependant, je le redis encore, il y avait là une sorte d'équité. Pourquoi ces jeunes gens, entraînés par mon influence, auraient-ils subi un châtiment pareil au mien? Si je pleurais leur tendresse, il m'était doux de les sentir hors de geôle, à l'abri du

Sud et de ses marais empoisonnés. — Mon noble Henry lutta, lorsqu'on le vint enlever de la prison où il me laissait solitaire; autant qu'il s'était débattu, lorsqu'on l'y avait conduit.

Et je sondai — que de fois je les avais mesurés! — les malheurs de l'esclave et ses désolations. — Personne, sauf les bandits qui se ruaient dans ma cellule! Pas une voix, sauf leurs imprécations! En perspective, j'avais la Géorgie, la Louisiane, l'Alabama : la pestilence de leurs champs de coton, de cannes à sucre et de riz.

Réclamer? à quoi bon? — Me défendre? Avec quoi? — Que peut opposer un esclave, au plomb et au fer?

Après huit de ces interminables journées, Captain Thomas parut.

Il venait, dit-il, me chercher pour me remettre à un sien ami de l'*Alabama*, lequel y retournait, m'y emmenait, et au bout de huit ans, *m'émanciperait!*

L'histoire de l'ami — je n'avais jamais entendu Captain parler d'une relation quelconque dans l'Alabama — celle de l'émancipation, me laissèrent incrédule. Maître Thomas, soigneux de sa renommée de *saint,* répugnait à encourir le blâme qui, même chez les planteurs, flétrissait la vente d'un chrétien, par un autre chrétien, aux trafiquants du Sud.

Quoi qu'il en soit, Captain Thomas, qui pouvait ou me vendre ou me battre, ne fit ni l'un ni l'autre. La loi lui donnait le droit de me maltraiter; il n'usa pas du droit. — Que cela lui soit compté là-haut.

M'ayant ramené à Saint-Michel, où s'écoula une semaine, sans que l'ami de l'Alabama fit son apparition;

Captain Thomas décida de m'expédier à Baltimore, chez son frère Hugues avec lequel — les génuflexions sur le banc du repentir y entraient-elles pour quelque chose? — il s'était réconcilié.

— Apprends un métier! me dit-il : Travaille! Si tu te conduis bien, à vingt-cinq ans, je *t'émanciperai!*

La promesse n'avait qu'un défaut : Trop belle pour être vraie.

XX

MON APPRENTISSAGE.

Tout est bien qui finit bien.

Grâce au *speech,* légèrement poivré, que du seuil de sa cuisine, m'avait adressé mistress Freeland; mes compagnons, absous du crime d'évasion préméditée, furent réintégrés dans les bonnes grâces du maître, avec promesse d'émancipation légale si..... leur conduite ne laissait rien à désirer. M. Freeland, bonne âme, n'ayant donné aucun sujet de plainte à ses esclaves, n'imaginait pas que ceux-ci pussent songer à l'abandonner.

Captain Thomas, radouci, positivement; avait, la nuit qui précéda ma sortie de prison, arpenté sa chambre, inquiet, malheureux, répétant sans cesse : — Le vendre au Sud! NON! Ni pour argent ni pour or!

Avec maître Hamilton, autre affaire. Si doux que fût le langage, l'esprit était clairvoyant :

— Je ne veux pas de votre brouillon, dans le voisinage de mes noirs! fit-il : Que je le rencontre, je l'abats d'un coup! — Captain Thomas se le tint pour dit.

Une chose plus que toute autre, exaspérait M. Hamil-

ton : l'idée de notre évasion *par la baie!* — Jusqu'à cette heure, les noirs fugitifs s'étaient cachés dans les bois; proie facile à traquer, à dépister, à saisir. Mais la baie! la noble baie! Ce rempart de l'esclavage, soudain transformé en une route immense, ouverte de la servitude à la liberté!

Me voilà donc à Baltimore.

Tommy, n'était plus ce garçonnet que j'avais tant aimé, tant choyé; avec lequel j'avais tant joué, presque en camarade! Grand et fort jeune homme, instruit, distingué, il se *sentait;* l'éducation reçue le mettait de niveau avec toutes les carrières; il partait, muni d'un brevet, sur le brick *Tweed;* tandis qu'homme, moi aussi, je devais toute ma vie rester *mineur,* et ignorant!

Maître Hugues me plaça dans les ateliers de M. Gardiner, constructeur de vaisseaux, pour y faire mon apprentissage de *calfat.*

Un monde, un tourbillon, ce chantier!

Deux bâtiments de guerre devaient y être lancés en juillet, à défaut de quoi M. Gardiner, engagé par contrat à les livrer, payait un dédit colossal. — Pas question d'apprendre, ni le calfat, ni rien!

Tu feras ce qu'on t'ordonnera! — m'avait dit M. Gardiner. J'étais, en conséquence, au commandement et bec de quatre-vingts charpentiers, sans compter le reste. Hauts seigneurs, Messieurs les charpentiers gouvernaient tout. Un mot d'eux faisait loi. Appelé de douze côtés en une minute, il m'aurait fallu douze mains pour obéir.

— Fred! tends-moi cette planche! — Fred! ici cette poutre! — Fred! apporte le rouleau! — Fred! la cruche d'eau fraîche! — Fred! prends le bout de la scie! — Fred! le levier! — Fred! l'emporte-pièce! — Fred! le ciseau froid! — Fred! tourne la meule! — Fred! noiraud! hardi! chauffe-moi cette poix! — Halloo! Halloo! Halloo! Viens, va, reste : si tu bouges, tu es mort!

Cela dura huit mois.

Un épisode — il illustre cette conséquence de l'esclavage, laquelle devait jouer son rôle dans le renversement du système — un épisode mit brusquement fin à mon apprentissage. Je veux parler de l'antagonisme des ouvriers blancs et des ouvriers noirs. — Les maîtres le cultivaient avec soin. Tenant serré l'ouvrier blanc, au moyen du travail esclave, qui ne leur coûtait rien ou presque rien; les maîtres tenaient serré l'esclave à son tour, au moyen de ces répulsions de *blanc* à *noir*, qu'ils excitaient en toute occasion. Entre l'ouvrier blanc et le noir, toutefois, la différence était mince. Le noir se voyait dépouillé par son maître — nourriture et vêtements exceptés — de tout gain légitime; le blanc, mis en face d'une classe d'ouvriers qui travaillaient gratis, se voyait privé, par la confrérie des maîtres, du juste fruit de ses labeurs. Haine, mépris, avanies, s'ensuivaient envers le nègre, soit esclave, soit indépendant.... et les maîtres de s'ébaudir[1].

Nul symptôme cependant ne faisait présager une

[1] Cet antagonisme éclatait surtout dans les villes, où les maîtres louaient leurs esclaves aux fabricants, manufacturiers, constructeurs, etc., etc.

crise dans l'atelier Gardiner, peuplé de noirs vigoureux travailleurs, habiles au métier, lorsque tout à coup les blancs, profitant de la situation étranglée où se trouvait le patron, jurèrent que s'il ne bannissait pas les noirs du chantier, eux, ouvriers blancs, *n'y battraient plus un coup!*

On m'y souffrait encore. Bientôt, mes compagnons d'apprentissage, trouvèrent dégradant de travailler à mes côtés! Regards provocateurs, mots insolents commencèrent de pleuvoir. Encouragés par les blancs, ces bons camarades m'adressaient rarement la parole, sans l'assaisonner d'une malédiction; cela, jusqu'au jour où *North,* le plus grossier d'entre eux, m'allongea un coup de poing, auquel je répondis en l'étendant par terre. Tous, précipités sur moi, armés de ce qui leur tombait sous la main, cognaient à qui mieux mieux. Pris séparément, je les aurais *arrangés* de belle façon. Mais vingt à la fois! — Un coup d'épieu, derrière la tête, m'étourdit. A peine reprenais-je mes sens, *Dick* me plante sa botte ferrée dans l'œil droit! Couvert de sang, éborgné, je saisis l'épieu et me préparais à charger l'ennemi, lorsque les charpentiers blancs mirent le holà!

Ils étaient là cinquante, témoins — spectateurs serait mieux dit — de cette sauvage brutalité. Pas un n'intervint, pas un ne l'arrêta. Plus d'un en revanche, criaient : — Tuez-le! tuez-le! tuez le damné nègre! Il a osé frapper un blanc!

Frapper un blanc, c'était dans le chantier Gardiner, — et partout — encourir peine de mort. La loi *lynch* se chargeait d'exécuter l'arrêt.

Courant à perdre haleine, j'arrivai chez maître Hugues. J'y retrouvai l'ancien cœur, les anciennes compassions de mistress Sophie. Sitôt qu'elle me vit, ses larmes coulèrent quatre à quatre ; elle me fit asseoir, et tandis que, lavant mes blessures, elle y appliquait des bandages plus — une tranche de bœuf cru sur l'œil — elle me consolait, elle m'encourageait, comme l'eût fait une mère.

Les sentiments de maître Hugues s'exhalèrent en effroyables imprécations. On lui avait endommagé son outil ! — L'outrage infligé à l'homme, il ne s'en souciait guère. Un noir ! Qu'importe cela ? Ne pouvait-il, à sa convenance, le déchirer de coups, lui aussi ? Mais l'instrument, le capital !

Mes plaies un peu raccommodées, maître Hugues me conduisit chez le magistrat. Il s'agissait d'obtenir satisfaction. — M. Watson écouta le récit :

— Monsieur Auld, fit-il, avez-vous des témoins ?

— L'assaut a eu lieu dans un chantier plein d'ouvriers.

— Témoignent-ils ?

Maître Hugues se taisait.

— Je le regrette, monsieur, mais je ne puis poursuivre, qu'en vertu du serment de témoins appartenant à la race blanche.

— Mais monsieur, regardez ce garçon, sa tête, son œil poché ! Voilà des témoins !

— Monsieur, il aurait été tué sur place, en présence de mille noirs, que si un blanc ne témoigne pas, je ne saurais agir. Mille témoins noirs, mille serments de noirs, ne m'en donneraient pas le droit.

— C'est *trop fort!* exclama maître Hugues. — *Forte* parole de sa part, on en conviendra.

Se procurer un témoin *blanc,* il n'y fallait pas songer. Tous n'avaient-ils point crié : Tue! tue! — Hasarder quelque pitié pour un nègre, n'était-ce point se rendre coupable d'*abolitionisme?* Autant dire : crime d'État?

Maître Hugues, dont les affaires personnelles marchaient mal, occupait la place de chef, dans le chantier de M. Price, autre constructeur de vaisseaux. Il m'y fit entrer; mes progrès y furent si rapides, qu'au bout d'un an je gagnais, en qualité de calfateur, un aussi gros salaire que les meilleurs ouvriers. Durant la forte saison, je rapportais à mon maître six ou sept dollars par semaine, quelquefois davantage. — Le temps vint donc où il me laissa chercher l'ouvrage, louer mes bras à mon gré, ne prenant d'autre souci, que celui de recevoir chaque semaine le produit de mes labeurs.

Mon intelligence ne chômait pas plus que mes mains. Je m'étais lié avec des noirs indépendants. Bientôt admis dans leur *Société du Progrès moral,* qui d'ordinaire, ne s'ouvrait pas aux esclaves, je pris une part active à ses travaux.

Vivant sur pied d'égalité avec des hommes libres, leur pareil en intelligence, en acquit, en énergie, en volonté, pourquoi rester asservi? — Je gagnais plus d'un dollar par jour, nouant les contrats, exécutant les travaux, percevant les salaires, et jusqu'au dernier

cent, ces dollars — mon entretien prélevé — maître Hugues s'en emparait. De quel droit?

Le droit du plus fort : celui du voleur.

A ma place, lecteur, qu'auriez-vous senti?

Pour obtenir un esclave satisfait, rendez-le imbécile. Si vous n'obscurcissez pas sa vision, si vous n'anéantissez pas sa pensée, il est capable de découvrir je ne sais quelles inconsistances dans le système.

La force des choses ne suffit point; il faut châtrer l'esprit. Il faut que l'esclave qui subit le fait, croie à la légitimité du fait.

Qu'une fente dans le toit, laisse filtrer une goutte d'eau sur les fers, la rouille s'y mettra. Une fois rouillés..... l'esclave est libre.

XXI

ESPOIR RÉALISÉ.

Si l'obligation de livrer mes gains à maître Hugues me vexait, la manière dont il les recevait m'irritait encore plus.

Comptant la monnaie avec soin, mettant l'un sur l'autre dollar après dollar : — Est-ce tout? — demandait-il, tandis que son regard investigateur semblait fouiller mon âme, tout comme ses mains vidaient mes poches.

Parfois — c'était rare — lorsque drainé à fond, j'avais versé jusqu'au dernier *cent,* maître Hugues me favorisait du don *extra* de six *pence* ou d'un shilling. — Ingrat que j'étais! Cette largesse, au lieu d'exciter ma reconnaissance, réveillait en moi l'esprit de calcul : Me livrer une part de mon salaire, n'était-ce point reconnaître mes droits sur le tout? — Or, je prétendais, non-seulement à la possession de mes gains, mais à celle de ma personne.

M'évader n'était pas facile. Des règlements serrés, gardaient l'abord de tout *steamer* et de tout *railroad*[1].

[1] Chemin de fer.

Renseignés par les annonces de journaux qui signalaient chaque esclave fugitif, les espions se tenaient aux embûches.

L'argent triomphe de bien autres obstacles. Mais où le prendre?

Une idée me vint : Si au lieu de louer mes bras pour le compte du maître, j'achetais au maître l'usage de mon temps! — La chose se pratiquait à Baltimore. Moyennant un prix fixe, soldé au maître chaque samedi, l'esclave travaillait comme et quand il voulait, thésaurisant le surplus de la somme exigée.

Propriété de Captain Thomas, toujours, j'attendis une de ses visites pour lui adresser ma proposition. Un regard sévère me transperça :

— Tu cherches à t'évader! fit-il : Où que tu ailles, je te retrouverai. — Puis, d'un ton plus doux : — Laisse-là tes projets. Conduis-toi sagement. Je pourvoirai à ton avenir.

Ce langage, conciliant peut-être, ne me rassura pas.

Deux mois plus tard, je présentais même requête à maître Hugues. Pris à l'improviste, il écouta mes raisons, les pesa, trouva qu'en fin de compte sa bourse gagnerait au marché, et consentit, moyennant trois dollars par semaine — je restais chargé de ma nourriture, de mes vêtements, de l'achat des outils — à me vendre mon temps.

Tout onéreux qu'il fût — outils et vêtements s'usaient vite au chantier; sans compter que pour le calfateur, chaque jour de pluie est un jour de chômage — le contrat me permit d'accumuler, à force de travail, quel-

ques profits. Maître Hugues, qui ne travaillait pas, en encaissait de gros.

L'affaire marcha régulièrement du mois de mai au mois d'août. Un samedi soir — je devais, durant la nuit, joindre avec quelques amis le *camp-meeting* qui s'ouvrait à douze milles de Baltimore — on me retint tard au chantier. Entre le *camp-meeting* et mes comptes à rendre, il fallait choisir : — Bah! pensai-je : A lundi le règlement! — et je pris le chemin du *meeting*.

Le lundi dès l'aube, j'étais chez maître Hugues, mes trois dollars en main.

— Coquin! tu as cherché à fuir!

— Non, monsieur.

— J'ai envie, moi, de t'administrer une *raclée!*

Silence.

— Comment as-tu osé quitter la ville sans permission?

— Monsieur, je vous ai acheté l'usage de mon temps. Je ne savais pas devoir, ce temps une fois payé, vous demander dans quelles limites, à quelle heure, et comment je pouvais me mouvoir.

— Tu ne le savais pas, bandit? Tu ne sais pas que ton devoir est de te présenter, chaque samedi soir, devant moi? Apporte tes outils. Tu t'es coupé l'herbe sous les pieds. Plus d'autorisation!

Ainsi finit ma liberté partielle.

Maître Hugues m'avait châtié; je résolus de le punir : — Tu me veux esclave! m'écriai-je en mon for intérieur : Esclave tu m'auras. Je ne bouge désormais que sur ordre! — Ensuite de quoi, ne remuant non plus qu'une

souche, je me tins — au lieu d'aller comme à l'ordinaire en quête de travail — parfaitement immobile, du premier au dernier jour de la semaine. Le samedi soir, maître Hugues m'appelle :

— Les dollars?

— Je n'en ai point.

— Tu n'en as point, drôle! Pourquoi?

— Je n'ai pas travaillé.

— Tu n'as pas.....

Exaspéré, furieux, sa colère, Dieu merci, s'exhala en jurons. Si ç'avait été en coups, je ne sais, vengeance et folie aidant, où nous en serions venus.

Après quelques instants de silence :

— Tu n'as plus à t'inquiéter de travail! — dit froidement maître Hugues : JE T'EN TROUVERAI!

La sentence entendue, je pris deux résolutions : M'évader le 3 septembre, et d'ici là, bûcher ferme, pour donner le change aux soupçons.

Le lundi, avant jour, je me rendais sans tambour ni trompette dans le chantier Butler. Connu, agréé de M. Butler, que j'avais précédemment servi en qualité de maitre calfateur, j'apportai le samedi soir neuf dollars à maître Hugues.

— Tu pouvais en faire autant la semaine dernière! grommela-t-il.

Bien. J'avais réussi à conjurer défiances et tempête.

Le samedi suivant : encore neuf dollars. Maître Hugues, pleinement rassuré, m'octroya..... VINGT-CINQ CENTS!

— Fais-en bon usage ! s'écria-t-il.

— Oui, maître.

Ils assuraient ma place au *railroad souterrain*[1] !

Les mêmes anxiétés qui m'avaient assailli deux ans auparavant, m'oppressaient à cette heure. Ou l'extrême Nord, ou l'extrême Sud ! Nulle autre issue. La douleur de quitter mes amis, me déchirait comme alors.

Sans ces fortes tendresses, qui unissent le frère au frère, le fils à la mère, l'époux à la femme ; des milliers d'esclaves se seraient évadés.

Le samedi soir, je remis à maître Hugues le salaire de mon travail, je passai le dimanche hors de vue : après quoi, le *lundi* 3 *septembre* 1838, je dis adieu, et à la ville de Baltimore, et à l'esclavage exécré.

[1] Moyens occultes d'évasion : *Slang* nègre. — TRAD.

DEUXIÈME PARTIE

LIBERTÉ

I

L'ÉVASION.

Je n'ai pas d'actes héroïques à raconter. Mon entreprise voulait du courage, de la résolution sans doute, avant tout du sang-froid.

Les hommes de couleur indépendants étaient tenus d'avoir, dans le Maryland, ce qu'on appelait un *free paper* (certificat de liberté). — Le certificat devait se renouveler souvent, moyennant finance encaissée par l'État. Nom, âge, stature, visage, teinte exacte de la peau, scrupuleusement consignés, servaient à l'identification du porteur

La précaution ne menait pas à grand'chose : plus d'un noir s'évadait, grâce précisément aux fameux certificats. — Voici comment s'opérait l'affaire. L'esclave empruntait le *free paper* de quelque affranchi, dont le signalement répondait à ses propres traits ; armé de la pièce, il prenait le chemin du Nord, et parvenu en terre d'indépendance, renvoyait le certificat à qui de droit.

L'opération néanmoins, pour simple qu'elle semble, présentait plus d'un danger. Le prêteur et l'emprunteur y risquaient tout : égaré ou saisi, le certificat

attirait sur l'un comme sur l'autre la rigueur des lois. Il fallait donc une forte dose de confiance chez le prêteur, de loyauté chez l'emprunteur, pour que le *free paper* émancipât trois ou quatre *asservis,* au lieu d'un. Mais le dévouement, pas plus que l'intégrité, ne font défaut à notre race. Beaucoup s'échappaient, rarement on découvrait le libérateur.

Mon visage, ne répondant ni en gros ni en détail aux certificats de mes frères indépendants, j'eus recours à un ami de couleur, matelot, qui en cette qualité, possédait un *billet de protection,* et me le prêta. Le billet, aigle américaine en tête, décrivait plus ou moins la personne du détenteur, auquel j'avais, plus ou moins, le bonheur de ressembler. — Prendre ma place au bureau du chemin de fer, c'eût été m'exposer à une investigation dangereuse; brûlant donc la cérémonie, abordant le train au moment où il s'ébranlait, je sautai dans un wagon, et filai vers le Nord avec lui.

Mon costume avait fait, comme on peut croire, l'objet de mes soins particuliers : matelot des pieds à la tête, rien n'y manquait, ni le chapeau ciré, ni la chemise rouge, ni la cravate noire, lâchement nouée autour du cou. Je parlais navire comme un *Old salt* — vieux sel — ce n'était pas pour rien que j'en avais manié chaque pièce. Et puis, à Baltimore de même que dans tous nos ports américains, on avait du tendre pour ceux qui prennent la mer. Droits du libre commerce, droits des marins, on ne connaissait que cela. Une sorte de protection générale enveloppait donc mes habits, avec celui qu'ils contenaient

Nous n'avions pas marché cinq minutes, que le conducteur entra dans notre compartiment — le *car* des nègres — pour y recueillir les billets, et vérifier les certificats de ses noirs passagers.

Mauvais quart d'heure! Mon avenir tout entier aux mains de cet homme! — Il s'avançait lentement, prenait les papiers, les examinait, les rendait, se rapprochait : ton péremptoire, rude manière, jusqu'au moment où, parvenu devant moi, toute sa façon — était-ce mon costume? — changea et s'adoucit. Voyant que je n'avais pas, comme les autres, exhibé de certificat :

— Vous avez votre *free paper,* n'est-ce pas? me dit-il d'un accent amical.

— Non, monsieur, je ne le prends jamais en mer.

— Mais vous avez quelque chose qui prouve votre liberté, pas vrai?

— Oui, monsieur, j'ai ça, cette feuille, avec l'aigle américaine, qui va me servir à faire le tour du monde!

Et j'étalai mon *billet de protection.*

Rarement j'ai traversé plus terrible minute! Un coup d'œil jeté sur l'aigle, suffit au brave homme. Dieu le bénisse! — S'il y avait regardé de plus près, j'étais perdu.

— *All right!* fit-il. Je respirai.

Mais tout n'était pas dit — *tout* l'est-il jamais pour l'esclave? — Le premier venu pouvait, à chaque instant, mettre la main sur moi. Innocent, les transes du criminel me tenaient. Le train, qui marchait à toute vitesse, me semblait avoir l'allure d'un escargot. Après le Maryland se trouvait le Delaware, autre État à esclaves;

il fallait le traverser. Sur les frontières qui séparaient la liberté de la servitude, se tenaient les limiers, guettant leur proie. Jamais cœur de renard ou de cerf poursuivi par les chiens, n'a battu comme battait mon cœur !

Au passage de la Susquehanna — il s'opérait alors en bac — un jeune homme, un noir, que je connaissais, qui poussait la barque, me regarde, m'aborde, prétend m'avoir vu ailleurs, et au lieu de vaquer à son ouvrage, me crible de questions indiscrètes : d'où je viens, où je vais, quand je retourne à Baltimore?

Impassible sous les frissons — il n'en fallait pas tant pour me compromettre — je m'éloignai, et disparus.

La rivière traversée, autre péril. J'avais, quelques jours auparavant, calfaté un *cutter,* sous les ordres du Captain Mc Gowan. Juste à ce point, deux trains se croisent : l'un du Nord, l'autre du Sud. Or, tandis qu'ils *stoppent* un instant, qui vois-je en face de moi? Captain Mc Gowan, visage à la portière. Un regard de lui, j'étais reconnu ! — Par la grâce de Dieu, je ne sais quel brouhaha se fit, les trains filèrent : Encore sauvé !

Plus loin c'est Wilfrid, forgeron allemand, avec lequel j'avais travaillé, qui voyage dans notre train, descend à chaque arrêt, et chaque fois attache ses yeux sur les miens. — Me reconnut-il? Je ne sais, en tout cas, il me laissa courir.

Wilmington, la plus mauvaise passe, restait devant moi. On y échangeait le *railroad* contre le *steamer* de

Philadelphie, un long transbordement s'y opérait. Là comme avant, nul ne s'enquit de ma personne.

Débarqué dans la ville des quakers, un frère noir m'indiqua le train de nuit, j'y montai. Le lendemain j'étais à New-York.

II

LIBERTÉ.

Le 4 septembre 1838, moi, naguère esclave à vie, trainant cette lourde chaine que toute ma vigueur n'aurait pu rompre, je marchais librement dans les rues de New-York.

Ébloui par le spectacle si prodigieux, si nouveau qui se présentait à mes regards, la pensée de mon indépendance dominait tout. — Que de fois j'avais rêvé cela; que de fois mes espérances s'étaient brisées; que de fois je m'étais vu, époux peut-être, peut-être père, vieillard, et toujours esclave, toujours, jusqu'au bout! Découragé, perplexe, ne m'étais-je point demandé si Dieu lui-même, ne me condamnait pas à la servitude; si je n'avais pas pour devoir de baiser mes fers? Et maintenant!...

On m'a souvent dit : — Qu'avez-vous éprouvé, à ce premier pas sur terre libre?

Si la vie est autre chose que la respiration, j'ai plus vécu, dans cette minute-là, que durant les vingt années de mon eslavage.

New-York néanmoins, n'était pas le havre de grâce que je croyais.

Peu d'heures après avoir pris terre, je rencontrai par hasard un frère de couleur; quelques instants d'entretien avec lui, détruisirent mes illusions. Je l'avais connu à Baltimore. Proprieté du docteur Allender, dont il était le *Jack,* il avait fui, s'appelait *Dixon* à cette heure, et se dérobait comme il pouvait aux poursuites de M. Allender fils, qui, le sachant à New-York, l'aurait déjà capturé, renvoyé au joug et à la torture, si une preuve officielle de possession n'avait fait défaut.

— New-York, me dit-il, regorge de traitres; faux frères noirs, qui exercent le métier d'espion. Méfie-toi! Garde-toi! Évite les quais et les chantiers, c'est là qu'ils tendent leurs filets!

Tout en me parlant, Dixon ne paraissait pas exempt de soupçons à mon endroit. Il reprit vivement sa brosse à céruse, et me quitta.

Bien! Une fois les quais et les chantiers *tabou,* où trouver de l'ouvrage? — Sans argent, sans travail, sans crédit, sans savoir où diriger mes pas, sans un lieu où reposer ma tête, il y avait de quoi rabattre mon enthousiasme. Un homme en situation pareille, se sent autre chose à faire qu'à célébrer les gloires de la liberté.

Comme je réfléchissais, tristement appuyé contre le mur des *Tombes*[1] — Central street — un brave homme de matelot, J. Stuart, debout au seuil de sa porte, me vit et s'approcha. Je hasardai quelques mots, il répondit; je lui ouvris mon cœur, il m'ouvrit ses bras, me recueillit dans sa maison, et le lendemain, il me con-

[1] Une des prisons de New-York.

duisait auprès de M. David Ruggles, secrétaire du *North vigilance comitee.* Plus d'inquiétudes! M. Ruggles, après m'avoir abrité sous son toit, faisait venir de Baltimore ma fiancée — elle était libre — le Rev. Pennington, ministre presbytérien, bénissait notre mariage; et le jour même, nous montions à bord du *Richmond,* destination New-Bedford, Massachussets, où nous envoyait la prudence de notre ami.

En ce temps-là, qu'il plût, neigeât, ventât, les noirs étaient parqués sur le pont du bâtiment. Peu nous importait, nous en avions vu bien d'autres! — A Newport, une vieille diligence jaune, ornée sur le panneau de ces mots : New-Bedford, prenait les voyageurs du steamer. Bon! Mais où *prendre* le prix des places? Deux quakers se disposaient à monter :

— Entre donc! — fit l'un deux.

Jamais ordre ne fut plus allégrement obéi.

A Stone Bridge, les passagers descendirent pour déjeuner et régler les comptes. Nous sautâmes, pieds joints, par-dessus les deux cérémonies. Le conducteur me regardait de travers :

— Je payerai sitôt arrivé! — fis-je hardiment.

New-Bedford atteint, le conducteur retint notre modeste bagage, y compris trois cahiers du musique; le tout vite dégagé, grâce au prêt de deux dollars, que m'avança M. Nathan Johnson, négociant de couleur auquel nous étions recommandés. — Rien ne rendra les bontés du respectable vieillard : étrangers, il nous reçut; affamés, il nous fit asseoir à sa table; bien plus, il m'indiqua les moyens de gagner honorablement notre vie.

New-Bedford ne présentait pas les dangers de New-York. Il me parut sage toutefois, de prendre un autre nom. Je tenais de ma mère, ceux-ci : *Frédérik, Augustus, Washington, Bailey.* J'avais sacrifié les deux premiers à Baltimore. En quittant New-York, j'avais remplacé les deux derniers par celui de *Johnson.* Mais les Johnson abondant à New-Bedford, j'acceptai de mon ami Nathan le nom de *Douglas :* le noble nom du héros écossais.

Jusqu'ici nulle idée, ni de la civilisation, ni de la prospérité dont jouissait le Nord, n'avait pénétré dans mon cerveau. Esclavage et richesse, n'étaient-ils pas synonymes? Ne regardait-on point, en Maryland, comme un misérable sans sou ni maille, tout homme blanc qui ne possédait pas de noirs? Les gens de cette espèce, ne se voyaient-ils point flétris du sobriquet de : *friperie blanche?* Et si, dans le Sud, on les tenait pour maigre fretin, type d'indigence et d'ignorance ; le Nord tout entier, ce Nord privé d'esclaves, ne devait-il pas présenter un lamentable aspect de pauvreté, de désordre, d'ânerie, d'abaissement général ! J'allais écrire de *dégradation.* Dans le Sud, le mot se prononçait.

Qu'on juge de ma surprise lorsque, tout à coup, je me trouvai en présence de cette richesse et de cette grandeur !

Les ouvriers, à New-Bedford, occupaient de meilleures habitations, plus élégamment meublées, vivaient plus largement que maints planteurs du comté Talbot. M. Nathan Johnson, mon frère noir, possédait maison spacieuse, bibliothèque, journaux, et connaissait mieux

le monde littéraire, politique et social, que les neuf dixièmes de nos *gentlemen* du Maryland.

Je ne fus pas longtemps à comprendre. Quelques heures passées dans les chantiers et sur le quais, suffirent à m'éclairer. Là, je trouvai l'industrie sans fièvre, l'activité sans bruit; le travail, le bon, le noble travail sans fouet. Ni blasphèmes ni querelles! Tout allait comme une machine bien huilée.

Tenez : le chargement et le déchargement des navires! Dans le Sud, trente mains faisaient mal, ce que cinq hommes, avec un honnête vieux bœuf, faisaient bien ici. Avec soixante dollars que lui coûtait le bœuf, New-Bedford accomplissait plus de besogne que Baltimore, avec douze mille dollars d'esclaves! Toutes choses, pour le dire en un mot, y témoignaient d'un meilleur respect de l'homme, du temps, de la force..... et de l'argent,

Au lieu d'aller puiser l'eau à cent yards, la servante n'avait qu'à tourner un robinet. Le bois de chauffage, au lieu de pourrir sous les neiges et les averses; proprement coupé, s'entassait au sec. Drains, égouts, portes à ressort, machines à broyer, à presser, à laver; il y avait de tout et plus encore. Même aspect dans les docks. Chacun y prenait le travail au sérieux. D'un seul coup sur la tête, le charpentier enfonçait son clou. Le calfateur, qui ne s'amusait pas à des *fioritures* de maillet, frappait droit et dur. L'ouvrage marchait rondement. Les vaisseaux entrés malades, sortaient du chantier plus solides que neufs. Partout, la matière domptée par l'esprit!

Tandis qu'un noir, fût-il libre, restait au Sud entaché

de servitude; tandis que sa couleur le marquait éternellement du sceau de l'esclavage; son front se redressait à New-Bedford, presque au niveau du front des blancs. Les enfants nègres, étaient admis dans les écoles que fréquentaient les enfants de race blanche. Rien, dans la constitution du Massachussets — je tiens le fait de M. Johnson — ne s'opposait à ce que, choisi par le peuple, un noir ne fût nommé gouverneur de l'État.

Qu'un planteur, se hasardât à venir capturer son esclave fugitif, cent hommes libres se levaient pour défendre celui-ci.

Je ne sais quel Judas noir, rampant un jour jusqu'à l'oreille de je ne sais quel propriétaire sudiste, lui découvrit la cachette, où s'abritait l'évadé qui lui avait appartenu. Aussitôt connue, la trahison indigne le peuple de couleur. Du haut de la chaire d'une des ses églises, un meeting solennel est annoncé. Le Judas s'y rend — il ne se doutait de rien. — Prières dites, *chairman* et secrétaires en place, le président prend la parole :

— Frères! s'écrie-t-il : Nous avons ici un traitre. Jeunes gens, saisissez-le! Tuez-le dehors!

Notre vilain sauta par la fenêtre, et court encore.

J'étais libre; il s'agissait de trouver le pain du ménage.

Vêtu en ouvrier, je m'acheminais vers les quais pour y chercher du travail, lorsque je vis un amas de charbon, devant la porte du Rév. Éphraïm Peabody.

— Puis-je le rentrer et le ranger? — demandai-je à la cuisinière.

— Combien prendrez-vous?

— Ce que vous voudrez me donner.

— Faites!

Quand j'eus fini, la chère âme mit dans ma main deux demi-dollars *d'argent!* — Pour comprendre l'émotion qui me saisit le cœur lorsque, mes doigts se refermant sur les deux beaux demi-dollars, je réalisai ce fait : qu'aucun maître ne pouvait me les prendre, qu'ils étaient à *moi*, que mes bras étaient à *moi*, que mon travail ajouterait d'autres pièces à celles-ci ; il faudrait avoir passé par le joug, le fouet, et les brigands du Sud.

J'achevai la journée en arrimant de l'huile, sur un bâtiment frété pour New-York. La saison s'avançait, l'ouvrage abondait, les baleiniers allaient partir. Un des meilleurs *job*[1], consistait à scier le bois dont ils avaient besoin. Avec l'aide du vieil ami Johnson, je me procurai scie et chevalet.

— Vendez-moi pour un *fip*[2] de corde! — demandai-je au marchand.

Debout derrière son comptoir, me toisant du regard :

— Vous n'êtes pas du pays! fit-il.

Alarmé, je craignais d'avoir trahi ma provenance. Il n'en fut rien. Je pris corde, scie, chevalet, et j'abattis plus de besogne que jamais Covey, le *rompeur* d'esclaves, n'en avait tiré de moi.

Tout libéral que fût New-Bedford, quelques préjugés

[1] Toute espèce de besogne, de corvée. — TRAD.

[2] Quart de *cent*. — TRAD.

de race y régnaient encore. Je m'en aperçus, lorsque je m'efforçai d'obtenir un travail régulier.

M. Rodney French, riche citoyen, abolitionniste résolu, faisait calfater et cuivrer un baleinier; j'entendais également les deux genres d'opération.

— Vas au chantier, travailles-y avec les autres! — me dit-il. Mais les *autres,* à peine arrivé, m'informèrent qu'eux, blancs, quitteraient l'ouvrage, si je m'y mettais. C'était dur. Endurci moi-même par la servitude et l'oppression, le procédé me sembla presque légitime..... normal en tout cas.

Calfateur, j'aurais aisément fait deux dollars par jour; simple ouvrier, je n'en gagnais qu'un. Mais j'étais libre! Cela suffisait à me tenir joyeux.

Durant bien des années encore, les salles de conférences, même à New-Bedford, restèrent fermées aux noirs. Elles ne s'ouvrirent que lorsque Sumner, Mann, Parker, Emerson, refusèrent d'y parler, tant que durerait l'interdiction.

En attendant, prêt à tout *job,* je sciais le bois, j'empilais le charbon, je creusais les celliers, je nettoyais les cours, je chargeais, je déchargeais les navires, frottant, lavant, raclant, balayant; et soupirant après un labeur, dont la continuité me permît de pourvoir régulièrement à nos besoins.

M. Joseph Ricketson, ce quaker dont la parole décidée : — *Entre là!* — m'avait lancé dans la diligence de New-Bedford, possédait un vaste magasin d'huile.

La besogne : charrier lourds tonneaux après lourds tonneaux, exigeait bon souffle et bons bras. Fortement

bâti, vingt ans, actif, désireux de faire mon devoir, camarades et patron me reçurent cordialement.

Quand j'eus achevé là, M. Howland, constructeur de vaisseaux, me prit dans son chantier. Point d'opposition non plus, de la part des trois maîtres calfateurs, hommes d'intelligence, de pensée, imbus de l'esprit de liberté!

Après le chantier, la fonderie. Elle appartenait à M. Richmond. Fier travail! Nous passions, outre les journées, deux nuits par semaine. Suspendu au soufflet — il fallait maintenir la fournaise assez ardente, pour que le métail s'en échappât liquide — je clouais un journal au poteau, devant moi, et tirant, poussant, j'emmagasinais force idées.

Ce fut alors, cinq mois après mon installation, qu'un jeune homme, m'apportant le dernier numéro du *Libérateur,* me proposa d'y souscrire. Tout pauvre que j'étais, je mis mon nom au bas de son carnet. Dès lors, le *Libérateur* a pris dans mon cœur une place qui ne le cède qu'à la Bible. Comme l'héroïque journal détestait l'esclavage! Comme il stigmatisait les trafiquants d'âmes et de corps! De quelle vigueur il prêchait la fraternité humaine! Avec quelle hardiesse il dénonçait, si haut qu'elles fussent perchées, l'hypocrisie et l'oppression! Qu'il parlât au nom de l'Évangile ou de la loi, son éloquence, brûlante comme le feu, prompte comme la flèche, incendiait et transperçait.

Bientôt, j'eus le privilége d'entendre le rédacteur lui-même, M. Garrison.

Il donnait une séance dans *Liberty Hall.* Jeune, la

figure sympathique, la manière impressive et grave, il proclama sa foi. Tenant la Bible pour tout entière inspirée, il en déclara chaque mot : *Parole de Dieu.*

Obéissance absolue à « ce qui est écrit » ; pardon des insultes, jusqu'à présenter la joue droite à qui frappe la gauche ; amour du prochain ; il enseignait cela :

— Tout préjugé contre la couleur, est rebellion contre l'Éternel ! s'écria-t-il : Les noirs, méprisés, honnis, abandonnés, sont à cause de cela même, de tous les hommes sous le ciel, les plus chers au cœur de Dieu. Tout ministre de l'Évangile, qui ose justifier l'esclavage par la Bible, fait l'œuvre du diable ! Toute Église qui admet dans son sein un propriétaire d'esclave, est une synagogue de Satan !

Et l'écoutant parler ainsi, calme, puissant, limpide comme le ciel, pur comme la lumière ; quelque chose en moi répondit :

— Tu es le Moïse, qui délivrera de servitude l'Israë noir.

III

QUELQUES ABOLITIONNISTES.

L'été de 1841 vit une grande *Anti-Slavery Convention,* se tenir dans l'île de *Nantucket*[1]

Je n'avais pas pris un seul congé, depuis mon installation à New-Bedford. Puissamment attiré par le *meeting,* je m'y rendis, sans imaginer que nul s'y doutât de mon existence. Mais voilà que M. Coffin, abolitionniste éminent, me démêle dans la foule, et, marchant droit sur moi, m'engage — il m'avait entendu dans nos réunions évangéliques *noires* — à dire quelques mots au public.

— Racontez vos souvenirs, vos impressions! — fait-il.

Moi, parler! Plus mort que vif, je me dirige vers la plate-forme. A peine si je pouvais me tenir debout. J'ouvre les lèvres, j'hésite, je balbutie, je tremble de tous mes membres, et en vérité, je crois que mon émotion fit la force de mon speech, si speech il y a.

M. Garrison, se levant alors, lança un de ces discours qui ne s'oublient plus. Il avait cette inspiration aux grandes ailes, aux serres puissantes, qui saisit les âmes, se les assimile, et les emporte dans régions où plane

[1]Massachussets.

l'orateur. Cette nuit-là, tous, après qu'il eut parlé, étaient *garrisoniens*.

Le meeting clos, M. J. A. Collins, agent général de l'*Anti-Slavery Society*, me proposa d'en soutenir les principes, comme agent secondaire. Mes mains — on les eût dit revêtues de cuir — semblaient marquer ailleurs ma place, ainsi que mes travaux ici-bas. N'avais-je point une famille à nourrir, des enfants à élever? Échappé depuis trois années seulement à l'esclavage, mal sûr de ma parole, craignant en outre qu'un tel éclat ne me signalât aux vengeances de maître Auld, je refusai..... pour consentir bientôt, à un essai de quelques mois.

Nouvelle carrière, nouvelle vie :

— Le jeune docteur que voici — avait coutume de dire M. Collins, en me présentant au public — a pris ses degrés dans une université spéciale : Il porte son diplôme *écrit sur son dos!*

Ardent, croyant, l'enthousiasme bouillonnait dans mes veines. Splendide était la cause, intègres les hommes qui la servaient, loyale notre action. Avec la bénédiction de Dieu, grâce à nous, des milliers d'asservis allaient être libres. Oh! comme je le priais, ce Dieu qui mène les cœurs; ce Dieu, le chef de notre armée!

Je m'élançai dans les rangs, prêt à la bataille, altéré de sacrifice..... et rencontrai, ce qu'on rencontre sur tous les sentiers de la terre : des épines parmi les fleurs.

M. George Forster parcourait avec moi le pays. — Entendre ce que peut dire un nègre! La chose valait la peine.

— Vous avez devant vous un *pièce* du mobilier sudiste! commençait le *chairman :* — L'objet parle! ajoutait-il.

— *Hear! hear*[1]! s'écriait l'assemblée.

Des esclaves fugitifs, on en avait vu. Mais un esclave fugitif, *orateur!*

Autre étrangeté : Qu'un homme de couleur avouât, même en pays libre, son évasion, il passait pour insensé; non-seulement parce que l'aveu compromettait son indépendance, mais parce que, révélant ses origines, la confession le rabattait au bas niveau de l'esclavage. M'exposer, me dégrader ainsi, c'était folie, pensaient quelques-uns de nos frères noirs! — J'aurais immolé bien plus encore, à notre sainte cause.

Contre les recherches de Captain Thomas, je ne pris d'autres précautions que de taire son nom, le mien, et celui de l'État esclavagiste auquel je venais d'échapper.

Mes discours, durant les premiers mois, se composèrent exclusivement de souvenirs, d'expériences et de narrations.

— Des faits, des faits! demandait l'auditoire.

— Des faits, des faits! s'écriait M. Foster, qui sans cesse me ramenait au récit pur et simple de mes aventures, et m'y clouait.

Des faits, donnez-nous des faits! répétait M. Collins : Laissez les raisonnements, nous nous en chargeons!

Ils s'en chargeaient, et s'en tiraient mieux que le nègre, je le veux croire. En attendant, impossible à moi

[1] Écoutez! écoutez!

de *répétailler*, semaine après semaine, la même sempiternelle histoire! L'auditoire se renouvelait, d'accord, mais le récit vieillissait. Tout *objet* que je fusse, ce mécanisme de boîte à musique fatiguait, écœurait l'*objet*. L'*objet* se permettait de penser, de philosopher; et lorsque M. Garrison, mon *révérend* ami, murmurait à mon oreille, tandis que je gravissais les degrés de la plate-forme :

— Votre histoire, Frédérick! Racontez votre histoire! — quelque chose protestait en moi.

Relater les injustices, ne me suffisait plus; c'est de les flétrir que j'avais besoin. Mon âme débordait; l'amande faisait sauter la coque. Tout en dénonçant le crime, j'attaquais le système, je le battais en brèche, je le démolissais :

— Frédérick! Frédérick! — s'écriait alors M. Foster alarmé : — Si vous y allez de ce train, on ne croira jamais que vous ayez été esclave!

— Restez nègre! reprenait Collins : Le patois de la plantation! N'ayez pas l'air d'en savoir trop!

Chers amis! leurs intentions étaient aussi pures, qu'eux-mêmes étaient excellents. — Avaient-ils tout à fait tort?

Quoi qu'il en soit, je continuai de parler comme il me semblait, *à moi*, que je devais parler, *moi*.

La conséquence redoutée se produisit.

— Il ne s'exprime pas comme un esclave! se mit-on à dire : Il n'en a ni l'air, ni les façons. Lui! venir du Sud! — on haussait les épaules : — Avez-vous remarqué? Pas un mot sur le pays où il était esclave, sur le

maître qu'il servait! Et instruit! Quand vit-on un esclave lire, écrire, calculer, raisonner, et citer les auteurs?

Peu s'en fallait qu'on ne fît de moi un faux esclave, même un faux nègre, bâti de toutes pièces pour l'occasion.

A force d'entendre, lorsque je traversais nos salles de conférence, les braves *Yankees* s'écrier par derrière et par devant : — Jamais il n'a été esclave! Parie que non! Pas plus esclave que vous! — je résolus de mettre, une fois pour toutes, les doutes à néant.

J'étais orateur, je devins auteur. Bravant le péril, donnant *in extenso* le nom des individus, celui des localités, indiquant les dates, je publiai mes expériences d'esclave. Aussitôt paru, l'écrit pénétra dans le Maryland.

Me réclamer ouvertement, mon *jadis maître* ne l'aurait pas osé. S'il l'eût fait, cent bras se seraient étendus pour me défendre, cinquante bourses se seraient vidées pour me racheter. Le danger n'était pas là : le danger, c'était un enlèvement secret! Il ne s'en exécutait que trop. Sans cesse en route et souvent seul, rien de plus aisé que de me *subtiliser*. Grasse récompense, attendait quiconque réussirait à faire le coup. Disparu, que pouvaient pour moi mes amis? Rien.

Aussi, lorsque je montrai mon manuscrit à l'un deux, M. Phllipis :

— Si j'étais vous, s'écria-t-il, je jetterais mon manuscrit au feu!

Mais je n'étais pas M. Phillips, et je ne jetai pas au feu mon manuscrit.

IV

RHODE-ISLAND.

Tout remuait; on sentait passer un souffle de rénovation sociale.

M. Dorr, citoyen de Rhode-Island, homme bien intentionné sans doute, large et progressiste à sa façon, proposa de remplacer par une constitution mieux adaptée aux aspirations des esprits, la vieille charte sous laquelle, depuis la Révolution, vivait l'État. Deux partis : les arriérés, les avancés, formaient deux camps opposés. M. Dorr, voulant plaire aux uns et aux autres, tira une moyenne entre la droite et la gauche, et comme tous les moyenneurs, déplut à chacun. A la gauche, il montrait une extension de priviléges; à la droite, il assurait le maintien des lois oppressives, jadis promulguées contre les noirs.

Abolitionnistes, nous aussi nous voulions une constitution nouvelle, mais nous la voulions conforme aux principes d'équité. Le projet nous indigna. Une phalange — elle comptait l'élite du pays — se forma, décidée, le moment venu, à enseigner aux citoyens de Rhode-Island un plus pur Évangile des droits humains.

L'œuvre était belle, l'action malaisée. La majorité penchait vers le projet Dorr. Ce mot : BLANCS, qu'on y retrouvait partout, caressait les préjugés populaires. D'autre part, les arguments invoqués pour abolir, en faveur des blancs, certaines restrictions apportées au droit de suffrage, frappaient du même coup les restrictions imposées aux droits des noirs.

Rude bataille! Dénoncés comme brouillons, invités à nous mêler de nos affaires — commode et vieille méthode pour se débarrasser, et du vrai, et de ses défenseurs — ni Foster, ni Pillisbury, ni pas un de nous, soldats de la justice, n'étions gens à reculer. Ce qu'il nous fallait, ce que nous prétendions obtenir, c'est une constitution, pure des étroitesses, des égoïsmes, des partialités que sous-entendait le mot : BLANCS.

Nous cherchions notre appui dans le peuple. Foster et Pillsbury combattaient aux avant-gardes. La splendide véhémence de l'un, les écrasantes dénonciations de l'autre, réveillaient les colères démocratiques.

— Ou la victoire ou la révolution! disait Foster.

Il ne s'y épargnait pas. Saisissant la vérité, il la présentait par ses côtés les plus hostiles; de la façon la plus inutilement agressive, me semblait-il parfois; et pourtant ce fut lui, ce furent ses emportements, combinés avec l'indomptable courage, la beauté, la jeunesse, le savoir, la ferme logique de miss Abby Kelley, quakeresse[1]; ce furent ces fougues déchaînées qui, à travers criailleries, insultes, œufs pourris — rien de tout

[1] Plus tard mistress Foster.

cela ne manquait — remuèrent les masses et les embrasèrent, durant notre tournée dans Rhode-Island.

Monroe et moi — il avait cette parole qui charme, cette habilité qui désarme — nous arrivions comme l'éclaircie après l'orage. Le flux de liberté montait, la justice se dégageait des brumes; le projet Dorr s'évanouit; et Rhode-Island eut une constitution qui, tout en élargissant le droit des blancs, établissait le droit des noirs.

Cette campagne terminée, restait la grande guerre : l'abolition !

Si elle avait des ennemis dans Rhode-Island, elle avait son bataillon de partisans, vrais libéraux, qui n'obéissaient qu'à Dieu.

Ceux-là ne se contentaient pas de proclamer le principe, ils l'appliquaient.

Tout frais sorti que j'étais de l'esclavage, portant encore les traces de la chaîne, n'ayant rien de ces graces, de cette distinction, fruits d'un long commerce avec la société libre et raffinée, ceux-là m'accueillaient comme un frère. La main blanche, se tendait sans hésiter vers la main noire. Sous la sombre livrée que m'avait imposée le soleil, ceux-là reconnaissaient en moi un homme, un égal, dont ils ne songeaient point à rougir. Je sentais cela.

Reçu dans leurs bras, j'étais habituellement, à cette époque encore, repoussé des places honorables, sur les *steamers* et les *railways*. Condamné au tillac; couché comme je pouvais, la nuit, parmi les bagages, au froid,

à la pluie et au grésil, que de fois j'ai engagé les amis que retenait leur bon cœur près du nègre, à regagner les salons, les élégances, la table richement garnie, la couchette abritée contre les autans! Quelques-uns suivaient, sans trop se faire presser, le conseil. D'autres résistaient à l'avis, bien que loyalement donné. Quel principe, en effet, obligeait mes amis à partager des maux qu'ils ne pouvaient soulager? Et toutefois, je me sentais le cœur plus tendre à l'endroit de ceux qui refusaient de m'obéir. Wendell Phillips, Monroe, White, comme je vous aime pour ces veilles sur le tillac! Je te vois encore, Monroe, lorsque trébuchant parmi les balles de coton pour me rejoindre, tu venais t'étendre près de moi. Et toi Phillips, lorsque bondissant hors du wagon 1re classe, dont les préjugés me bannissaient, tu prenais place à côté du *paria,* dans le *Jim Crow Car*[1], où ils m'avaient refoulé.

Fort de mon droit, déterminé à porter haut ma dignité d'homme, sentant bien qu'un principe était engagé dans l'affaire du *Jim Crow Car* — l'ignoble boîte à nègres, aussi dégoûtante à voir qu'à subir — je résolus d'en finir avec ses abjections.

Mes frères de couleur les acceptaient. L'épouvante les prit; comme toujours, quand parmi le troupeau de moutons quelque bélier se trouve, qui redresse la tête, et va heurtant l'ennemi.

— Tu perds tout! Au lieu de l'améliorer, tu gâtes la situation! — s'écriaient-ils. Je persistai quand même,

[1] Char de Jean Corbeau. — TRAD.

refusant d'entrer dans le *Jim Crow Car,* marchant droit aux compartiments ouverts à tous, sauf aux noirs, et m'y campant.

Cela ne s'opérait pas sans luttes : un jour entre autres, sur l'*Eastern Railroad,* entre Boston et Portland. J'avais payé un billet de première classe, et pris la place auquel il me donnait droit, quand arrive le conducteur :

— Sortez de là! — fait-il. Je refuse.

— Ici! — crie-t-il à ses gens. Six gaillards s'alignent derrière lui.

— Jetez-le dehors! — Mes drôles se mettent à la besogne. Évidemment elle leur plaisait. Mais ils comptaient sans leur hôte. Plus *attaché* au poste qu'ils ne pensaient, d'une indomptable force musculaire, je me cramponnais au siége comme fer, et lorsque les bandits m'en eurent arraché, il se trouva que fauteuil, coussins, boiserie, tout partit avec moi.

L'audace méritait répression. M Chase, surintendant du *railroad,* décréta que les trains destinés aux voyageurs, traverseraient désormais, *sans s'y arrêter,* la ville de Lynn, où je séjournais alors.

Abolitionnistes, chef en tête, d'attaquer la direction.

— Quoi! s'écriait mon vénérable ami M. Buffum : — Vous admettez singes et chiens dans vos wagons de première classe, et vous en chassez un Frédérick Douglass!

— La compagnie du *railway* — répliqua M. Chase — n'étant ni une corporation religieuse, ni une association philanthropique, ne reconnaît d'autre règle que celle-ci : la convenance du public. Or, cette convenance interdit aux noirs l'entrée de tout wagon affecté au service des

blancs! Vous ne pouvez vous attendre (ajouta-t-il, poussant cet argument décisif, comme sur les champs de bataille on envoie un dernier boulet à l'ennemi), vous ne pouvez vous attendre à plus de sainteté chez une compagnie de *railroad,* que vous n'en rencontrez dans l'Église de Christ. Tant que les Églises de Christ maintiendront le *pew* des nègres; les *railroads* maintiendront le *Jim Crow Car*.

Le boulet, qui s'enfonçait au cœur de l'Église, passait à côté des questions de justice et d'équité que soulevait chacun de nos pas. Elles restèrent debout; le préjugé croûla; et à l'heure où j'écris, pas un seul train, en Amérique, n'ose fermer un seul de ses wagons, aux hommes de couleur.

V

LES CONFÉRENCES.

Il nous fallait, nous, les abolitionnistes, conquérir nos droits : le droit de parler.

Plus d'une cité le reconnaissait, beaucoup le niaient.

Hartford — Connecticut — nous ayant refusé tout local, nous tînmes notre conférence sous le ciel. Elle n'y perdit rien.

A Grafton, même refus. J'emprunte à l'hôtel la cloche du dîner, et sonnant par la ville, je crie : — Attention! Frédérick Douglass, noir fugitif, parlera ce soir, sept heures, sur le terrain communal. Ceux qui désirent apprendre de la bouche d'un esclave, quelques nouvelles de l'esclavage, sont cordialement invités à venir! — On vint. Deux jours après, un des temples de la ville m'était ouvert.

Mais notre croisade allait prendre — 1843 — de plus vastes proportions. L'*Anti-Slavery Society* décida, dans son meeting annuel, que la campagne durerait six mois, et qu'elle aurait pour théâtre les États de *New-Hampshire, Vermont, New-York, Ohio, Indiana, Pennsylvanie.*

Associé à l'élite des orateurs, tous maîtres du sujet, quelques-uns doués d'une rare éloquence; heureux de cette bonne fortune qui me mettait, moi, naguère l'esclave de Covey, Thomas Auld et compagnie, en contact journalier avec des hommes tels que Bradburn, White, Remond, Howard Gay—j'ai déjà nommé Collins et Monroe—j'entrai en guerre avec tout mon cœur et tout mon espoir.

Nous commençâmes par Middlebury, l'Athènes du Vermont. Opposition violente. Un homme seul, M. Ed. Barber, tenait pour nous.

Nous n'étions pas arrivés, que les étudiants couvraient les murs de placards injurieux. But, caractères, intentions, tout y faisait l'objet de leurs calomnies; et pour n'en donner qu'un échantillon, MM. les étudiants me transformaient en un *convict,* frais échappé des galères!... le reste à l'avenant.

Notre conférence attira peu d'auditeurs. Reçus plus favorablement dans d'autres villes de l'État — moins mal serait mieux dit — l'État lui-même resta profondément hostile. Ce fait, dont s'enflait son orgueil : que pas un esclave fugitif n'avait été, *chez lui,* restitué au maître, ne diminuait en rien la haine qu'il portait soit à l'abolition, soit à ses chevaliers.

Même accueil, plus décourageant encore, dans l'État de New-York. Syracuse, la cité que tant de nobles esprits, tant de grands exemples devaient illustrer plus tard, nous refusa salles, temples, halles : j'allais dire le vivre et le couvert. D'aucuns parmi nous, proposaient de lui tourner le dos, en secouant contre elle la pous-

sière de nos sandales. Mais j'avais lu dans certain Livre : « Allez le long des haies et des chemins; contraignez-les d'entrer! » Je résistai.

— Il serait trop commode d'étouffer le mouvement, en lui bâillonnant la bouche! — me pris-je à dire. M. Smith, qui nous avait recueillis, pensait comme moi. Sa maison s'élevait non loin du Parc. Il y avait là quelques arbres, trop jeunes pour donner ombre ou protection. N'importe, cela valait mieux que rien. Je choisis l'un d'eux, bien en vue, je m'y adossai, et prononcai devant cinq personnes, mon premier discours aux Syracusains. Avant le soir, j'avais cinq cents auditeurs; avant la nuit, un temple nous abritait.

Je ne traverse guère Syracuse aujourd'hui, sans rendre visite à mon arbre. Comme la cause qui se réfugiait alors sous ses branches, il s'est fait grand et puissant.

Mon premier acte de révolte intestine se produisit à Syracuse. M. Collins, agent général de l'*Anti Slavery*, arrivait d'Angleterre; il en rapportait une théorie communiste : Suppression de la propriété individuelle! Partage des biens! Tout à tous! — ce qui signifie : rien à personne — et, marchant en tête d'un petit bataillon converti à ses idées, il proposa d'interrompre nos conférences abolitionnistes, si difficilement établies, pour leur substituer l'exhibition de ce bagage européen.

J'osai m'y opposer. Le communisme fut remis à d'autre temps : mais je reçus verte semonce. Insubordination envers mes supérieurs, telle était l'offense.

J'avais fait mon devoir, et c'est pour l'avoir fait, que

j'encourais condamnation! Ma conscience fut longtemps à s'en remettre.

Rochester, la ville du progrès, nous ménageait, outre une population sympathique, trois quakers [1]; trois de ces solides que rien ne fait broncher, rien ne fait reculer, qui jamais ne se demandent : qu'est-ce qu'on dira? ne connaissent qu'une route : le droit chemin... et y marchent droit.

Buffalo — M. Bradburn et moi, nous nous y rendîmes après Rochester — avait bien trop d'affaires sur les bras pour nous écouter :

— Esclavage, abolition! à d'autres! Parlez-nous steamers, railroads, commerce, industrie! Quant à vos utopies!...

M. Marsh néanmoins, brave abolitionniste de l'endroit, s'était procuré une chambre, jadis bureau de poste, où le premier soir de conférence nous nous trouvâmes, M. Bradburn et moi, en face de trois cochers de fiacre, fouet en main, qui s'étaient assis là, pendant que leurs carrioles attendaient au dehors, les pratiques espérées, mais absentes.

— Parler devant ce paquet de gueux! — fit l'ami Bradburn. Il tourna sur ses talons, prit le steamer en partance pour Cleveland, et me laissa seul.

Je ne me tins pas pour battu. Chaque soir me voyait revenir; je m'adressais chaque soir à plus nombreuse audience; bientôt les baptistes m'offraient une de leurs

[1] *Helias Hicks, Isaac* et *Amy Post.*

églises, et quand l'auditoire en déborda les murs, ce fut à quatre mille *blancs*, réunis dans le parc de la ville, que l'esclave évadé prêcha l'abolition de l'esclavage.

Un volume ne suffirait pas à redire les péripéties de notre expédition.

Nous avions divisé nos forces. Chaque escouade attaquait un point différent. M. Bradburn, M. White et moi, nous entreprîmes l'Indiana.

Là, nous attendaient les fureurs de la *canaillocratie*

OEufs pourris, injures, malédictions, nous y étions habitués. Mais à Pendleton, l'affaire prit une autre tournure. Ni grange, ni hangar, cela va de soi. Bien. Nous nous dirigeons vers la forêt, nous y trouvons une clairière, nous y dressons une estrade, le peuple accourt. Pas plutôt debout sur la plate-forme, commencions-nous à parler, que du milieu de cet océan de têtes, se détachent une soixantaine de chenapans :

— Taisez-vous! beuglent-ils.

Raisonner? Nous l'essayâmes. Mais nos brigands n'étaient pas venus là pour se battre à coups d'arguments; ils y étaient venus pour nous écraser à coups de poing. Tous armés, ils se ruent vers l'estrade, la jettent bas, nous avec, broient la mâchoire de M. White, le scalpent à moitié, tandis que, jouant dans la mêlée du gourdin que je venais de saisir — seul contre tous, tous contre moi — ils m'étendent sur le sol, me brisent la main, me laissent évanoui, sautent à cheval et disparaissent au galop.

Ce fut le bouquet.

M. Heal Hardy, un quaker — on les rencontre partout où il y a du bien à faire, des plaies à guérir — me releva, me transporta chez lui.

Sa digne femme pansa mes blessures, restaura mon pauvre corps malmené; je regagnai mes forces, mais non celles de ma main, qui reste aujourd'hui encore, faible, enroidie et maladroite.

A Syracuse, j'ai visité mon arbre; je l'ai trouvé debout, et l'esclavage par terre.

A Pendleton, je suis retourné dans la clairière qu'avait baigné mon sang; j'y ai ramassé les poussières de l'esclavage.

Ma main brisée n'a pas été brisée en vain.

VI

LE ROYAUME-UNI

Je parlais naguère des périls auxquels m'exposait la publication de mes souvenirs. Notre récente expédition en accroissait l'intensité.

Sentant le sol américain s'embraser sous mes pas, force me fut d'aller chercher, dans la monarchique Angleterre, un refuge contre les violences de l'esclavage républicain.

M. Buffum, l'ami qui avait sollicité pour moi, auprès de la *rail road company,* les faveurs qu'elle accordait aux singes, m'accompagnait à travers l'Océan. Il prit nos billets sur le *Cambria,* administration Cunard, Liverpool.

— Monsieur ! lui dit l'employé : Votre ami nègre, ne peut être admis comme passager de cabine.

Cette ligne prohibitive qu'osait établir, sur un navire anglais, le préjugé américain, fut vite franchie. Non par moi ; j'avais trop de fierté pour ne pas garder la place qu'on me faisait ; mais par tous ceux qui, à bord, se sentaient quelque générosité dans l'âme. Ai-je besoin de nommer M. Buffum ?

Il n'était pas seul : la famille Hutchinson, ces doux chanteurs d'hymnes abolitionnistes, qui allaient émouvoir l'Europe, redisaient à grande voix leurs cantiques sur le gaillard d'avant. Les invitations des *passagers de cabine,* prenaient même chemin. Capitaine en tête, ils me demandèrent une conférence; pour l'avoir accordée, peu s'en fallut que je ne me visse *lynché* par une poignée de gentlemen de la Géorgie et de la Louisiane, lesquels, *brandy* aidant, jurèrent qu'à semblable insulte, ils répondraient en me jetant par-dessus bord. Sans l'énergie du capitaine Judkins, Messeigneurs du fouet n'y auraient pas manqué. Au beau milieu de la mêlée — cannes et bâtons s'exerçaient à l'envi — capitaine Judkins appelle ses hommes :

— Mettez-moi ces messieurs aux fers!

Nos gentlemen s'éclipsèrent; je donnai ma conférence, et rien ne troubla plus la paix, ni du gaillard d'arrière, ni du gaillard d'avant. Ajoutons que les articles insérés dans les journaux, par ces messieurs, contre l'*insolent nègre,* loin de nuire à mon caractère, accrurent ma popularité.

J'avais laissé les États-Unis aux prises avec l'*abolition,* je trouvai l'Angleterre profondément remuée par l'*abolition.* Rappel des *Corn laws,* rappel de l'union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande : autant d'*abolitions* qui travaillaient les esprits. Tandis que le rappel de l'Union préoccupait la Chambre haute, le rappel des *Corn laws* agitait le peuple. L'aristocratie conservatrice, propriétaire unique du sol, ou peu s'en faut, prétendait *conserver la Corn law* : il y allait de sa richesse, disait-elle, par-

tant des gloires de l'Angleterre et de sa solidité. — Mais il y allait de la vie, pour l'ouvrier et les menues gens.

Cobden et Bright défendaient les droits du peuple : le droit d'avoir du pain.

Cordialement accueilli par tous deux, hôte bienvenu de M. Bright dans sa belle demeure — Rochdale — mieux je les connus, mieux ils me semblèrent, par leurs contrastes mêmes, se compléter l'un l'autre.

M. Cobden, maigre, pâle, grand, aurait pu passer pour Américain. M. Bright, large, vigoureux, coloré, était le type de l'Anglais pur sang.

Cobden, yeux noirs, cheveux noirs, tête bien dégagée des épaules, avait au repos je ne sais quelle expression de lassitude et de tristesse. Que de fois je la lui ai vue, dans la Chambre des communes, alors qu'assis, rêveur, une de ses mains supportait cette tête fatiguée! Bright, au contraire, pétulant, disert, rapide, était toujours en pleine activité de pensée ou de parole.

Avec Cobden, on avait statistique, chiffres et faits. Avec Bright, saillies, *humour,* émotion, merveilleux pouvoir d'éloquence.

L'un, s'adressait à ce caractère calculateur et positif de la nation, qui demande à toute nouvelle idée : Payeras-tu? — L'autre, à ce côté infini de notre nature, qui demande avant tout : Est-ce droit? est-ce juste? est-ce humain?

Où que ces deux hommes parussent, la foule accourait : COBDEN PARLERA! BRIGHT PARLERA! L'affiche n'était pas collée depuis une heure que la *Town Hall,* Birmingham, la *Free-Trad Hall,* Manchester, le *Covent Garden Theatre,*

Londres — celle-là contenant sept mille personnes, les deux autres huit mille chacune — regorgeaient d'auditeurs.

Ma bonne fortune fit coïncider mon séjour en Angleterre avec ce généreux mouvement de Peel, qui, du camp de l'aristocratie territoriale, dont il était le chef; le fit passer à l'armée des prolétaires, dont il devint le général. J'assistai à cette prodigieuse bataille; je vis se dresser l'ambition de Benjamin d'Israëli, prompt à s'emparer du poste qu'abandonnait Robert Peel. Mon cœur battit au triomphe des faibles. Une même question, que la peau fût blanche ou qu'elle fût noire, ne se posait-elle point des deux côtés de l'Atlantique? Le problème, sur l'un et l'autre bord, ne s'appelait-il point : justice, égalité?

Le *rappel de l'Union* n'eut pas tant de bonheur.

C'étaient les grands jours d'O'Connell. Je ne croyais pas, je l'avoue, aux récits qu'on m'avait faits de sa puissance. Parler à trente mille auditeurs, être entendu de tous ou presque tous!...

Le mystère fut résolu pour moi, le soir où Daniel O'Connell m'introduisit dans *Conciliation Hall.* Les flots de sa voix harmonieuse descendaient sur l'assemblée, ainsi que s'abat une trombe sur le sol crevassé par le soleil de juillet. Quels emportements, quelle tendresse, quels éclairs accusateurs, quel amour à embraser le monde! Sarcasmes, pathos, étincelles de diamants, larmes du cœur, jamais, ni avant ni après, je n'ouïs rien de pareil. Tantôt il soulevait la multitude comme l'au-

tan fait lever les vagues de la mer, tantôt il en apaisait les colères comme fait la nourrice quand elle endort son enfant au berceau. L'Irlande! il l'enserrait tout entière dans sa main, il la pouvait tout entière lancer ou retenir. L'Irlande croyait en lui : Elle était son amour, il était sa foi.

J'ai vu, lorsqu'après une absence de plusieurs semaines, O'Connell rentrait à Dublin, j'ai vu tout un peuple d'enfants se précipiter sur ses pas. Et tandis qu'ils criaient à tue-tête : « Voici Dan! Voici Dan![1] » lui, regardait les pauvres garçonnets déchaux, les pauvres fillettes en haillons, de l'air d'un bon père de famille qui revient au foyer.

On l'appelait LIBÉRATEUR. Victoires ou défaites, il méritait le nom : la liberté lui était partout sacrée.

— Je vous présente l'*O'Connell noir* des États-Unis! s'écria-t-il en m'introduisant dans la *Conciliation Hall.*

Comme il plaidait la cause de l'Irlande, il plaidait celle des nègres asservis.

« Mes sympathies, déclarait-il, ne se laissent pas enfermer dans les bornes de ma verte Érin; elles en franchissent les rivages, elles s'élancent partout où l'oppresseur écrase l'opprimé! » — Le tonnerre de son éloquence foudroyait le crime, dénonçait les malédictions de l'esclavage. Jamais sa main loyale, si prompte à s'étendre vers chacun, ne serra la main d'un propriétaire de noirs; et lorsque les esclavagistes du Sud, lui adressèrent leurs dons en faveur du *rappel,* il ren-

[1] *Dan,* abréviation de Daniel.

voya d'un superbe dédain l'offrande tachée de sang, avec ces mots : « Je n'achèterai pas la liberté de l'Irlande, au prix de la vente des esclaves! »

Quand mourut O'Connell, la liberté perdit un grand champion, notre cause un de ses plus fervents amis.

Après Cobden, Bright, Peel, d'Israëli, O'Connell, lord Russell, tant d'autres, j'entendis lord Brougham. Ne dépassant guère la soixantaine — le bel âge pour les hommes d'État anglais — il semblait avoir trente années de verdeur devant lui.

Speaker[1] à tout rompre! La véhémence de ses discours rappelait les allures d'une locomotive, lancée à raison de quarante milles par heure. Ceux qui voient passer le train, discernent les wagons, tout juste; quant à reconnaître les voyageurs, il n'y faut pas songer. Ainsi couraient les idées. Vous écoutiez, vous regardiez, et lorsque cet homme étonnant retombait assis, vous éprouviez une sorte de vertige, tel qu'en produirait quelque fantastique voyage en des mondes inconnus.

Tenez, ce jour-là, il parlait des relations postales de l'Angleterre avec le reste de l'Europe, y déployant une telle science de l'organisation des postes dans les pays continentaux, j'allais dire dans l'univers, que vous restiez abasourdi. Comme il arrive aux grands orateurs, toute contradiction le servait; il saisissait la balle, la renvoyait à l'adversaire, répondait de droite,

[1] Orateur.

de gauche, sans que le large courant de sa pensée en fût un instant interrompu.

Qu'on me permette de glisser sur mes relations avec la société littéraire; mon grand objet, l'*abolition*, me rapprochait du monde politique avant tout. Et cependant sir John Bowering, poëte-diplomate — il avait représenté l'Angleterre en Chine — William et Mary Howitt, traducteur des œuvres d'Andersen — j'étais leur hôte avec lui — n'épargnèrent leurs sympathies ni à la cause des esclaves, ni à l'esclave évadé.

Mais l'homme que je tenais à voir, c'était Clarkson, le dernier survivant de cette noble lignée d'Anglais : Sharpe, Wilberforce, Fowell, Buxton, qui attaquèrent la traite florissante, respectée, et en la flétrissant, et en la tuant, portèrent des coups mortels à l'esclavage.

Clarkson, lorsque MM. Garrison, Thompson et moi, nous fûmes introduits dans sa bibliothèque, rédigeait une lettre abolitionniste, destinée aux États-Unis. Il avait quatre-vingt-sept ans; nous étions jeunes. Le dix-huitième et le dix-neuvième siècle se rencontraient en cet instant, émus des mêmes indignations, poursuivant le même but : liberté pour tous.

Après un cordial accueil à mes amis, Clarkson se leva, prit ma main dans les siennes, et d'une voix tremblante :

— Dieu vous bénisse, Frédérick Douglass! dit-il : J'ai consacré soixante de mes années à l'émancipation de votre peuple; s'il m'en restait soixante à vivre, je les lui donnerais encore.

Notre visite fut courte; quand nous nous séparâmes

de ce vieillard au large cœur, il nous sembla prononcer l'adieu suprême qui se bégaye sur la tombe d'un ami.

J'emprunte à ma correspondance avec M. Garrison[1], quelques-unes de mes impressions d'alors :

« ......Américain par la naissance, je n'appartiens à aucune nation. Mon pays a reçu l'enfant en esclave, traité l'homme en esclave; j'y suis *étranger et voyageur,* comme y furent mes pères avant moi. Que le patriotisme existe, je l'admets; que l'amour du sol embrase l'âme humaine, je reconnais le fait philosophique; mais sentir cette émotion, mais brûler de cette flamme, je ne le puis. Si jamais quelque velléité patriotique s'éveilla dans mon cœur, elle en fut chassée par le fouet. — Oui, je me prends parfois à contempler l'azur du ciel américain, ses forêts immenses, ses champs fertiles, ses fleuves aux puissantes ondes; mais quand je me souviens du sang de mes frères qu'ont bu ces terres où ondoient les blés, des larmes que ces fleuves ont portées à la mer, des outrages à mes sœurs qu'ont vus ces fermes opulentes; l'indignation me saisit. Une parole élogieuse, tomber de mes lèvres sur le sol américain! jamais. L'Amérique ne permet pas à ses enfants noirs de l'aimer. Dieu ait pitié d'elle! Dieu lui donne la repentance avant qu'il soit trop tard! Je prierai, je travaillerai, j'attendrai jusqu'à l'heure — cette heure sonnera, j'en garde la foi — où l'Amérique ouvrira son

[1] Publiée dans le *Libérateur*.

oreille aux voix de la justice, son cœur aux émotions de l'humanité.

« .....Dans l'Amérique du Sud, poursuivais-je, objet vendable, achetable; j'étais vendu, acheté, passé de main en main, frappé, blessé, *rompu*. Dans l'Amérique du Nord, esclave fugitif que son maître pouvait, d'un instant à l'autre, réclamer comme félon, traquer comme bête fauve, châtier comme criminel; ma couleur me soumettait fatalement à toute avanie, à toute brutalité. Jeté dans le *Jim-Crow-Car* sur les railways, condamné au tillac sur les steamers, banni des hôtels respectables, je me voyais caricaturé, méprisé, maltraité, sans recours possible à la loi! — Maintenant, au lieu des limpidités du ciel américain, les brouillards d'Albion! Mais dans ces brouillards, ma poitrine respire; la *chose* est devenue un homme; je regarde autour de moi, et voici: personne qui revendique l'esclave, personne qui mette en doute ma dignité humaine, personne qui songe à m'insulter! Je prends un *cab*, je m'assieds à côté des blancs, je franchis le seuil des portes où ils passent, je loge dans les hôtels qu'ils habitent, j'entre dans leurs salons, je dîne à leur table; tous les lieux d'adoration, d'instruction, de délassement qu'ils fréquentent me sont ouverts; ma couleur, qui ne rencontre pas un geste de dédain, est l'objet des mêmes égards, du même respect, des mêmes bienveillances que la plus blanche des peaux! »

Deux années avant mon départ pour l'Angleterre, une ménagerie avait établi ses baraques sur les terrains communaux qui entouraient alors Boston. Désireux de

voir cette exhibition, nouvelle pour moi, je m'approche, argent en main :

— *Les nègres n'entrent pas ici!* — fait l'homme aux billets.

A New-Bedford, je me glissais le long des bas-côtés de la salle aux *meetings,* pour y trouver place; un respectable diacre m'avise, marche droit à moi, et de sa voix onctueuse : — *Les nègres n'entrent pas ici!*

Sur le *Massachussets,* lorsque, passant de New-York à Boston — nuit du 9 décembre 1843 — je me hasardais, demi-mort de froid, dans la cabine, pour y déroidir mes membres congelés, une main m'arrête : — *Les nègres n'entrent pas ici!*

A Weymouth, attendu par l'auditoire — il s'agissait d'une conférence — je pose mon pied sur la marche d'un omnibus : — *Les nègres n'entrent pas ici!*

Voulez-vous le contraste?

A peine à Dublin, les gentlemen du meilleur monde me patronnent en tous lieux; le Lord Mayor m'invite à dîner. Quel dommage qu'un démocrate américain ne se soit point trouvé sur le seuil du palais, pour crier : — *Les nègres n'entrent pas ici!*

A Liverpool, je vais, accompagné de M. Buffum, visiter *Eaton-Hall,* résidence du marquis de Westminster, un des plus splendides châteaux d'Angleterre. On ne reçoit qu'une compagnie de touristes à la fois; nos passagers américains du *Cambria* se trouvaient en nombre sur le perron; la porte s'ouvre, je pénètre avec eux dans le manoir : au même rang, objet des mêmes atten-

tions, contemplant à côté d'eux les mêmes statues, les mêmes tableaux, les mêmes appartements princiers, sans que nul des serviteurs ne profère la sentence sacramentelle : — *Les nègres n'entrent pas ici!*

Mes concitoyens tournèrent au vinaigre. La leçon leur *entra-t-elle* dans l'esprit?... J'en doute [1]

En tout cas, voici un échantillon des aménités américaines. Le 7 août 1846, un meeting général de tempérance, emplissait *Covent-Garden-Theatre*. Ma patrie y était largement représentée. Voir librement aller, venir, discourir un noir fugitif, ne plaisait pas précisément à MM. les délégués du Nouveau-Monde. L'un d'eux, le Rév S. Hanson Cox (Brooklyn), s'exprimait ainsi à mon sujet, dans une lettre publiée par le *New-York Herald* : « ..... Tous plaidaient la même cause (tempérance)! Cette magnifique unité de pensées et d'efforts produisait le plus glorieux spectacle moral, lorsque Frédérick Douglass, le nègre agitateur, escaladant la plate-forme, se mit à pérorer abolition, esclavage; à calomnier, à injurier son pays; payé sans doute pour cette abomination, par quelque meneur politique, peu désireux de s'aventurer en personne sur un semblable terrain!... » Le reste à l'avenant.

[1] Certain jour, qu'après m'être quelques instants entretenu sur le seuil de la Chambre des communes avec lord Morpeth, j'allais le quitter, une vigoureuse poussée m'arrête! Je me retourne : — Présentez-moi à lord Morpeth! — fait le révérend docteur Hicks de Boston, *mon pousseur* : — Avec plaisir! répondis-je; et je le présentai, non sans me demander si, à Boston, l'aimable révérend aurait sollicité pareille introduction d'un homme de couleur.

Je publiai mon discours. Un instant, le *chairman* l'avait interrompu; les quinze minutes allouées à chaque orateur venaient d'expirer :

— N'interrompez pas! Douglass, Douglass! Allez! allez! Continuez! — cria-t-on de tous les coins de la salle.

J'achevai donc; les journaux anglais, les feuilles américaines reproduisirent non-seulement mes paroles, mais la lettre qui répondait aux calomnieuses accusations du docteur Cox. — Il ne répliqua pas. A tort ou à raison, son silence passa pour un aveu de sa défaite.

Même année, 1846, l'Église indépendante écossaise, tenait à Édimbourg son grand synode. L'importance de l'événement m'y appelait; je m'y rendis.

Après s'être posé cette question énorme : Accepterons-nous les contributions des propriétaires d'esclaves? Encaisserons-nous, pour en bâtir nos temples, pour en soutenir nos prédicateurs évangéliques, le *prix du sang?* — L'Église indépendante, bravant les protestations de chrétiens tels que Murray, Smeal, Paton, Card; froissant le sentiment religieux des masses, avait répondu :

— Oui, nous l'accepterons. Oui, nous l'encaisserons! — et l'avait encaissé... *au nom de la Bible*[1]*!*

[1] Les églises libres de Suisse et de France protestèrent vigoureusement, elles aussi, à plusieurs reprises, par de nombreux appels à l'église indépendante d'Écosse. Qui ne se souvient des adresses rédigées par le comte Agénor de Gasparin, l'éloquent ennemi de l'esclavage, le fidèle ami de l'Amérique? — TRAD.

L'Écosse tout entière se soulevait, les *meetings* succédaient aux *meetings*, les discours aux discours, les brochures aux brochures. La conscience écossaise, cette grande conscience, commençait à crier : — *Renvoyez l'argent! Renvoyez l'argent!*

De Greenock à Édimbourg, d'Édimbourg à Aberdeen, retentissait la même injonction : — *Renvoyez l'argent!*

Ce jour-là, le jour de l'assemblée, chaque monument, chaque drapeau, chaque chanson populaire, chaque en-tête de journal répétait : — *Renvoyez l'argent!*

Nous ne nous étions épargnés à chauffer le mouvement, ni mes amis, ni moi.

Chalmers, Cunningham, Cavendish, défendaient le parti esclavagiste. Thompson, Wright, Buffum et moi, nous le battions en brèche.

La séance s'ouvre. *Canon Mills,* où elle a lieu, rassemble deux mille cinq cents auditeurs. N'ayant pas le droit d'y prendre la parole, nous nous plaçons parmi la foule.

Renvoyez l'argent! — Les plus accrédités docteurs de l'Église, vont répondre à ce cri de la conscience publique. Tout est solennel; on sent comme une palpitation générale sous l'attente. On le sent aussi, l'Église n'est pas tranquille; elle a des doutes sur la légitimité de l'esclavage; elle en a sur la pureté de cet argent, que les propriétaires d'esclaves lui ont donné, qu'elle a reçu. Chalmers, le fougueux apologiste de sa conduite, est affaibli; la voix assez puissante naguère, pour ren-

verser les murs granitiques de l'*Église établie*, pour arracher les multitudes hors de ses temples, a perdu son éclat Elle a jeté d'ailleurs, son mot autoritaire dans la question; la question n'en a pas été résolue. Il faut qu'elle le soit. Cette situation ne peut durer. A Cunningham, d'entraîner l'opinion!

Cunningham se lève. Un tonnerre d'applaudissements retentit. C'est bruyant, ce n'est pas joyeux. On eût dit un fardeau colossal, qui tombe d'épaules fatiguées sur les bras de quelque géant, mieux fait pour en soutenir le poids. Logique, science, ardeur, le discours a tout cela. La parole fulgurante va tout balayer devant elle, lorsque, au moment décisif; au moment où l'orateur s'apprête à prouver que ni Jésus, ni les apôtres n'ont condamné vente, achat, possession de chair humaine; Thomson, de sa voix foudroyante, crie : *Écoutez!* ÉCOUTEZ! ÉCOUTEZ!

La trompette de Josaphat, n'aurait pas produit un plus écrasant effet. Silence de mort. Le docteur, mal remis du choc, reprend quelques instants après le fil de son discours. Mais les trois paroles de Thomson, se répétaient à sa conscience; le discours avait l'aile brisée : il ne s'enleva plus.

Quant à nous, bien que n'ayant pas réussi à faire *renvoyer l'argent;* notre cause s'était implantée au cœur des Écossais. Nous avions confiance : elle allait y triompher.

Mes travaux en Angleterre touchaient à leur fin. Pas une grande ville du Royaume-Uni où je ne me fusse

efforcé d'allumer la haine contre l'esclavage, d'éveiller la *volonté* d'émanciper.

Deux surprises m'attendaient avant mon départ :

Ma libération officielle; plus le don d'une presse, destinée à montrer aux Américains, que leur prochain noir a comme eux âme, intelligence et cœur.

Mesdames Ellen et Henry Richardson, deux femmes vouées à toute bonne œuvre, avaient depuis longtemps formé le projet de me racheter. Elles sondèrent, par l'entremise de l'Hon. Walter Forward — Pennsylvanie — les prétentions de Captain Auld, *mon maître*. Il fixa le prix de ma rançon à 150 £. — Ces excellentes chrétiennes réunirent la somme, l'envoyèrent au Captain, et me présentèrent 1° l'acte de vente; 2° celui de libération, signés des deux frères Auld [1].

C'est donc à mes amis d'Angleterre, que je dus de voir tomber, en Amérique, ces fers qui d'heure en heure, pouvaient emprisonner mon corps! — Comprend-on ma joie? Comprend-on ma gratitude envers ceux dont l'affection venait, à mon insu, d'entamer, de conclure, de *payer* le marché?

Toute médaille a son revers. Les abolitionnistes rigoureux n'approuvèrent, de l'autre côté de l'Atlantique, ni le rachat, ni ma silencieuse adhésion.

[1] Par le premier, Captain Thomas déclare qu'ayant « *acheté* et *payé* un *homme* nègre du nom de Frédéric Baily — ou Douglass comme il se fait appeler — il *vend* ledit *homme* nègre, âgé de vingt-huit ans, au sieur Hugues Auld, etc., etc.

Par le second, M. Hugues Auld déclare qu'il libère ledit *homme* nègre »... Le tout revêtu des formes et signatures légales.

— Racheter! s'écrièrent-ils, c'est reconnaître le droit de vendre! Par cet acte inconsidéré, la cause est compromise. Pourquoi ne pas rester en Angleterre? Pourquoi n'y pas poursuivre l'œuvre entreprise? L'indépendance vous y était assurée. Le principe ne fléchissait pas. Et puis... 150 £, c'est beaucoup d'argent!

Si je n'avais consulté que mes goûts, j'aurais pu choisir l'Angleterre pour ma patrie; mais j'avais autre chose à faire : *mon devoir* Or, mon devoir m'appelait à côté de mes frères esclaves, sur le sol même qu'ils arrosaient de leur sang; aux premiers rangs de cette bataille, qui déjà se livrait dans les âmes, avant de bouleverser le territoire américain.

Quant à la rançon, c'était celle que réclament les brigands d'Italie ou de Grèce, et qu'on leur paye, lorsqu'il s'agit d'arracher la victime de leurs mains.

Passons à la *presse*. Un témoignage personnel de sympathie, et pour mon caractère, et pour la cause que je servais, devait m'être offert par ses amis et les miens. J'avais appris l'intention, repoussé le don personnel, et parlé d'une *presse,* comme du plus puissant moyen d'agir, aux États-Unis, sur l'esprit des deux races.

La *presse* me fut généreusement octroyée. — Merci à vous! frères anglais.

Le front tourné vers l'Amérique (printemps de 1847) ma libération en portefeuille, ma presse emballée, je pris et soldai — £ : 40, 19 sh. — mon droit aux premières places, salon et cabine, sur le *Cambria.*

Monté à bord, on m'informa que l'agent supérieur

en avait décidé autrement : J'étais exclu du salon, exclu des premières places, exclu de ma cabine, donnée à un plus heureux passager!

Ainsi je rencontrais, dès mon premier pas vers la République américaine, les proscriptions et l'opprobre, auxquels ses préjugés condamnaient ma couleur.

Après ce respect pour l'*homme* qui, dans le Royaume-Uni, avait placé l'*homme* de niveau avec tous les rangs, le choc fut rude. Mais de cœur comme de corps, j'étais bronzé [1].

[1] L'incident fit du bruit en Angleterre, les journaux s'en saisirent, l'opinion s'en émut; et M. Cunard, exprimant ses regrets par écrit, declara que pareille indignité ne se renouvellerait pas sur ses bâtiments!

VII

LUTTES.

Ma presse et moi, nous arrivâmes à Boston. Elle, prête à travailler; moi, brûlant de zèle.

Une avalanche de *mais,* de *si,* de *car,* nous y attendait.

Publier un journal!!!

Primo. — Un journal était inutile.

Secondo. — Un essai tenté précédemment, avait manqué.

Tertio. — La rédaction d'un journal, interromprait ou empêcherait mes conférences.

Quarto. — J'étais fait pour parler, non pour écrire.

Quinto. — Le journal ne prendrait pas.

Un *scieur de long,* tremper sa plume dans l'encre! Un esprit à peine émergé des ténèbres de l'esclavage, enseigner aux États-Unis du Nord, les principes de la liberté, de l'égalité, de l'humanité! — Audace, orgueil, folie, ces trois mots résumaient tout.

D'accord. Échappé depuis neuf années à la corde et au fouet, mes facultés peut-être, ne comptaient pas plus de neuf ans d'âge. Mais, ce que l'éducation ne

n'avait pas donné, l'étude pouvait le conquérir. La sagesse, c'est l'expérience; revers et succès avaient accru la mienne. Et puis, ne savait-on point mon histoire et ses vicissitudes ; ne devais-je point compter sur l'indulgence du public américain? — J'y comptais si bien que, froissant l'opinion de mes amis — ces amis pour lesquels j'éprouvais une déférence presque idolâtre — je persévérai.

Ce fut à Rochester, que parut le premier numéro de l'*Étoile du Nord,* mon journal.

Je poursuivais deux buts : l'abolition de l'esclavage; le relèvement de ma race, et à ses propres yeux, et aux yeux de la nation.

Il fallait que les hommes de couleur apprissent, en agissant, ce qu'ils étaient capables de faire. Il fallait que les blancs eussent dans les mains, écrite chaque jour par la main des hommes de couleur, la preuve irrécusable de l'égalité intellectuelle des deux races.

Disciple convaincu de Lloyd Garrison, ayant d'emblée adopté ses idées maîtresses : briser la constitution américaine, parce qu'elle garantissait l'esclavage ; séparer les États du Nord des États du Sud, parce que ceux-ci entravaient la marche de ceux-là vers l'émancipation; un plus rigoureux examen de notre Constitution, me fit voir que ni dans sa lettre, ni dans son esprit, elle n'admettait l'esclavage : « *Tout homme naît libre* », ainsi s'exprime-t-elle. Dès lors, pourquoi la briser?

L'étude du projet de séparation, m'en démontra pareillement les défauts : Avant tout, son pernicieux

effet pour la race asservie. — Se séparer du Sud, c'était abandonner, sans espoir et sans merci, les esclaves du Sud à leur effroyable sort.

Mon journal subit la transformation qui venait de s'opérer dans mes vues. — Nouvelle déception chez mes amis, nouveau déchirement pour moi.

Appuyer la Constitution, combattre l'esclavage, soutenir l'Union, préparer l'émancipation; telle fut l'œuvre, immense, de l'*Étoile du Nord,* qui bientôt, vu l'innombrable quantité d'*Étoiles* dont se constellait le ciel de la presse périodique — étoiles du matin, du soir, du Nord, du Midi — échangea son nom sidéral, contre celui moins ambitieux de *Frédérick Douglass' Paper.*

La feuille, comme son directeur, rencontra tour à tour vents hostiles et brises clémentes. Embarras financiers, attaque des partis, ne lui firent pas défaut; aux uns, des amis généreux pourvurent; aux autres, j'étais bon pour répondre. Ils ne badinaient pas, nos adversaires — Rochester même en renfermait gros nombre — le *New-York Herald,* fidèle à l'esprit d'alors, leur conseillait tout simplement de jeter ma presse dans le lac Ontario, et ma personne dans le Canada.

En attendant, je donnais chaque dimanche une conférence sur le sujet. M. R. Reynolds, Esq., qui n'était pas abolitionniste, m'avait libéralement ouvert sa belle *Corinthian Hall.* — Écrivant le jour, les articles que devait contenir le journal du lendemain, je me jetais le soir dans un wagon, j'allais *conférencier* à *Victor, Farrington, Canandaigna, Geneva, Waterloo, Batavia,* ailleurs encore,

et revenu la nuit, les premières heures du matin me trouvaient à mon pupitre.

Veilles, travaux, fatigues, lutte contre les ignorances d'autrui — sans compter les miennes — l'école était rude ; mais c'était la meilleure. Je lui dois d'avoir appris à penser, à m'exprimer, à vouloir. A mener, au lieu d'être mené.

Bien qu'il n'y eût rien, dans ce que j'écrivais et disais, ni de très-profond, ni de très-distingué ; tel était le mépris où l'on tenait les capacités du nègre, que je passais pour emprunter articles et discours — copiant les uns, récitant les autres, — au cerveau génial des blancs! Maints gentilshommes du Sud, s'arrêtant à Niagara, vinrent contempler de leurs yeux, toucher de leurs doigts cet objet phénoménal : un ex-esclave, directeur de journal et conférencier.

Je dirigeais autre chose : Ce que nous autres abolitionnistes, nous appelions le *Railroad souterrain.*

Au nord du lac Ontario s'ouvrait le Canada. Chef de station, je recevais les esclaves fugitifs, je les abritais, je les cachais, je collectais l'argent nécessaire à les faire passer sur l'autre bord, en terre de liberté.

Les périls même de l'entreprise, lui donnaient saveur. L'ignoble loi sur les esclaves fugitifs, qui figurait dans la législation du Nord, nous exposait à de constants dangers.

Accueillir, nourrir, loger un esclave fugitif, c'était encourir amendes et prison. Eh bien, je n'ai jamais

mis la main à plus sympathique, à plus noble, à plus fascinant travail!

Envisagé comme moyen de supprimer l'esclavage : autant vider l'Océan avec une coquille de noix, je le savais. Mais j'avais été esclave, mais j'avais été fugitif; et la pensée qu'à chaque évadé, l'Amérique comptait un esclave de moins, un homme libre de plus, cette pensée m'emplissait l'âme d'un inexprimable bonheur.

En certaine occasion, j'eus onze réfugiés sous mon toit. Les coucher et les nourrir, sans donner l'éveil, n'était pas facile. Eux néanmoins, n'étant *difficiles*, ni en matière de lit, ni en matière d'aliments, le foin de ma grange leur servit d'édredon, et le pain de ma huche fit les frais du festin [1].

Notre *Undergrund railroad*, qui avait partout ses agences, partout ses stations, nous envoyait de partout ses passagers, que — moyennent finance — nous étions chargés de recevoir et d'expédier au Rév. Hiram Wilson, bureau du Canada.

Disons-le à la gloire du genre humain, jamais bourse, de quelque couleur qu'elle fût, ne resta fermée devant notre appel. Les hommes, Dieu merci, valent mieux que leur philosophie, leur politique, ou leur position.

M. X***, commissaire gouvernemental, ne vint-il pas me prévenir, certain jour, qu'un mandat d'amener allait partir de son bureau, à cette fin d'arrêter et restituer

[1] En 1872, cette même maison brûla, et avec elle périrent douze volumes de mon journal (1848 à 1860); douze années d'histoire contemporaine, écrite au jour le jour; perte irréparable pour moi.

aux maîtres desdits, trois esclaves évadés, dont je cachais l'un, tandis que les autres s'abritaient ailleurs!

Mes émissaires se lancèrent au galop, enlevèrent les jeunes gens, et le mandat n'était pas en route, que tous trois glissaient sur les libres vagues de l'Ontario, vers les libres bords du Canada.

Devenu plus délicat, dans la tiède atmosphère des bienveillances anglaises, mon épiderme sentait plus vivement l'âpreté des autans qui m'accueillaient en mon pays.

Un pensionnat, destiné à l'éducation des jeunes personnes, venait de s'ouvrir — *Alexandra street* — sous la direction de miss Tracy. Tenant à ce que ma fille fût élevée comme les filles des autres hommes, je m'entendis avec miss Tracy. Elle accepta mon enfant; tout fut réglé; et tout allait bien, pensais-je, lorsque, cinq semaines écoulées, l'enfant, qui vient nous voir, nous apprend que, mise au régime de la séquestration, il ne lui est permis, ni d'entrer dans le salon où se tiennent les autres pensionnaires, ni de s'aventurer dans le jardin quand elles y jouent, ni d'être vue ou entendue de pas une d'entre elles!

Mon cœur d'homme et de père, bondit en moi. Je courus chez miss Tracy.

— Est-ce vrai? demandai-je, après avoir exposé les faits.

— Exact! me répondit-elle d'un ton glacial : — Agir d'une manière différente, ce serait compromettre mon institution.

— Vous croyez? J'en appelle à vos élèves! Posons-leur la question! Qu'elles décident!

Mandées, toutes votèrent pour l'égalité.

Le verdict de ces jeunes consciences, intègres et loyales, ne termina pas l'affaire. Miss Tracy exigea qu'elle fût portée devant le tribunal des parents. Un homme seul, M. H. G. Warner, éditeur démocratique, eut la cruauté de jeter son *veto* dans la balance.

Je repris ma fille. Mais, cela fait, je portai à mon tour la question devant l'opinion publique. Parole, plume, appels aidant, les portes des colléges cédèrent sous l'effort, et toutes les couleurs, assises côte à côte, reçurent mêmes enseignements des mêmes professeurs.

VIII

JOHN BROWN — MADAME BEECHER STOWE

Il est un nom, que les plus éminents parmi mes frères noirs, murmuraient avec une sorte de mystère.

L'homme qui le portait, riche négociant de Springfield, m'invita chez lui. Je le rencontrai dans ses magasins, bâtiments dont les vastes proportions et l'aménagement habilement ordonné, parlaient autant de sagesse que d'opulence. Bientôt, le propriétaire prit avec moi le chemin de sa demeure. Tout en cheminant à ses côtés : — L'habitation, pensais-je, sera digne de l'établissement commercial.

Or, quelle ne fut point ma surprise, lorsque je me vis en face d'une maisonnette en bois, située, non dans un quartier élégant, mais dans une humble rue ouvrière. Si simple que parût l'extérieur, l'intérieur l'était davantage. J'aurais plus vite fait de dire ce qu'il n'y avait pas, que ce qu'il y avait. La famille, digne et bonne, me reçut en ami. On annonça le thé. Ce *thé,* consistant en potage gras, choux et pommes de terre, pouvait satisfaire l'appétit d'un individu qui aurait, ou mené la charrue de l'aube au soir ; ou exécuté une marche forcée, par seize degrés au-des-

sous de zéro. La table, vierge de peinture, nappe ou vernis, montrait hardiment les veines du bois dont elle fut tirée. Pas d'*aide*. Mère et filles servaient, en personnes qui mettent là leur plaisir et leur honneur. La maison reflétait le caractère de ses habitants : sans apprêt, sans faux-semblants, sans réticences. Je ne fus pas longtemps à voir qu'elle avait un maître, et que ce maître, le père de famille, répondait bien à ce titre de chef, que lui veut saint Paul. Sa femme croyait en lui, ses enfants le vénéraient, sa parole faisait loi. Rarement je me sentis en présence de si robuste, de si biblique virilité.

L'homme était maigre et musculeux, taillé sur le vrai patron *yankee,* prêt à toute bataille comme à tout labeur. Vêtu de gros drap américain, chaussé de bottes en peau de vache, cravaté du même cuir, cinquante ans à peu près, il se tenait droit comme un pin de montagne. Il avait la tête longue. Ses cheveux, rudes, abondants, qui grisonnaient, descendant le long des tempes, se relevaient sur le front étroit et haut. La figure, scrupuleusement rasée, laissait voir en plein, et le menton fortement accusé, et la bouche large, carrée, énergique. Quand il parlait, ses yeux, d'un bleu gris, s'emplissaient de lumière. Quand il marchait, c'était au pas de course, absorbé dans ses pensées, oublieux des choses et des gens. — L'homme, vous l'avez deviné peut-être, s'appelait *John Brown :* un des plus grands héros de l'histoire américaine.

D'emblée, nous entrâmes au cœur du sujet qui nous possédait tous deux. En un langage amer, le capitaine

Brown me déclara que les détenteurs d'esclaves avaient perdu le droit de vivre; que tout moyen était légitime à l'esclave, pour reprendre sa liberté; que jamais, ni persuasion morale ni action politique ne démolirait le système; qu'il y fallait les armes; qu'il avait un plan, et que s'il m'avait appelé, c'était pour m'en faire part :

— Longtemps j'ai cherché, me dit-il, désespérant d'en trouver aucun, quelques hommes de couleur auxquels révéler mon secret. J'en vois se lever maintenant, de tous les points de l'horizon. L'heure est venue de commencer. Il ne s'agit ni d'une insurrection en masse, ni d'un massacre général des maîtres. Non que j'aie scrupule à verser le sang. Les hommes de couleur doivent porter des armes, et s'en servir; ils acquerront ainsi la conscience de leur *humanité*. Nul ne peut, ou se respecter soi-même, ou se faire respecter des autres, s'il n'est prêt à défendre son indépendance, coutelas au poing.

Puis, déployant une carte des États-Unis :

— Voyez-vous cette chaîne de montagnes? — poursuivit-il, posant son doigt sur les *Alleghanis,* et en suivant la ligne des frontières de New-York au centre des États du Sud : — Dieu a mis la liberté dans ces sommets. Il les a dressés pour l'émancipation de votre race. Je les connais, je les ai parcourus; ils ont des forts naturels qu'un homme défendra contre cent, des retraites où cacher un bataillon. Je me charge d'y défier, avec une poignée de compagnons résolus, la Virginie entière. — L'esclavage ne tombera, souvenez-vous-en, que lorsque sera tombée la valeur monétaire de l'esclave. Or, pour qu'elle tombe, il faut que cette valeur, de sûre qu'elle était, devienne

incertaine. L'évasion organisée fera cela. Donnez-moi je les aurai) vingt-cinq individus choisis, bien armés, échelonnés cinq par cinq sur un espace de vingt-cinq milles, ici! — son doigt montrait toujours la chaine : — Je lance l'affaire. De temps à autre, mes gens descendent inaperçus aux plaines, attirent les esclaves, leur parlent de liberté, les entraînent dans la montagne. Ma phalange grossit. De vingt-cinq, elle arrive à cent hommes, rompus à toutes les difficultés, dédaigneux de tous les périls. L'armée se forme. Une armée d'élite : je ne garde que les vaillants; les faibles, je les envoie au Nord, par le railroad souterrain...

— Comment la nourrirez-vous, cette armée? interrompis-je.

— Aux dépens de l'ennemi. L'esclavage, c'est l'état de guerre. L'esclave a droit de prise, sur tout ce que requièrent les besoins de la conquête.

— Mais, si vous réussissez à troubler la sécurité des maîtres, ils se débarasseront de la valeur compromise. Ils vendront leurs esclaves au Sud.

— Tant mieux! Je les y suivrai. Chassé d'un comté, l'esclavage perd sa puissance dans les autres.

— Mais ils mettront leurs bouledogues à vos trousses.

— Je les recevrai de telle sorte, qu'ils n'y reviendront pas deux fois.

— Mais l'ennemi peut couper vos communications, même la retraite.

— Nous traverserons l'ennemi. Si je suis tué... quel meilleur emploi ai-je à faire de ma vie, que de la donner pour les esclaves?

Je glissai quelques mots sur la possibilité de convertir les maîtres à l'émancipation.

— Eux! — il bondit : — La conviction ne leur entrera qu'à coups de fusil.

Nous allions nous séparer :

— Vous avez remarqué peut-être, fit-il, la *mesquinerie* de nos habitudes. . les esclaves ont besoin d'argent.

Il le dit simplement. Cette vertu tout d'une pièce, était vraie comme le diamant dont elle gardait la rigidité.

A dater de ma visite à Springfield, l'espoir d'une émancipation pacifique s'ébranla chez moi. Mes écrits et mes discours revêtirent une teinte plus belliqueuse.

— L'esclavage! m'écriais-je bientôt après — anti-Slavery Convention, tenue à Salem (Ohio) — : l'esclavage ne disparaîtra, je le crains, qu'au prix du sang!

— Frédérick! interrompit brusquement mon vieil ami Sojourn Truth : — Dieu est-il mort?

— Non! répondis-je. Et c'est parce que Dieu n'est pas mort, que l'esclavage périra dans le sang [1].

En 1848, j'eus le privilége d'assister à la célèbre *Free Soil Convention* — Buffalo (New-York) — et l'honneur d'y prendre part.

Bien d'autres s'étaient tenues avant; bien des corps d'assaillants s'étaient formés, bien des escarmouches avaient eu lieu; mais les forces étaient éparpillées, elles se concentrèrent. Des éclairs avaient sillonné le

[1] La guerre se chargea plus tard de réaliser ma prédiction.

ciel, le tonnerre l'ébranla. Plus d'une manifestation s'était produite : ainsi, les sept mille votes donnés à James G. Birney, pour avoir noblement émancipé ses esclaves, et consacré ses forces au service de l'abolition. Mais les vieux partis libéraux, même les meilleurs, étaient usés; leur prestige — sort commun à tous les pionniers — avait disparu; ceux-là portaient les tristes marques, blessures et cicatrices, des combats d'avant-garde; se sentant vigoureux encore et chefs, ils trouvaient dur de quitter la tête de colonne, pour rentrer dans les rangs; cette nouveauté d'une convention générale, ne leur plaisait pas; ils y résistaient, et cependant, la montagne ne pouvant venir à Mahomet, ce fut Mahomet qui vint à la montagne. Plus tard, la montagne à son tour avança, poussée par l'irrésistible force du principe. Cette œuvre, que la *Free Soil Convention* avait condensée, avait élargie, le grand Parti Républicain la saisit, et l'acheva.

Nous étions en force à Buffalo, nous, hommes de couleur. S. R. Ward, H. Garnet, Ch. L. Remond, H. Bibb, parlèrent de façon à remuer jusque dans les profondeurs de l'âme, les milliers qui nous écoutaient.

Ces triomphes, en présence des plus forts orateurs de la race caucassienne, me rendaient ma cause et plus chère et plus belle. On pouvait voir ce que nous *pouvions* faire. Ward, en particulier, qui nous distançait de toute la largeur de sa pensée, de toute l'élévation de sa parole, noir de jais, sans une goutte de sang mêlé, fils de l'Afrique et du soleil, éblouissait ce peuple

d'auditeurs, le charmait, l'enlevait ! Notre race était vengée.

On conçoit les fureurs du Sud.

Battu sur le terrain polémique, voyant se déployer autour du *Free soil party*, les bannières du *Free labour, Free states, Free speeches, Free men* [1]; il sentit la terre trembler, l'esclavage fléchir, et c'est alors qu'éclatèrent, avec son courroux le plus forcené, ses plus extravagantes prétentions.

— La Constitution garantissant au planteur — ainsi parlait le Sud — son droit à posséder, vendre, acheter, battre, tuer l'esclave; défense devait être faite à tout citoyen, de parler, écrire ou agir contre ce droit.

Trop excessive pour trouver appui, même chez les partisans de la servitude, l'idée fut échangée contre cette autre : modifier la Constitution. — Deux présidents au lieu d'un. Le Nord, le Sud, chacun aurait le sien. L'unité se retrouvait en ceci, que nulle mesure ne pouvait, sans l'assentiment des deux présidents, passer à l'état de loi.

Le projet, absolument impraticable, s'affaissa sur lui-même.

Les colères du Sud s'en accrurent : — Augmentation du nombre des États à esclaves, de leurs représentants dans les deux Chambres; suppression de la libre parole, telles devinrent ses exigences. Ce fut alors (1850) que, grâce à Clay et à Calhoun, sénateurs tous deux — les plus habiles meneurs qu'ait possédés le Sud — un compromis fut tenté, d'ignobles mesures furent adoptées,

[1] *Libre sol, libre travail, États libres, libres discours, hommes libres.*

à l'éternelle honte de ceux qui les inventèrent, et de ceux qui les prirent.

La principale, *Fugitive Slave Bill,* fabriquée par J. M. Masson, de Virginie ; soutenue par Daniel Webster, de Massachussetts ; impuissante — les faits le démontrèrent bientôt — à effectuer ces infâmes restitutions d'esclaves, qu'elle était chargée d'accomplir ; ne devait servir qu'à blesser la conscience des États libres, y abaisser le sens moral, associer le Nord au crime du Sud.

Lettres, discours et pamphlets — ceux des théologiens en tête — inondaient le Nord, rappelant à chaque citoyen libre son devoir de poursuivre, traquer, trouver, et ramener au maître, l'esclave fugitif.

Rien ne rendra l'effroi qui saisit la population de couleur. Indépendants, affranchis, évadés, tous tremblaient, car tous, à la moindre réclamation, justifiée ou pas ; sous le moindre prétexte, pour absurde fût-il ; pouvaient être garottés, enlevés, *restitués.* A la hâte, les malheureux vendaient tout, quittaient tout, fuyaient vers le Canada. Arrachés du sol qu'ils avaient conquis par leur travail, des abris qu'ils avaient payés de leurs économies, qu'ils comptaient léguer à leurs enfants ; on les voyait arriver par centaines à Rochester.

L'évêque Payne — église épiscopale méthodiste africaine — en passage alors, me demanda ce que je pensais de cet exode : Devions-nous fuir ou rester?

— Restons! m'écriai-je. Ne désertons pas le poste! Quitter! tandis que Garnet et Ward sont encore là!

— Ward! interrompit l'évêque : Ward est parti.

— Pour ne plus revenir?

Il fit un signe affirmatif.

Je sentis ce que sent une ville assiégée, quand on vient lui dire que ses défenseurs sont tombés morts sur les murs.

Le *Fugitive Slave Bill* justifiait les terreurs. La loi nouvelle, allouait dix dollars au juge, par tête de *bétail noir* qu'il livrait au maître; cinq seulement, par homme dont il reconnaissait et légalisait l'indépendance.

Libre, je n'étais pas sans craintes. Mon rachat, opéré durant mon évasion, passerait-il pour valide? Les cupidités de maître Thomas Auld ne se réveilleraient-elles point? — Avertis que des espions rôdaient autour de ma demeure, mes amis se préparèrent à les recevoir

Quant à la loi, ses énormités firent sa défaite. La résistance des fugitifs poursuivis, le sang versé — le leur, celui des limiers qui les traquaient — lui portèrent un coup mortel.

Parmi des centaines, les trois hommes de couleur qui, à Christiana, (Pennsylvanie), assaillis par M. Gorsuch et son fils, avaient tué le père, blessé le fils, repoussé la force armée, et s'étaient échappés; arrivèrent à Rochester, chez moi. Le cas était grave; recherchés comme évadés, ils allaient l'être comme assassins. A mes yeux, ils avaient agi dans leur droit : le droit de légitime défense. En même temps qu'eux arrivait, par télégraphe, la nouvelle du meurtre et de la poursuite. Pas un instant à perdre. Miss Julia Griffiths, l'infatigable amie, la chrétienne à toute épreuve, court au débarcadère — *Genesee River,* trois milles de Rochester — pour s'y informer du passage d'un steamer,

tandis que je garde mes trois hôtes harassés. Ils marchaient depuis quarante-huit heures! Grâce à Dieu, l'attente, si elle fut terrible, fut courte. Cette nuit même, un steamer partait de *Genesee River* pour *Toronto* (Canada).

Oui! mais gagner le débarcadère! C'était en des emplacements pareils, que les traqueurs d'hommes tendaient leurs filets.

Les ombres du soir abattues, j'emballe mes hommes et moi-même, dans ma carriole démocratique. Ventre à terre jusqu'à *Genesee River!* Quinze minutes d'attente : longues celles-là, j'en réponds!

Mes hommes embarqués, j'attends, pour leur serrer la main, que l'ordre soit donné d'enlever le pont volant. Parker me passe, en témoignage de gratitude, le revolver échappé des doigts roidis de Gorsuch, alors qu'il expirait. Le steamer bat l'eau de ses roues, les fugitifs sont sauvés!... Et sous l'opprobre de ses œuvres, le *Fugitive Slave Bill,* qui, loin de renforcer l'esclavage, n'a servi qu'à en accroître l'infamie, s'aplatit et meurt.

Ce fut dans ce temps à peu près, que parut *Uncle Tom's Cabin,* le chef-d'œuvre de madame Beecher Stowe. On en sait l'action prodigieuse.

En Amérique, le livre embrasa les âmes; excitant ici les générosités, là les colères, partout les tempêtes.

En Europe, l'effet fut immense. Mistress Beecher Stowe, invitée par les abolitionnistes anglais à visiter la Grande-Bretagne, me pria de passer un jour chez

elle — *Andover, (Massachussets)*. — Je me rendis à son appel. Elle était bien la femme de son livre; nulle disparate, entre sa personne et son volume.

— Monsieur Douglass, me dit-elle, je vais en Angleterre. Selon toute apparence, une somme considérable sera collectée et placée dans mes mains, en l'honneur d'*Uncle Tom*. Je désire consacrer cette offrande au peuple de couleur, à l'amélioration de son sort, à ses progrès. Perpétuer l'action du livre, voilà ce que je veux. On m'a suggéré divers plans, aucun ne me satisfait!... Que penseriez-vous d'une école industrielle?

Je saisis l'idée; je la développai, et dans cet entretien, et dans la lettre plus étendue, que mistress Stowe me pria de lui adresser avant son départ.

Voici ma pensée, telle que je la présentai verbalement d'abord, par écrit ensuite, à mistress Beecher Stowe :

« Nous avons des écoles élémentaires, nous en avons de supérieures. Nos fils, à nous hommes de couleur indépendants, peuvent devenir ministres, légistes, docteurs, éditeurs, orateurs, savants. Mais une fois sculptée, la statue manque de piédestal. Perchés sur le sommet de l'échelle, il nous manque d'en avoir franchi l'un après l'autre les échelons. La civilisation ne s'improvise pas, elle s'apprend heure par heure; elle se conquiert dans la rude bataille de la vie, à travers ses succès et ses revers. Ce n'est pas tout. Nos fils, lorsqu'ils ont acquis une vocation libérale, n'en trouvent pas l'emploi. Vos blancs des États libres les dédaignent et les repoussent. Nous ne sommes point assez nombreux, nous, pour leur fournir l'application de leurs facultés.

Nos hommes d'élite se voient contraints, par cet ostracisme, à quitter les États, afin de suivre ailleurs la route qu'ils ont choisie, et dont toutes les issues leur sont fermées ici. Ce qu'il faut créer chez nous, hommes de couleur, c'est une classe intermédiaire, en mesure de se faire une situation modeste, honorable et sûre. Libres, l'argent nous manque. Il nous manque, parce que nous n'avons pas de métiers; parce que, entre les lettres, les sciences, les arts libéraux, et le rasoir du barbier ou le fouet du cocher, s'ouvre un vide, un gouffre sans pont ni bac, pour passer d'un bord à l'autre bord. Notre pauvreté nous tient ignorants, notre ignorance nous maintient dégradés. Donnez-nous une école fournie d'ateliers divers, où des maîtres d'état enseignent à nos fils le maniement du fer, du bois et du cuir! Cet enseignement, les blancs nous le refusent. Ni fermiers, ni artisans n'acceptent nos fils comme apprentis. La répulsion est opiniâtre ; à moins d'une révolution dans les idées, rien ne la vaincra. Grâce aux colléges, séminaires, lycées que vous nous avez ouverts, nos fils apprennent à se servir de leur tête; apprenez-leur à se servir de leurs mains. Qu'ils puissent bâtir les maisons où ils logent, fabriquer les meubles dont ils usent, construire les ponts sur lesquels ils franchissent la rivière, faire les souliers et les bottes qu'ils ont tant cirées, tenir leur place dans les rues marchandes, s'en créer dans les grandes expositions du pays. — Et le pays bénéficiera de cette élévation rationnelle, progressive; et l'esclavage tout entier, en recevra un coup fatal. — Le grand argument du Sud contre l'abolition, n'est-ce point le mépris

où le Nord abolitionniste, tient l'homme de couleur qui a conquis sa liberté? — Alors, on n'entendra plus les pères de famille se demander parmi nous : « Que ferai-je de mon fils? » Le niveau général montant alors, ceux qui auront gravi les sommets n'y seront plus solitaires, et comme éperdus. Les individualités mal ébauchées se dessineront, elles s'affirmeront. On nous accordait les facultés du singe : celle d'imiter. On sera forcé de nous reconnaître les facultés de l'homme : celle de créer, et d'*être nous!* »

Mistress Beecher Stowe, non-seulement adopta mes vues, accepta mon plan, mais me demanda de réunir mes frères libres, afin de les consulter sur le sujet. Une convention, la plus nombreuse, la plus éclairée de toutes celles qui s'étaient tenues jusqu'alors — 1853, Rochester — reçut la proposition, l'examina, l'acclama, et par vote unanime, adressa de chaleureux remercîments à mistress Stowe.

Tout étant conclu, l'illustre auteur d'*Uncle Tom's Cabin,* partit pour le Royaume-Uni. Durant son absence, la rage du Sud s'exhala en calomnies : L'or qu'elle collectait au nom de la sainte cause, mistress Stowe le gardait en poche!

Salirai-je ma plume au contact de pareilles vilenies? M. Ward Beecher répondit — *New-York Independant* — aux *vilains* qui les avaient proférées, et mon journal, venant à la rescousse, acheva l'œuvre, en publiant les intentions de mistress Stowe : l'*emploi fixé par elle,* des offrandes qu'elle recevait.

A son retour, je fus trouver mistress Stowe. Changeant d'avis, elle avait renoncé à l'école industrielle. Elle m'exposa ses raisons; et bien que je ne parvinsse pas à en découvrir la force, je ne doutai pas un instant que sa conscience ne les approuvât.

Ce revirement, cruel pour mes frères de couleur, le fut à double titre pour moi.

Un noble espoir s'écroulait. J'avais été le messager de la bonne nouvelle; portai le faix de la déception.

IX

LE SUD S'EXASPÈRE

Les plus beaux mouvements se ralentissent; les plus généreux élans s'arrêtent; ce qui a monté redescend, la force d'impulsion s'épuise, le feu s'éteint; il est une loi de gravitation qui ramène tout par terre, et l'*abolitionnisme* l'aurait subie, sans les esclavagistes, qui prirent soin de le chauffer, à grand renfort de folie et d'audace.

Est-ce trouble de conscience, est-ce conséquence fatale du système? il ne supporte ni l'obscurité, ni le silence que demanderait sa sécurité. Le système pérore, quand il lui conviendrait de se taire; parade, quand il devrait se cacher; met flamberge au vent, lorsqu'un peu d'oubli sauvegarderait son existence; et fit, à l'époque dont je parle, une telle exhibition de *canaillocratie* contre la liberté d'opinion; de revolvers et gourdins dans le congrès; requit, obtint actes et mesures si détestables; qu'abolitionnistes et abolition lui durent, ceux-là un redoublement d'énergie, celle-ci un pas décisif vers la victoire.

Demande à l'Angleterre, de retourner les esclaves

fugitifs, qui, traversant l'Atlantique, avaient cherché et trouvé la liberté sur son sol.

Fugitive Slave Bill chez nous.

Annexion du Texas, à cette fin d'accroître le nombre des États à esclaves.

Guerre du Mexique.

Expédition flibustière, contre Cuba et l'Amérique centrale.

Décision du *Chief Justice* Taney — *Dredscott case :* — « Les nègres n'ont pas de droits, que soient tenus de respecter les blancs. »

Rappel du *Missouri Compromise,* quand le Sud en avait épuisé les profits, et que le Nord pouvait en tirer quelque avantage.

Tentative armée et sanglante, pour imposer l'esclavage au territoire vierge du Kansas.

Attaques violentes, contre la personne et le caractère des plus généreux défenseurs de l'indépendance.

Tels furent les blocs de charbon ardent, que jeta le Sud dans la fournaise. La guerre en sortit. — Mais avant, le peuple du Nord s'échauffa.

Longtemps, il nous avait demandé d'une voix indifférente : — Qu'ai-je à faire avec l'esclavage? — Quand il vit l'esclavage s'avancer au pas de conquête, il ne le demanda plus.

Le lâche attentat dont Sumner fut l'objet; ce coup de massue en plein Sénat, que de leurs mains blanches, les dames du Sud applaudirent; la nation le reçut en plein cœur. Et lorsque vint le *rappel du compromis,* Lincoln, alors représentant de l'Illinois, eut raison de

s'écrier : — « Les États-Unis ne peuvent plus endurer la situation : à moitié libres, esclaves à moitié. Soyons l'un ou soyons l'autre. Il n'y aura de paix, que par l'abolition. »

Entendez-vous, à ces paroles, les invectives des journaux sudistes contre ce *bûcheron,* ce *batelier,* ce *rabotteur de planches,* cet *avocat de raccroc!*

L'affaire du Kansas allait éclater. Il s'agissait, pour le Sud, de faire du Kansas un État à esclaves ; par conséquent une force au service des esclavagistes, et dans le pays, et dans le parlement.

Le Sud avait pour lui le parti démocratique, la proximité du Kansas et du Missouri — État à esclaves — la violence, toujours et partout.

Les opposants du Nord, à plus de mille milles de la frontière orientale du Kansas, n'y pouvaient pénétrer qu'en traversant une contrée sauvagement hostile.

Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. « Tirez sur ma caisse aussi longtemps que durera le conflit, deux cents Livres St. par mois ! » écrivait Gerrit Smith. — G. L. Stearns envoyait ses dollars par milliers. Beecher tonnait dans son journal, Sumner parlait comme jamais orateur n'a parlé. Ceux-là furent les générateurs. Les hommes qui partirent pour faire du Kansas un État libre, furent les héros et les martyrs.

Quand il devint évident pour tous, que la question ne se résoudrait ni par des mots ni par des votes, mais par des balles et des couteaux ; John Brown sentit que son

heure aussi, était venue. Il la rencontra, joyeux et résolu. Je le vis fréquemment, tandis qu'il cherchait dans l'Est, des armes avec des munitions. Il s'abritait sous mon toit, mes conférences travaillèrent pour sa cause, et pénétrant plus à fond dans cette âme, je sentis pour l'homme un plus profond respect.

Le problème ne consistait pas seulement en ceci : quel parti prévaudra dans le Kansas? Le problème renfermait cette autre question : les citoyens des États libres, y seront-ils soufferts? — Les flibustiers du Missouri, avaient répondu négativement. Ils opéraient des razzias, incendiaient, assassinaient, ravageaient.

On s'est indigné des sanglantes représailles de John Brown. Impossible, je suis le premier à le dire, d'envisager sans frisson, les coups infligés par cette main de fer. C'était la loi *Lynch,* avec ses effroyables rigueurs, appliquée en grand. Mais qu'on songe aux attentats des agresseurs!

Le courage, l'habileté stratégique, la promptitude d'exécution, qui signalèrent cette campagne de John Brown dans le Kansas, défient l'imagination.

Avec huit camarades, il bat et capture H. Clay Pate, entouré de ses vingt-cinq hommes, tous armés, tous à cheval. Avec trente compagnons, il rencontre quatre cents Missouriens, commandés par le général Read. Les quatre cents avaient juré de ne repasser la frontière, qu'après extermination au Kansas, du dernier vestige de ce qu'on appelait dans le Sud : l'*Esprit des États libres*. Un coup du balai que manie John Brown, les renvoie chez eux. Cela fait, Brown, en dépit des lois et des

autorités, va dans le Missouri même, délivrer douze esclaves et les transporte en Canada!

La perte du Kansas, n'abattit ni le Sud ni ses outrecuidances.

Les défaites, on l'a vu, excitaient ses témérités. Vaincu dans l'affaire des territoires, le Sud se rejeta sur la Constitution, prétendant y trouver la légitimation de l'esclavage et son triomphe.

Sur ce champ de bataille comme sur l'autre, l'attendait son éternel ennemi : la liberté.

Le pays entier prenait part à la lutte; les liens entre le Nord et le Sud se détendaient; l'orage allait grondant plus près, plus fort; M. H. Seward s'efforçait en vain de calmer les esprits. Alors, pour la seconde fois, John Brown descendit dans l'arène.

La nuit du 16 octobre 1859, on vit paraître, au confluent du Potomac et de la Shenandoah, dix-neuf hommes : quatorze blancs, dix noirs. Armés eux-mêmes, ils portaient en outre un chargement de fusils, revolvers et coutelas, destinés aux recrues qu'ils feraient en route. Ces hommes entrèrent dans la ville d'Harper Ferry (Virginie), s'emparèrent de l'arsenal, de la manufacture de fusils, arrêtèrent les principaux citoyens, s'adjoignirent une cinquantaine d'esclaves, tuèrent trois individus, proclamèrent l'émancipation, occupèrent la place et furent capturés par un corps de troupe, sous les ordres du colonel Lee[1]

[1] Depuis, le fameux général des armées du Sud.

Grièvement blessé, transporté à Charlestown, le chef et provocateur de l'insurrection, John Brown, y attendit son jugement. Tout en déclarant sa cause légitime, tout en protestant contre son arrestation, il prévoyait la sentence.

John Brown avait jeté le gant, non-seulement à la Virginie, mais à tous les États du Sud, et à la Fédération même. Il avait bravé les lois. Il avait déchainé contre lui deux des plus terribles passions humaines : la colère et la peur. Quelques efforts que pussent tenter les abolitionnistes — qui déploraient et blâmaient son acte — nulle chance pour lui, d'échapper à la condamnation.

Amené devant le grand jury (27 octobre), John présenta trois requêtes : du temps pour préparer sa défense; l'assistance d'avocats appartenant aux États du Nord; l'autorisation de communiquer avec ses co-détenus. — Seule, sa demande concernant le secours d'avocats du Nord, lui fut octroyée.

La fureur et l'épouvante — on craignait un soulèvement général des noirs — précipitèrent les débats. Étendu sur son lit de camp, presque inconscient, John Brown assista, plus qu'il ne prit part à sa défense.

Existait-elle? — Les avocats désignés par la Cour, ceux qui étaient accourus du Nord, n'avaient eu ni les uns ni les autres, le temps de la préparer.

Au verdict du jury : *Coupable!* succéda la sentence de mort. John Brown en appela. L'arrêt fut confirmé, l'exécution fixée au 2 décembre.

— Gentilshommes! — s'écria Brown, à l'ouïe du

prononcé : — Gentilshommes! finissez-en avec l'esclavage, ou l'esclavage en finira avec vous!

Plus d'un, sur les champs de bataille où allait succomber le Sud, dut se rappeler cette prédiction.

Le 2 décembre, onze heures du matin, John Brown prenait congé des compagnons qu'il avait entraînés dans sa perte. A tous il serra la main, sauf à Cook. Celui-là, déclara Brown, l'avait trompé sur les véritables dispositions des esclaves, les prétendant mûrs pour l'insurrection, tandis qu'ils ne l'étaient pas. — Cook repoussa, mais faiblement, l'imputation.

— Êtes-vous prêt? — demanda l'officier.

— Je le suis toujours. — Brown disait vrai.

Les bras liés, la tête couverte d'un chapeau noir à bords rabattus, vêtu des mêmes habits qu'il portait devant la cour, Brown s'avança sur le seuil de la prison, calme et presque joyeux. Une négresse était là, son nourrisson au sein. Brown s'arrêta pour baiser l'enfant.

— Dieu vous bénisse! — s'écria une autre négresse : Dieu vous bénisse, vieux homme! Si je pouvais, je vous aiderais! Mais je ne peux pas.

Quelques compagnies d'infanterie, une troupe à cheval, suivie du wagon qui portait le cercueil, attendaient le prisonnier. Il prit place à côté du cercueil. — Ainsi gardé, John Brown arriva sur le champ d'exécution. La potence s'élevait au bout; fusiliers, cavaliers parcouraient l'enceinte, écartant la foule, baïonnette au fusil.

John Brown gravit les degrés de l'échafaud; la cape descendit sur ses yeux; le nœud coulant emprisonna son cou :

— Avancez quelques pas! — fit le bourreau.

— Conduisez-moi! — répondit John Brown : — Je ne puis voir.

Manœuvres, marches et contre-marches de la force armée, comme s'il se fût agi de livrer bataille, s'effectuèrent autour de la potence. Cela prit un quart d'heure à peu près.

— Êtes-vous fatigué? — demanda l'exécuteur.

— Non. Mais ne me laissez pas dans l'attente plus longtemps qu'il ne faut.

La trappe s'abaissa.

Brown était un homme à vie tenace. Trente-cinq minutes après, le pouls battait encore.

— Je ne veux pas de cérémonies religieuses, accomplies par des ministres qui consentent à l'esclavage de leurs frères! —s'était écrié Brown, parlant de ses funérailles et de sa mort : — J'aime mieux être accompagné par douze négrillons et une bonne vieille grand'mère esclave, qui recommanderont mon âme à Dieu, que d'avoir après moi toutes les pompes du clergé!

Les volontés de John Brown furent respectées. Son corps, remis à la malheureuse veuve, repose — *Elba*, Essex county (New-York) — au milieu des neigeuses et taciturnes grandeurs des Adirondacks [1].

Le coup d'Harper Ferry, fut comme la dernière paille ajoutée au faix du chameau. Un cri de haine éclata par tout le Sud; il trouva de l'écho dans le Nord. Quiconque

[1] Une large souscription subvint aux besoins de la famille.

avait connu Brown, allait se voir soupçonné, dénoncé, poursuivi, livré aux tendres compassions du Sud.

La nouvelle de l'envahissement de Harper-Ferry, était tombée comme une bombe dans National Hall (Philadelphie) au moment où j'y donnais une conférence. Quelques heures plus tard, nous apprenions la capture de Brown, et que sa valise, contenant des lettres de Gerritt Smith, Gildings, Howe, Sanborn et moi-même, était aux mains du gouverneur Wise. Un télégramme suivait, portant ordre de nous arrêter.

M. J. Horn, le télégraphiste, accourut, m'avertit, et me pressa de quitter instantanément Philadelphie.

Mes amis frémissaient à la pensée des dangers que j'allais affronter, en passant de *Walnutt Street* au débarcadère.

— Venez avec moi, quelques-uns! demandai-je : Ne fût-ce que pour voir ce qui adviendra!

Mais, sous un prétexte ou sous l'autre, les uns et les autres déclinèrent la proposition. Mon fidèle Franklin Turner, marcha seul à mes côtés, ne me laissant que sur le steamer, au moment où l'ordre : — *Ce qui ne part pas, à terre!* l'obligea de me quitter.

Arrivé tard à New-York, j'y demeurai la nuit — une nuit angoissée, j'en conviens — sous le toit de mistress Marsh. Les journaux du matin annonçaient que le gouvernement n'épargnerait ni argent, ni peine, pour traquer, dépister et châtier, tout complice de Brown.

A l'instant, un souvenir me revint : Mon pupitre (Rochester) renfermait des lettres de Brown; plus, son projet de constitution!

— Écrivez! fis-je, tendant une feuille de télégramme à miss X...; et je dictai : — « B. F. Blackall, esq., Rochester : — Dites à Lewis prendre papiers, haut pupitre, mettre en sûreté. » — Louis était mon fils; B. F. Blackall, le télégraphiste de Rochester et mon ami.

L'affaire des papiers réglée, restait ma personne. Qu'en faire? Je pris, de tous, le parti le plus risqué : retourner chez moi.

A peine arrivé — ce ne fut ni sans difficultés, ni sans périls — le lieutenant gouverneur Selden, entrait dans mon bureau.

— Filez au Canada! me dit-il : Wise, le gouverneur de Virginie, va vous requérir; notre Gouverneur ne peut écarter sa demande; le peuple prendra les armes; évitez l'effusion du sang!

Je suivis le conseil.

Selden avait vu vrai. Ce qui le prouve, c'est la lettre suivante, *confidentielle*, du gouverneur de Virginie au président des États-Unis, Buchanan [1].

Richemond, Va, nov. 13, 1859.

A Son Excellence James Buchanan, président des États-Unis, et à l'Honorable Directeur Général des postes.

« Gentilshommes, informations reçues et certifiées par serment, je requiers du pouvoir exécutif du Michigan la personne de Frédérick Douglass — selon toute probabilité dans le Michigan à cette heure — nègre,

[1] Lossing, l'historien, me la fit tenir après la guerre.

prévenu de meurtre, vol, excitation à l'insurrection *servile* dans l'État de Virginie. Mes agents, chargés de réclamer et arrêter ladite personne sont : Benjamin, M. Morris, et William Kelly. Je demande pour eux, l'autorité nominale d'*agents postaux*. Leur mission secrète exige quelque prétexte, pour traverser sans risque des quartiers dangereux, et procéder, garantis contre toute violence, à l'exécution de la loi. Je prie M. le Directeur Général des postes, de conférer à tous deux, l'autorisation d'agir comme *detectives* du département postal; allant et venant sans interrogation, délai ou empêchement.

« *R. J. B.*, etc. *Henry A. Wise.* »

Six heures après mon départ, le gouvernement procédait à ma recherche, dans la ville (Rochester) que je venais de quitter.

X

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Quelques mots encore, sur mes relations avec John Brown.

L'expédition du Kansas terminée et la liberté victorieuse, Brown restait à la tête de ses hommes, tous armés, tous décidés à le suivre où qu'il allât, car tous croyaient en lui.

Ce fut alors qu'arrivant à Rochester, il me pria de l'héberger durant quelques semaines.

— Mais! s'écria-t-il : J'entends payer mon entretien.

John Brown n'était pas homme à contredire. Ainsi fut fait.

Il travaillait sans relâche : à sa correspondance d'abord, puis à sa grande Constitution, première pensée du matin, dernière du soir[1]. Il en exposa le plan à quelques amis, mandés tout exprès du Canada, et m'en rebattit si constamment les oreilles, que l'affaire, je l'avoue, me devint un insupportable assommoir.

— Donnez-moi deux planches! fit-il un matin.

[1] Je possède le manuscrit, tracé de la main de Brown.

Les planches apportées, John Brown commença d'y crayonner un plan de fortifications, destinées à son projet des Alleghanis. Placés de distance en distance, les forts — cachettes dans les rochers, on s'en souvient — devaient, par de secrets passages, se relier les uns aux autres; et ses compagnons, l'heure venue, tomber tous à la fois sur l'ennemi. Ces esquisses, qui m'intéressaient moins qu'elles ne captivaient mes enfants, montraient que Brown avait aussi bien l'œil sur les moyens que sur la fin. Il les fit voir à *Shieds Green,* autrement dit *Empereur,* esclave fugitif de Charlestone, individu taciturne, indomptable, que sa dignité personnelle faisait généralement respecter. Les deux caractères se comprirent. Brown, qui vit de quel granit était bâti l'homme, lui dévoila ses intentions. Green jura de les exécuter.

Brown cependant, de retour à Springfield, m'écrit soudain qu'il va commencer l'œuvre. Mais avant, il désire me voir, et me donne rendez-vous dans une carrière abandonnée : *Chambersburg*, Pensylvanie.

M. Kagi, mon secrétaire, ajoute-t-il, sera présent. Amenez Green! Apportez le plus d'argent que vous pourrez! »

Je prends *Empereur,* dix dollars que me remet une amie, miss Glocester; j'arrive à Chambersburg, on m'y demande une conférence, je la donne — il fallait écarter les soupçons. — Ma conférence achevée, je me mets en quête d'un M. Watson, désigné par John Brown comme mon guide vers les carrières; je trouve

M. Watson en train de promener le rasoir sur un visage quelconque — il était barbier — M. Watson quitte son client, et nous voilà en route.

Mais il ne s'agissait pas de badiner! John Brown, sous le ban de l'État, sa personne mise à prix — pour actes de justice arbitraire dans le Kansas — se gardait, armé jusqu'aux dents, et tirait sur tout visiteur suspect. Il me reconnut, posa la ligne qu'il tenait en main — complément de son costume : vieux chapeau, habit gris, travestissement complet — et s'assit avec M. Kagi, Empereur, et moi, parmi les blocs épars.

Prenant la parole alors, il prononça le nom d'*Harper Ferry*, nous révéla son projet, en développa les détails, et me demanda ce que j'en pensais?

— Ce que j'en pense! fis-je hors de moi : Ce que je pense du projet? Je pense qu'il est impraticable, du commencement à la fin. Je pense qu'il compromet la cause entière, je pense qu'il perdra quiconque s'y associera. Je pense qu'attaquer le gouvernement fédéral, c'est s'aliéner la nation. Pourquoi renoncer aux Alleghanis, à l'évasion partielle et successive des esclaves, à leur agglomération progressive, à ce triomphe plus lent mais plus certain?

Brown laissait dire, et suivait sa pensée.

— Ce qu'il faut à la nation, s'écria-t-il, c'est un coup de foudre qui la réveille. Ce qu'il faut aux esclaves, c'est un appel de clairon qui les rassemble autour de l'étendard. L'investissement de Harper Ferry fera cela!

Et de décrire ses plans, ses moyens d'action, la sûreté de l'entreprise.

— Ceci, interrompis-je, m'en démontre une fois de plus les funestes hasards. Cerné, comment échapperez-vous? Harper Ferry est un piége d'airain. Vous n'en sortirez pas vivant.

— Cerné! Si je le suis, je me frayerai passage à travers l'ennemi. Mais je ne serai pas cerné. Les principaux citoyens saisis, emprisonnés, je reste le maître, et je dicte mes conditions.

Ébahi en face d'une si absolue méconnaissance de la réalité :

— Vous vous appuyez sur un roseau brisé! m'écriai-je : Plutôt que de laisser soixante minutes Harper Ferry dans vos mains, la Virginie le fera sauter : otages, arsenal et tout.

Inutile. Brown écoutait, mais n'admettait rien. Nos discussions durèrent deux jours. Quand je vis que c'était temps perdu :

— Vous avez entendu le capitaine! fis-je, m'adressant à Green. Je retourne à Rochester; y revenez-vous avec moi?

— Restez, Douglass! — dit Brown, jetant ses bras autour de mon cou : — Restez! Faisons l'affaire ensemble! Je vous défendrai au prix de mon sang! La secousse donnée, les abeilles essaimeront; j'ai besoin de vous pour les mettre en ruche.

Refuser m'était dur; mais l'expédition était insensée, mais elle était funeste; mais loin de délivrer les esclaves, elle allait river leurs fers. — Je résistai.

Sur le point de partir :

— Qu'avez-vous décidé? demandai-je à Green.

— Moi, aller avec vieux homme! — répondit-il froidement.

Vingt et un jours à peine écoulés, Harper Ferry était pris, repris, et Brown aux mains du Sud.

Telle fut ma dernière entrevue avec le capitaine Brown : Cœur de lion, héros fourvoyé.

— Si tout se borna là! — me demandera-t-on : Pourquoi ne pas comparaître devant les tribunaux de Virginie? Qu'aviez-vous à redouter?

Je vais vous le dire. Que je fusse de moitié dans l'affaire d'Harper Ferry, mes ennemis ne pouvaient le prouver. Mais ce qu'ils pouvaient prouver, c'est que je m'appelais Frédérik Douglass, c'est que je poursuivais l'abolition de concert avec Brown, c'est que je lui avais amené Green, c'est que je lui avais apporté de l'argent. Or, il n'en fallait pas plus pour me faire pendre.

Jérémie Anderson, un des hommes de Brown, me rejoignit en Canada. — Le capitaine, m'apprit-il, tenait ses plans secrets. Lorsque sa troupe devina le but de l'entreprise, une désapprobation générale se manifesta parmi les noirs. N'importe, tous avaient juré, tous résolurent de suivre leur chef, où qu'il les menât.

— Mais vous, Anderson, comment vous trouvez-vous ici?

— Captain Brown nous avait, Green et moi, lancés dans le pays, pour y recruter les esclaves. Quand Lee cerna Brown, nous étions déjà hors des murs.

— Et Green?

— Oh! Green! — Voilà, qu'y pouvons-nous, main-

tenant? que je lui dis : Viens en Canada! — Non! qu'il me fit : Je retourne vers le vieux homme.

Chef et compagnons, rencontrèrent même sort.

Le Canada, bien que territoire anglais, n'était pas sûr pour moi.

Quatorze ans auparavant, l'Angleterre m'avait abrité contre les traqueurs d'esclaves; j'y cherchai refuge contre les *justiciers* Virginiens.

L'exil pouvait se prolonger durant ma vie entière. Gouvernement, moyens d'action, tout était aux mains de l'esclavage. Qui eût dit que quatre années plus tard, l'esclavage aurait fini d'exister!

Ce fut donc le cœur oppressé, congelé jusqu'à la moelle des os, qu'à travers le *North Passage,* secoué par les fureurs de l'Atlantique, en péril de mort souvent, je mis le pied sur sol anglais.

— S'il m'était donné de rattraper le bâtiment qui l'emporte! — s'était écrié le gouverneur Wise : — Je l'en arracherais à tout prix.

Mais ni les menaces de Wise, ni les griffes de Buchanan[1], ni les prisons de Virginie, ne me pouvaient plus rien.

Après six mois consacrés à donner des conférences, un événement infiniment douloureux, la mort de ma fille bien-aimée, *Annie,* lumière et joie du foyer, me rappela subitement en Amérique.

[1] Alors président des États-Unis.

J'étais depuis quelques semaines chez moi, qu'on me croyait encore par delà les mers La Virginie avait satisfait sa soif de sang, exercé ses vengeances, juridiquement tué les complices — véritables ou supposés — de Brown ; elle s'était rendue odieuse par ses violences, ridicule par ses frayeurs. La prédiction d'Emerson commençait de se réaliser : Brown devenait un martyre, sa potence une croix ; le cadavre dormait dans la poussière, l'âme marchait en avant. L'hymne qui devait conduire le Nord à la victoire, l'hymne de Brown, le chant tragique se levait de terre ; sa mélodie sinistre, roulait d'échos en échos.

Bientôt une question immense, la nomination du président, vint remuer le pays comme jamais, depuis la guerre de l'indépendance, passion ne le souleva. Conquérir la liberté de trois millions d'hommes, certes, la chose avait été grande. Arracher les États au démembrement et à la ruine, sauver ses trente millions de citoyens, rendre à l'humanité un peuple d'esclaves maintenus dans l'abrutissement bestial ; l'œuvre était bien autrement glorieuse ! — L'année 1860 devait en voir l'accomplissement.

Trois candidats aspiraient à la présidence :

Stephen A. Douglas, représentant du parti de la souveraineté territoriale : Droit du peuple à voter, dans chaque État, le maintien, l'introduction ou la suppression de l'esclavage ;

John C. Breckenridge, représentant du Sud excessif : Droit des planteurs à transporter, établir, maintenir

leurs esclaves, en quelque État que ce fût, avec ou sans l'autorisation des citoyens dudit État;

Abraham Lincoln, représentant du pouvoir constitutionnel : Droit du gouvernement : 1° à exclure l'esclavage de la République entière; 2° à le confiner dans les États où il existait déjà; 3° à préparer l'émancipation générale.

On comprend de quel enthousiasme je me jetai dans la mêlée. Elle était rude. Le Sud écumait, vociférait :

— Quel que soit le résultat du vote, criait-il, plutôt déchaîner la guerre, que subir la présidence de Lincoln!

Les amis de la paix quand même, frissonnaient à ces menaces; les gens de sens rassis, les tenaient pour bravades en l'air; les hommes d'énergie et de cœur, fatigués des allures insolentes du Sud, sentant que le pays avait trop souvent fléchi devant ses audaces, relevaient le front, acceptaient le défi, fourbissaient carabines et revolvers.

Le Sud se serait creusé l'esprit, pour découvrir la meilleure manière d'exaspérer le Nord contre l'esclavage, il n'aurait pas trouvé mieux.

Ces impertinences de planteurs, courbache au poing, ton haut, façons de maîtres, le Nord n'en voulait plus.

Lincoln fut nommé.

Qu'allait faire le Sud? Ravalerait-il ses rodomontades? Se soumettrait-il au verdict du peuple? Procéderait-il à l'exécution du programme qu'il avait si bruyamment publié?

Un son de trompette dans le Sud, la marche pesante d'hommes armés, vint répondre à la question.

Alors, éclata le mauvais vouloir de Buchanan, doublé de son cabinet. Trésor à sec, régiments disloqués, vaisseaux hors de portée, arsenaux vides, la sécession entraînant tout à son aise État après État; tels furent les faits, honteux, par lesquels se marqua le pouvoir expirant d'un homme qui avait juré de soutenir, défendre et maintenir le gouvernement fédéral.

Hélas! après l'action la réaction, après l'élan le recul, après la victoire l'affaissement.

Lincoln nommé, le Nord, on l'eût dit, s'épouvantait de son triomphe. Il semblait n'avoir plus qu'un souci : plaire au Sud, l'amadouer, le convaincre que la nomination de Lincoln n'était pas ce dont elle avait l'air; qu'elle ne sous-entendait rien de contraire à l'esclavage, rien de préjudiciable aux intérêts des propriétaires de *bétail noir;* que le Nord reconnaissait, que le Nord respectait le droit des maîtres à poursuivre leurs esclaves fugitifs, même au sein d'un État libre; que le droit d'introduire l'esclavage en des territoires nouveaux, pouvait être requis par le Sud, accordé par la suprême cour!

De novembre à mars, rien n'arrêta le flux montant, la houle écœurante des concessions imaginées, des compromis proposés! — C'était à qui inventerait le plus abject [1]

Dans Washington même, des hommes tels que

[1] La *canaillocratie* en profitait pour faire à sa guise : du Massachussets au Missouri, elle attaquait les *meetings* émancipateurs.

Seward, Adams, Anthony, Giddins, carguaient leurs voiles devant la tempête qui venait du Sud! Ils cherchaient des moyens conciliateurs; ils nommaient des comités chargés d'examiner les griefs; ils s'efforçaient de jeter des ponts volants par-dessus l'abîme.

Ceux qui avant l'élection criaient : — Qui donc a peur? — tremblaient dans leurs souliers. Le renforcement du *Fugitive slave bill;* le *veto* d'un seul État, suffisant à empêcher l'émancipation décrétée par le gouvernement fédéral — si jamais il en avait le courage — voilà, parmi beaucoup d'autres, les idées que forgeaient, que lançaient dans le public, les emportements de la pacifique lâcheté!

Grâce à Dieu, la folie du Sud sauva le Nord.

Donnât-on au Sud carte blanche — ainsi s'exprimait son représentant, M. Ireson, de Géorgie — avec prière d'y écrire les conditions du traité, le Sud n'écrirait rien.

Free (*libre*) le Sud abhorrait le mot! — Terre libre, États libres, libre enseignement, libre parole, presse libre, tout ce qui portait ce nom odieux : *liberté,* il l'exécrait — Une fois pour toutes, il en voulait finir : SÉCESSION OU LA MORT!

Et sans ce cri, et sans cette démence, le Nord continuait à s'aplatir, le Sud à gouverner, la démoralisation à progresser, l'aiguille à reculer sur le cadran de la civilisation américaine : l'esclavage à forger ses fers, partout où ondoie le drapeau étoilé.

XI

LA GUERRE.

Dès le premier jour, la guerre fut à mes yeux l'abolition de l'esclavage.

Battue en brèche, ma foi tint bon.

Quand Seward chargeait nos ministres à l'étranger, d'affirmer que, quelle que fût l'issue de la rebellion, rien ne serait changé dans les États du Sud : que les esclaves y resteraient esclaves, que les maîtres y resteraient maîtres; quand le général Mac-Clellan, quand le général Butler, prévenaient les esclaves que tout effort vers la liberté serait réprimé par un bras de fer; quand le gouvernement national refusait de rassembler des troupes noires; quand il démentait la proclamation, par laquelle le général Freemont venait d'abolir l'esclavage au Missouri; quand nos régiments fédéraux retournaient les esclaves à leurs maîtres; quand nos bataillons maintenaient le *bétail noir* dans les fermes de Virginie; quand nos soldats se montraient plus prompts à chasser du camp les hommes de couleur, qu'à fondre sur les rebelles; alors et toujours, ma conviction résistait.

Parcourant le Nord, je développais ma pensée :

— La guerre, disais-je, c'est la délivrance de l'esclave, tout autant que c'est le salut de l'Union. Mais pourquoi le Nord ne se sert-il pas de ses deux mains? Pourquoi se fait-il manchot? Pourquoi, tandis qu'il arme sa main blanche, tient-il immobile, enchaînée, paralysée, la main de bronze qui l'aiderait à écraser l'ennemi?

Que voulez-vous! rarement les théories ont raison de la déraison.

— Une guerre d'émancipation! s'écriait-on : C'est exaspérer le Sud, c'est gagner à la rébellion les États indécis, c'est élargir le gouffre!

— Des régiments de couleur! Tout homme du Nord, plutôt que de combattre à leur côté, jettera ses armes et retournera chez lui. Soldat, un esclave! Au premier sifflement du fouet des maîtres, votre soldat tournera les talons.

Et pendant que le Nord raisonnait de la sorte, le Sud usait largement de sa population noire. Travaux, fortifications, approvisionnements, les noirs exécutaient toute corvée; laissant aux maîtres loisirs et vigueur, pour mieux sangler le Yankee.

Rien de tel que le tonnerre, dès qu'il s'agit de réveiller les gens. Le canon de *Bull's Run, Ball's Blutt, Big Bethel, Fredericksburg,* retentit à Washington : il y déboucha les sourdes oreilles. Notre gouvernement consentit à employer les hommes de couleur.

Bien! Mais comment les employer, sans faire brèche aux vieilles coutumes, sans effaroucher les préjugés?

Le nègre servait déjà dans l'armée, en qualité de marmiton, brosseur, porteur, souffre-douleur. Met-

tons-le à la pelle et à la pioche! Faisons-lui creuser des tranchées, construire des terrassements sous l'ardent soleil du Sud! Il ne s'en portera guère plus mal, et nos hommes s'en porteront mieux! — Ce fut le premier pas.

Donner au nègre un costume qui, tout en l'associant à l'armée, le distinguât du soldat, fut le second.

Puis, on proposa de lui fournir, pour se défendre en cas d'urgence, quelque chose de moins inoffensif qu'une brouette ou qu'une truelle.

Puis, on pensa qu'autant valait faire du nègre un soldat : un soldat moins l'uniforme bleu ; un soldat marqué du signe de l'infériorité perpétuelle.

Or, il se trouva que chemise rouge au corps, pistolet à la ceinture, le noir ne tarda pas à combattre au premier rang, partout où l'on se battait.

Sur pied d'égalité avec les blancs, lorsqu'il s'agissait d'affronter l'ennemi ; au fort de la mêlée, quand pleuvaient les balles, flamboyait l'arme blanche, ricochaient les boulets ; le noir ne recevait que demi-paye. En revanche, on lui faisait garder les forts et positions du Sud, en plein marais, fièvre jaune et pestilence.

Ce fut alors que le major Andrew, gouverneur du Massachussets, reçut de Lincoln l'autorisation de former deux régiments noirs : le 54e et le 55e.

Navré de l'injustice, mais non découragé :

— Frères ! — m'écriai-je dans un appel public reproduit partout : — Frères ! Le Massachussets vous fait signe, venez ! Remplissez les cadres ! Entourez l'étendard ! Que pas un ne s'attarde, que tous regardent en avant ! Officiellement autorisé, je me porte garant de vos droits : même

respect, mêmes armes, même protection, même équipement, même solde, mêmes rations pour vous que pour les blancs! Je ne discute ni n'argumente; discussion et arguments signifient hésitation. Nul parmi vous n'hésite, nul ne doute! Les portes du cachot sont entrebâillées; un viril effort, elles s'ouvriront. Et vous en franchirez le seuil; et avec vous, quatre millions de vos frères, de vos sœurs, de vos enfants asservis! Vengez l'honneur de notre race! L'égalité vous attend sur les champs de bataille : Saisissez-la!

Les régiments se levèrent. L'enrôlement s'accomplit, en des conditions inférieures à celles qu'on avait fait miroiter à mes regards.

N'importe! Ce que me refusaient les hommes, la logique des événements se chargeait de l'obtenir. Quant à l'honneur, je le savais sauf : les régiments noirs ne reculeraient pas.

Mes deux fils, Charles et Lewis, marchaient avec le 54e. Décimé devant le fort Wagner, il y reçut le baptême du feu. Solides comme roc, impétueux à l'attaque, on ne parla plus, dès lors, d'envoyer les noirs batailler contre les miasmes du Sud. Personne ne s'avisa plus de contester leur fermeté. Toute position requérant vaillance, constance, stabilité, leur fut de plein droit assignée. Ils se battaient si fièrement, tapaient si dru, soutenaient si gaillardement le choc des escadrons sudistes, que la Pensylvanie proposa de porter à douze, le nombre des régiments de couleur [1].

[1] « Le nègre s'est fait sa place dans l'estime des Américains. M. Higginson, colonel d'un régiment d'affranchis, auteur de : *Un*

— Parlez, agissez, recrutez! — m'écrivait le Major Stearn. Mais la négligence — j'écarte un mot plus fort — du gouvernement, à exécuter les promesses faites en son nom, aux hommes de ma race; l'attitude indifférente de Lincoln et de son conseil, en face des traitements sauvages, infligés par le Sud aux prisonniers noirs; la tristesse, l'abattement, le courroux, tout se réunissait pour me commander l'abstention.

— Je continue à croire aux *bras des noirs!* répondis-je : Mon espoir en l'intégrité des chefs de la nation, n'est pas entièrement éteint. Toutefois, c'est de plaintes à formuler, c'est de torts à redresser qu'il s'agit, non d'enrôlements à provoquer. Dans cette affaire, les noirs ont tout donné, le Nord a tout reçu, et n'a rien tenu. Pas un mot aux généraux rebelles, pour les avertir que le sang payerait le sang; que l'assassinat d'un soldat noir serait, tout comme le meurtre d'un soldat blanc, suivi de représailles. Pas un mot, quand les nègres libres du Massachussets, ont été pris et vendus

Militaire dans un régiment noir, déclare qu'il a trouvé chez ses soldats noirs une énergie, une impétuosité, dont jamais il n'a rencontré d'exemple, sauf peut-être chez les zouaves français. « La charge de *Port Hudson;* les batailles de *Milliken Bend, Neumarket Heigts, Olustee, Poison Springs;* la seconde attaque de *Petersbourg*, virent les régiments noirs accomplir des actes héroïques. A l'affaire de *Honey Hill* (Caroline du Sud), les bataillons nègres, qui occupaient une des positions les plus dangereuses, méritèrent, par leur inébranlable attitude l'admiration, même des hommes du Sud. Ces bataillons, le fait est rapporté par un récit sudiste, chargèrent à trois reprises en vrais enragés, se reformant chaque fois sous les balles, et laissant derrière eux les morts par monceaux. » *Les Américains chez eux*, pages 259, 260. *Bonheure*, 1880, Plon et Cie, 1882).

au Texas. Pas un mot, quand les héros de couleur, escaladant sous la mitraille les parapets du fort Wagner, pour y planter la barrière étoilée; leurs camarades capturés, ont subi tortures et mutilations. Je sais que vous m'allez dire : Ayez patience, la justice viendra! Et moi, je vous le demande, combien faudra-t-il voir de régiments noirs taillés en pièces, de prisonniers de guerre vendus, déchirés, suppliciés, avant que M. Lincoln se décide à dire : C'EST ASSEZ!

A ma lettre, le major Stearns répliqua deux mots : — Voyez Lincoln!

Voir Lincoln! Moi, l'homme noir, entrer dans la Maison-Blanche! Moi, l'esclave, affronter la présence du chef suprême de la plus vaste république des deux mondes! — De quel droit, au nom de qui, en vertu de quel mandat? Ne me fermerait-on point, tout uniment, la porte au nez? Et si l'audience m'était accordée, ne se résumerait-elle point en cet avis : — Retournez à vos affaires, et laissez à ceux que cela regarde, le soin de gouverner l'État.

Mes relations avec Charles Sumner, Wilson, Pomeroy, Salmon, Chase, Seward, Dana, tous sénateurs, quelques-uns en possession de charges importantes, me rassuraient un peu. Conseillée au surplus, l'entrevue devenait un devoir. Pas question de reculer.

S. Pomeroy m'introduisit. La chambre où Lincoln recevait alors ses visiteurs, est celle qu'occupent maintenant les secrétaires du président. J'entrai, pénétré de ma petitesse. Heureusement pour moi, Lincoln n'ai-

mait ni la pompe, ni les cérémonies : Je ne me trouvai jamais ni si vite, ni si complétement à l'aise, qu'en face du grand citoyen. — Il était assis dans un fauteuil bas, les jambes étendues, entouré de ses secrétaires, tous à l'ouvrage : des lignes profondes sillonnaient son front. Le travail semblait déborder, et l'appartement, et les hommes. Ils avaient l'air surmenés.

Sitôt que fut prononcé mon nom, Lincoln se leva, me tendit la main ; son sérieux visage s'éclaira, et je me sentis en présence d'une âme loyale, d'un homme que je pouvais aimer, respecter, en qui je pouvais me fier. Je lui expliquai qui j'étais, ce que j'avais fait : mes efforts pour le recrutement noir, mon but en sollicitant quelques moments d'entretien.

— Je vous connais, monsieur Douglass! fit le président. Seward m'a parlé de vous : J'ai grand plaisir à vous voir Exposez-moi vos *desiderata*.

Je les énumérai : — Même solde pour les enrôlés des deux races. — Même protection pour les prisonniers : échanges en cas ordinaires, représailles en cas d'atrocités. — Mêmes distinctions, mêmes promotions, pour les mêmes actes de valeur.

Lincoln écoutait en silence; grave, troublé parfois. Quand j'eus achevé, reprenant les trois points :

— L'emploi des troupes de couleur, dit-il, constitue à lui seul, un avantage énorme pour votre race La formation de régiments noirs, ne s'est pas opérée sans peine; elle a froissé, elle froisse encore le préjugé populaire. Les noirs ont pour s'enrôler, de plus puissantes raisons que les blancs. Ce fait : servir dans l'armée,

devrait les rendre coulants en matière de conditions. La paye s'égalisera plus tard; l'inégalité actuelle, est une concession nécessaire, à des préventions dont vous n'ignorez pas l'énergie. — Votre second point : Même protection pour tous, implique des difficultés presque insurmontables Les représailles sont un terrible remède, d'une application malaisée; on sait où cela commence, on ne sait où cela finira. Certes, si je pouvais mettre la main sur les bandits qui ont massacré les prisonniers de couleur, le châtiment serait sévère; mais pendre un homme, pour le crime qu'a commis un autre homme, la chose me révolte. Croyez-moi, le conflit perdra ses férocités; il s'humanise déjà; les confédérés commencent à traiter, non plus en félons, mais en prisonniers de guerre, nos soldats noirs capturés sous les armes. Le progrès moral résoudra mieux le problème, que la loi du talion!

Si les arguments de Lincoln me laissaient douteur, l'esprit qui les dictait m'inspira la plus sincère vénération pour l'homme, aussi modéré qu'il était fort.

Abordant le troisième point, Lincoln se montra bienveillant, sans se commettre, néanmoins :

— Je signerai, dit-il, tout brevet pour soldat noir que me présentera, en l'appuyant, mon secrétaire de la guerre.

J'étais entré découragé, résolu d'abandonner le recrutement; je sortis remonté, plein d'espoir, décidé à l'action.

Après le président des États-Unis, le secrétaire de la guerre : Stanton après Lincoln! — Dana me présenta.

Chaque trait de cette rigide figure m'avertit que je devais être bref, clair, précis; que la politesse n'était pas le faible de l'individu; et que, d'un instant à l'autre, il pouvait me tourner le dos :

— Bien! Que voulez-vous? Je n'ai pas de temps à perdre, ni avec vous, ni avec qui que ce soit. Parlez!

Si les lèvres n'articulaient pas ces mots, le regard me les adressait.

En trois minutes, je définis les requêtes tout à l'heure présentées au chef de l'État — Tout changea sur ce visage : brusquerie et dédain, firent place à la gravité de l'homme politique. Même défense du système que chez Lincoln; mêmes promesses pour l'avenir. Une fois de plus, je sentis que la liberté, que l'égalité; ma race ne les obtiendrait qu'en les prenant.

Recruter, pousser mes frères dans l'armée, tel était le but à poursuivre. Lincoln, Stanton, y insistaient tous deux :

— Voulez-vous une *commission?* — me demanda ce dernier : — Je vous nommerai sous-adjudant du général Thomas. Il organise les troupes noires dans *Mississipi Valley*.

J'acceptai.

— Quand serez-vous prêt?

— Dans quinze jours.

— Entendu. Votre commission vous sera expédiée à Rochester.

Pour une raison ou pour l'autre, elle ne le fut jamais!

Ce qui ne m'empêcha, ni d'effectuer les enrôlements, ni d'envoyer mon troisième fils au régiment noir du Mississipi.

XII

L'ÉTOILE DU MATIN.

La guerre durait depuis deux ans : une guerre de conciliation, plutôt que de conquête. Mac-Clellan, général en chef, semblait s'être donné pour tâche d'abattre la rébellion, sans froisser les rebelles ; tout au moins, sans blesser l'esclavage. Le gouvernement paraissait y avoir consenti, sinon coopéré.

Les protestations de Charles Summer, Garrison, Wendel Phillips, Gerrit-Smith, de la phalange abolitionniste tout entière, étaient venues s'écraser contre les murs de la Maison-Blanche.

Nous combattions la révolte, mais non sa cause ; les esclaves nous aimaient, et nous les méprisions ; les maîtres nous haïssaient, et nous les ménagions. Nous baisions la main qui nous frappait ; celle qui nous aidait, nous la repoussions avec dégoût !

La clef de la situation, la fin des désastres, c'était pourtant, qu'on le niât ou non : *quatre millions d'esclaves!* — Esclavage aboli, nœud tranché !

Or, tout à coup, 1er janvier 1863, le gouvernement, qui avait résisté à tous les conseils, à toutes les supplications, aux sinistres avertissements que lui donnait ses

défaites; le gouvernement comprit, et se rangea, résolùment, du côté de l'émancipation.

J'étais en Massachussets, je faisais partie de cette prodigieuse assemblée qui, dans l'enceinte de *Tremont-Temple* (Boston) attendait que l'éclair du télégraphe, réalisant l'espoir, lui apportât la proclamation.

Que serait-elle, que dirait-elle? — Une ligne de messagers reliait *Tremont-Temple* au bureau télégraphique. Les cœurs palpitaient. Crainte, espérance, joie, douleur, pareilles à de grandes houles; se soulevaient, s'abattaient, passaient, revenaient. — J Russel, miss Dickinson — d'une merveilleuse éloquence — Rev. Grimes, Sella Martin, Wills, Brown et moi, nous nous efforcions de calmer, par de brèves allocutions, cette fièvre d'impatience. L'heure n'était ni aux discours, ni à l'audition. De distance en distance, les coups de l'horloge marquaient l'interminable longueur du temps; l'attente devenait de l'agonie. Soudain, voici des pas précipités : La Proclamation! Arrivée! ÉMANCIPATION!

Qui dira l'éclat du triomphe, l'immensité du bonheur?

On criait, on pleurait, on riait, on s'embrassait. De sa voix puissante, Rue, le prédicateur noir, entonne l'hymne :

« Sonnez, vous tambourins sur la mer d'Égypte!
« Le bras de l'Éternel, a fendu les eaux! »

Mille, deux mille, trois mille voix s'unissent à ses accents. Le cantique emplit la nef; l'une après l'autre les strophes se déroulent, la dernière s'éteint; mais on ne peut se quitter, on ne peut rentrer dans les proses de la vie, il y a trop d'émotion, trop d'allégresse : — A

l'église baptiste! — Le cri ne s'est pas répété, que tous y répondant, courent à l'église. — Et jusqu'à la nuit, actions de grâces, prières, exhortations retentissent!

Je n'imagine point qu'une plus splendide manifestation pût glorifier, et ce grand pas de la nation vers la justice, et cette merveilleuse réponse de Dieu aux supplications que, siècle après siècle, faisaient monter vers lui ses enfants.

La proclamation, Lincoln l'avait faite à son image ; elle portait l'empreinte de son âme paisible, de son esprit conciliant. Accomplir le bien, en compromettant aussi peu que possible les intérêts opposés, elle visait à cela.

Il y avait des conditions, des restrictions, des limites ; ce n'était pas cet impétueux élan qu'on avait espéré. Mais à travers les lignes, on déchiffrait la pensée. Derrière la lettre, rayonnait l'esprit. L'armée, partout où elle mettait le pied, apportait la délivrance. Que ce fût l'intérêt militaire, plutôt que le principe du droit qui dictât la mesure, peu importait : territoire conquis, esclavage aboli. La liberté marchait au pas de charge. Et quant au principe, j'étais un peu de l'avis de *Paddy,* lequel éperonnant sa monture, pensait que s'il réussissait à faire avancer un des côtés de l'animal, l'autre côté suivrait sans faute.

La *canaillocratie* esclavagiste, y voyait aussi clair que moi. Ce fut un débordement de fureur. Émeutes, voies de fait ; elle n'épargna rien pour empêcher les enrôlements de noirs, terrifier les recrues, forcer la main au gouvernement.

Trois jours et trois nuits (juillet) la *canaillocratie*, en plein New-York, pendit les nègres sous prétexte qu'ils étaient noirs, assassina les femmes de couleur, écrasa leurs enfants contre les poteaux des réverbères, incendia l'asile de nos orphelins; pilla, tua, saccagea, et ne cessa, que faute de victimes ou de butin. Or, tandis qu'elle se livrait à ces saturnales, Seymour, gouverneur de l'État, prenant sa voix la plus douce, appelait les brigands : *Mes amis*, les conjurait de se calmer, leur promettait son intervention à Washington, pour arrêter les enrôlements des noirs !

Ma confiance — rien ne l'avait ébranlée — s'affermit lorsque, remplaçant Mac-Clellan au Potomac, Grant fut nommé généralissime des armées fédérales.

Inébranlable sur le champ de bataille ; d'une hardiesse dans les conceptions, que seule égalait sa persévérance à les accomplir; sans préjugés, sans étroitesse ; caractère de héros; Grant avait le premier, de concert avec Lincoln, provoqué la création des régiments noirs. Le premier, il avait prescrit à ses troupes, respect envers tout soldat de couleur.

Il avançait sur Richmond, exécutant sa prodigieuse marche de la *Wilderness;* résolu d'y arriver à travers feu, fer et désert, quand M. Lincoln me fit l'honneur de m'appeler.

Le Nord était fatigué de la guerre; de toutes parts on en demandait la fin; chaque insuccès accroissait l'impatience ; le cri : *Paix sans émancipation!* retentissait çà et là.

— La proclamation, me dit tristement Lincoln, n'a

pas produit chez les esclaves, l'effet que j'attendais. Ils y répondent peu, ne nous arrivent qu'égrenés...

— La proclamation! m'écriai-je : — C'est qu'ils ne la connaissent pas! C'est que les maîtres leur en dérobent la teneur!

— Alors, éclairez vos frères. Trouvez le moyen.

Nous en parlâmes longuement. Lincoln, travaillé de droite et de gauche, restait ferme, bien que soucieux. Ni paix ni trêve, jusqu'à complète soumission des rebelles! il y était résolu. Les événements l'avaient fait avancer. Je le trouvai décidé, cette fois, à en finir avec l'esclavage.

Nous convînmes d'organiser un corps d'espions, tous hommes de couleur, chargés de pénétrer au Sud, d'y informer les nègres de la situation, et de les amener dans nos lignes. — Les éclatantes victoires de Grant, suivies de l'émancipation, pour tous et partout, prévinrent la réalisation du projet.

Qu'on me permette de placer ici un incident, qui, tout en flattant ma vanité peut-être, illustre le caractère de Lincoln. Durant mon entrevue avec lui, son secrétaire annonça par deux fois M. Buckingham, Gouverneur du Connecticut, loyal parmi les loyaux :

— Priez le Gouverneur d'attendre! répondit Lincoln : J'ai besoin de causer longuement avec mon ami Douglass.

En vain, demandai-je au président de recevoir M. Buckingham ; en vain, l'assurai-je que c'était à moi d'attendre, il tint bon; et lorsque entra le Gouverneur du Connecticut, j'eus la douceur de voir, à l'air courtois

de celui-ci, qu'en fait d'égalité, il pensait comme le président de la République.

Il y avait dans Lincoln — ce n'est pas mon amour-propre qui le dit, c'est ma conscience qui l'affirme — il y avait dans Lincoln, plus qu'un grand politique; il y avait un grand homme : trop grand, pour être jamais petit. Jamais, dans les relations que je soutins avec le président, mot, allusion, regard, ne vinrent me rappeler ou mon humble origine, ou la nuance *mal portée* de ma peau.

Cette bienveillance, je la devais sans doute aux recommandations de MM. Chase et Seward; avant tout, à ce fait, que je représentais ma race : Ce qu'elle était, ce qu'elle pouvait devenir.

Le moment où Lincoln allait quitter la présidence, s'avoisinait cependant; le terme fatal approchait. L'esclavage, tué en fait; en principe, n'était pas mort. Ses partisans inventèrent alors (1864) la candidature de Mac-Clellan. Mac-Clellan, président, tout s'effondrait.

En attendant, le parti démocratique, le parti qui, sous Buchanan, avait trahi l'Union, se démenait de son mieux. — La guerre, à l'entendre, était, du commencement à la fin, une ignoble banqueroute! Les démocrates au pouvoir, c'était le retour de la paix! Enfin, le pays allait respirer... et l'esclavage refleurir.

Mac-Clellan, au lieu de Lincoln! Le désastreux général, au lieu du président vainqueur! — Quand le parti démocratique nous proposa l'affaire, à nous les pa-

triotes; le mot du président : « *Changer de cheval au milieu du torrent n'est pas sage!* » nous revint à l'esprit. Tribune, correspondance, journaux, tout nous servit pour battre en brèche la candidature de Mac-Clellan. Mais ce qui la mit par terre, ce furent les boulets de Grant et de Sherman. Ceux-là, jetés dans les urnes, en firent jaillir le nom de Lincoln.

La veille de l'inauguration (mars) je me trouvais chez le *chief justice* Chase. Il allait, dans quelques heures, faire prêter serment à Lincoln. La joie nous débordait; et comme des grandes, elle se répand volontiers sur les petites choses; une fois le thé pris, j'aidai mistress Sprague, fille chérie du chief justice, à lui essayer la robe officielle, battante neuve, qu'il devait revêtir le lendemain.

Quatre années auparavant, la première élection de Lincoln avait exaspéré le Sud; cette élection-ci, la seconde, trouvait le Sud à ce point extrême de violence, qui confine à la folie. Le Sud ne venait-il pas d'appeler l'esclave à son secours? L'esclave dans ses armées? L'esclave sous les drapeaux de Jefferson Davis, le sangleur d'esclaves, contre Lincoln le libérateur?

A pareilles démences, tous moyens sont bons. Je sentais l'assassinat dans l'air. Les confédérés avaient des amis, même à Washington : des amis nombreux, riches, puissants. Et tandis que le cortége suivait lentement *Pensylvania Avenue,* je me disais qu'une balle, partie on ne sait d'où, pouvait changer la fête en funérailles, la joie en désolation.

Je me plaçai sous les murs du Capitole, de manière à tout voir, à tout entendre.

Le serment fut prêté, l'adresse lue, au milieu d'un silence de plomb.

Parlant de la guerre : « — Nul, dit le président, n'en prévoyait au début ni la grandeur, ni la durée. Nul n'imaginait que, la cause du conflit disparue, le conflit pût se prolonger. Chacun croyait à plus aisé triomphe. Les résultats prodigieux, fondamentaux, personne ne s'y attendait ! »

Exprimant ensuite cette conviction, que l'esclavage est un crime, la guerre son châtiment : « — Dieu, s'écria Lincoln, n'est-il plus le Dieu d'amour? A-t-il abandonné ses compassions? Ne croyons pas cela. Prions plutôt que la verge s'éloigne de nous! Et, s'il le faut, pour satisfaire la justice; si Dieu veut frapper, jusqu'à ce que s'anéantissent les richesses accumulées par deux siècles et demi de travail esclave; si Dieu veut appesantir sa main, jusqu'à ce que, à chaque goutte de sang arrachée par le fouet, réponde une goutte de sang arrachée par le fer; eh bien! nous redirons ce que disait il y a trois mille ans son prophète : « Les jugements du Seigneur sont droiture et vérité! »

Le soir, grande réception à la Maison-Blanche. Pas un individu de couleur ne s'y était jusque alors hasardé. Mais quoi! tandis que le sang des noirs, versé pour la même cause, sur les mêmes champs de bataille, se mêlait à celui des blancs; un nègre patriote ne pourrait, dans les mêmes salons, offrir avec les citoyens de race blanche, ses vœux au chef de l'État?

Le droit était clair, restait à l'établir; pour l'établir,

il fallait en user; et pour en user, force était de franchir, au risque des affronts, le seuil du palais présidentiel.

— Venez avec moi! demandai-je à mes amis noirs.

— Non! Allez, vous! — répondirent-ils, comme au bon temps jadis, lorsque, refusant de m'accompagner dans les wagons de première classe, ils m'y poussaient, quitte à m'en voir ressortir criblé de coups. — Éternelle histoire des marrons tirés du feu.

Mistress Dorsey à mon bras — le courage qui manquait aux hommes, je l'avais trouvé chez une femme — j'abordai la Maison - Blanche.

— Arrière! — les deux *policemen* de service, me barraient le passage : — Aucun homme de couleur n'est admis!

— Vous vous trompez; il y a malentendu. Pareil ordre ne peut émaner des lèvres de Lincoln. S'il me savait là, je n'attendrais pas deux minutes l'admission!

Soit mon air résolu, soit que l'incident retardât le flot humain qui se précipitait vers l'entrée :

— Suivez-moi! fit un des policemen.

Bientôt, nous nous trouvâmes sur une espèce de tréteau en planches, destiné aux curieux qui, du dehors, contemplaient, sans y pénétrer, les splendeurs du dedans. Je m'arrêtai :

— Halte-là! m'écriai-je : Vous vous moquez! Sachez ceci : je veux voir le président, et ne sortirai, qu'après l'avoir vu.

Un gentleman de ma connaissance passait par hasard.

— Veuillez, lui dis-je, informer Son Excellence, que

Frédérik Douglass est à la porte, détenu par ses agents.

Quelques instants après, nous traversions la salle de l'Est, ses élégances, son peuple de visiteurs, que Lincoln dominait de toute sa taille et de toute sa dignité. Du plus loin qu'il me vit :

— Voilà mon ami Douglass! — s'écria-t-il. Puis, me tendant la main : — Je vous ai vu au Capitole. Que pensez-vous de mon adresse?

— Monsieur Lincoln, ma pauvre opinion ne vaut pas la peine de vous attarder: Il y a là des milliers de personnes ..

— Non, non! Parlez, Douglass! Je tiens à votre opinion, plus qu'à celle de milliers de gens!

— Eh bien, monsieur Lincoln, votre discours a été un élan suprême : un acte de foi. Voilà ce que je pense.

— Et moi, je suis heureux que vous pensiez cela[1]

Victoires sur victoires, saluèrent le second avénement de Lincoln.

Richmond tomba; sa chute écrasa le Sud. Et nous, Bostoniens, réunis dans ce *Faneuil Hall,* que remplissait tout grand événement; dont si souvent la voix des *Choate,* des *Sumner,* des *Parker* avait fait vibrer les

[1] Aucun ordre de proscription, est-il besoin de le dire? n'avait été transmis aux policemen qui gardaient si fièrement l'entrée du palais présidentiel. Ils obéissaient à la tradition; un peu comme les chiens qui se frottent le cou, longtemps après que le collier a disparu.

Les marrons tirés du feu, mes amis les croquèrent, cela va de soi. Ceux-ci m'avaient blâmé, ceux-là m'avaient poussé; une fois la porte de la Maison Blanche enfoncée, chacun y passa.

murs; nous célébrâmes en orateurs et en citoyens, le triomphe définitif.

Deux héros de la parole, Wilson et Winthrop, se trouvaient en présence.

Winthrop, aristocratique jusqu'au bout des ongles, élevé dans toutes les opulences, entouré de toutes les recherches de la *fashion*, esclavagiste d'instinct et de sang; Wilson, le fils du peuple, le *self-made-man*, le cordonnier Sénateur, le porte-étendard de l'indépendance et de l'Union!

Mais, depuis longtemps, tous deux ils défendaient même cause; tous deux, ils appartenaient à ce bataillon sacré, que Wester appelait: *Les solides hommes de Boston.*

Or, ce soir-là, pour que rien ne manquât à la fusion ni des âmes, ni des races; celui qui, sur la plate-forme, vint succéder à Winthrop, ce fut Frédérick Douglass, l'ex-esclave. . charmé jadis par la conversation de l'orateur, alors que, debout derrière sa chaise, il le servait à New-Belford, en qualité d'*aide de couleur!*

Raconter l'assassinat de Lincoln, je n'en ai pas la force. Un cri d'indignation, un frisson d'horreur, cela dit tout.

Abraham Lincoln, *Abraham* Garfield! — Même prénom, même loyauté, même vaillance, même éducation, même catastrophe!

Lincoln, secoué de la tempête, voyait arriver l'accalmie. Président des États-Désunis, il allait être président de l'Union.

Richmond investi, l'armée de Virginie serrée aux poings de Grant; Sherman laissant derrière lui, après sa magnifique poussée du fleuve à l'Océan, les deux tronçons de la révolte se tordre dans les dernières convulsions de l'agonie; tout présageait la paix.

Vivant, on avait tantôt blâmé, tantôt acclamé Lincoln; assassiné, on reconnut le héros. Chacun s'inclina.

L'homme — je l'ai vu dans l'intimité — sérieux, puissant, étreignait son œuvre de toute l'intensité de sa pensée, de toute l'énergie de sa volonté, de toutes les ténacités de sa foi. L'expression du visage, présentait un mélange de souffrance patiemment endurée, de combats héroïquement soutenus. Simple et fort, il avait aux yeux la tendresse d'une mère; au front, le sceau qui fait de l'homme un roi.

Tandis que j'écris ces lignes, écrasé par la douleur du double assassinat qui, deux fois, a tué les plus nobles soutiens de la République; mes yeux contemplent, suspendu devant moi, le portrait de Lincoln, œuvre géniale de Marshal.

Un morceau de plomb, quelques grains de poudre: tout s'est évanoui[1]

[1] Mais tout vit là-haut. — TRAD.

XIII

APRÈS LA GUERRE.

La paix était conclue, l'esclavage aboli, mon œuvre terminée. Une grande tristesse, celle que produit le vide, s'empara de moi.

J'avais atteint le point culminant de ma vie, la tribune abolitionniste allait où vont les choses passées; on n'avait plus besoin de ma voix: auditoires sympathiques, chers compagnons de travail, tout s'effaçait. Un assez long bout de chemin me restait à parcourir sur la terre. Je ne pouvais, comme vingt-cinq années auparavant, raboter les planches, charrier les tonneaux d'huile, charger, décharger, goudronner les navires. Bons dans leur temps, pareils labeurs n'étaient plus aujourd'hui ni faits pour moi, ni moi pour eux. Impropre aux travaux de ma jeunesse, mal préparé à d'autres destinées, contraint d'abandonner le vieil habit — opération toujours difficile — de m'ajuster au neuf — ce qui n'est guère plus aisé — je restais perplexe et malheureux.

« Quelque titre que portent mes allocutions, disait

le fameux Gough, c'est toujours même sujet : Tempérance! »

L'âme en revient sans cesse à l'objet qui l'a possédée. Mais ici, l'objet avait disparu. — Et la question se répétait : Que faire de moi?

Je possédais un modeste capital. Mes enfants étaient en état de gagner leur vie. Si j'achetais une ferme! Si je retournais au sol que j'avais tant fouillé, tant ensemencé!

Comme j'hésitais, la pensée errante en ces carrefours, mon sentier se dessina : Une averse d'appels, tout à coup débondée sur ma tête! Conférences, conférences! Lycées, colléges, sociétés littéraires, chacun en voulait! Chacun proposait, qui cinquante, qui cent, qui deux cents dollars! — Ni l'offre n'était à écarter, ni l'avenir à dédaigner.

Bien! Parler, j'en avais l'habitude. Mais parler de quoi? Esclavage, abolition? Présenter ces vieilleries au public?...

Alors me revinrent en mémoire certaines conférences, préparées naguère dans mes loisirs : l'une sur les *races humaines*, l'autre sur les *self-made men* [1]. La première avait requis, requérait encore un énorme travail de recherches; mais que voulez-vous, l'*abeille littéraire* s'était faufilée sous mon bonnet! Volume après volume, je dévorai tout; car il ne s'agissait plus de me fier à l'inspiration de ma pensée, d'arriver bouillant de courroux, embrasé d'enthousiasme, de laisser courir les

[1] Fils d'eux-mêmes. — Intraduisible .— TRAD.

laves, telles qu'elles jaillissaient du volcan. Non! Ce n'était plus à la nation tout entière, c'était à des assemblées tranquilles, polies, lettrées, *athéniennes*, que j'allais m'adresser. Il en résulta ceci : que j'écrivis, à grand renfort de veilles, un discours ethnologique qui fit *fiasco ;* tandis que ma conférence sur les *self-made men,* sortant brûlante des profondeurs de mon âme, fit fureur. On me la demandait à droite, on la voulait à gauche! Et je me rappelais le célèbre discours de Wendell Philipps : *Les Arts perdus,* qu'il avait, disait-il, répété durant quarante années, toujours avec le même succès! Je me rappelais O'Connell, répondant aux gens qui lui reprochaient de ne jamais rien dire de nouveau : — Du nouveau! Laissez donc! Il faut vingt ans à l'Irlande, pour apprendre le vieux.

Ma carrière se faisait belle, mon sentier montait, ma race s'élevait avec lui. Ne me sentais-je point, chaque fois que s'ouvraient mes lèvres en présence d'un auditoire américain, ne me sentais-je point responsable envers mes frères d'Afrique? Succès ou revers, n'était-ce point pour eux honneur ou discrédit?

Mais je leur devais plus. L'esclavage tombé, leurs maux n'avaient pas disparu.

Nul ne peut s'appeler libre, qui dépend des préjugés, des haines ou des caprices d'autrui. Or, les noirs en étaient là. Jetés sans ressources aux flots de la vie : — Nage ou enfonce! — leur avait-on dit. Ils enfonçaient. Ni terre, ni argent, ni amis! La plantation les avait lâchés; le grand chemin ne leur mettait sous les pieds

que sa poussière. Délivrés des maîtres, ils étaient esclaves du froid, du chaud, de la faim. Abandonnés aux hasards de la misère; aux mépris des blancs, qui ne leur pardonnaient pas d'être noirs; à la vengeance des planteurs, qui les haïssaient pour être libres, pour avoir rencontré leurs balles sur les champs de bataille, pour oser requérir salaire contre labeur; que devenir?

Même question, posée sur tous les degrés de l'échelle.

Avec l'esclavage, les associations anti-esclavagistes s'étaient dissoutes. Il s'agissait maintenant d'action personnelle. L'heure sonnait en effet, où chaque homme devait : *se faire soi-même.*

Mais l'homme n'est homme, que s'il est citoyen. Il n'est citoyen que s'il vote.

Sans la boîte aux élections, la boîte au jury, la boîte aux cartouches, point de citoyen, partant point d'homme.

Le droit électoral, étant la main qui saisit le droit civil, il fallait le droit électoral aux hommes de ma race. C'est à le leur conquérir, que je consacrai mes forces, ma parole et mon temps.

— Le noir, esclave hier, voter aujourd'hui! — On levait les bras au ciel.

Garrison lui-même s'étonnait de l'audace. Bientôt il y vint, n'étant pas d'humeur à rester en arrière, quand la justice et la vérité marchaient en avant.

On nous opposait deux objections formidables.

Voici la première : Donner aux noirs, droit de suffrage, c'est fomenter la haine entre maîtres et affranchis.

Voici la seconde : L'ignorance des affranchis, leur dégradation, les rend impropres à voter, c'est-à-dire à gouverner.

La réponse était simple.

Toute lumière a ses ombres, tout devoir ses inconvénients. Mais la nuit a ses périls, le péché ses douleurs ; on l'oublie trop.

Quoi ! laisser les petits sans défense, quand les grands sont armés ? Quoi ! enrichir l'opulent, dévaster le pauvre ? Quoi ! livrer la race asservie au pouvoir des maîtres de la veille : de ces maîtres que la force, non la conviction, a dépouillés de leur autorité ? Quoi ! l'agneau dans les griffes du lion ? Récompenser ainsi le sang versé pour la patrie ! Embrasser l'ennemi, écraser l'allié ! Honorer la trahison, dégrader la loyauté ! Quoi ! donner raison, une fois de plus, au vieux proverbe : Les Républiques sont ingrates !

L'ignorance du nègre ! dites-vous. A qui la doit-il ? Qui en est responsable ? Qui donc l'a maintenu dans les ténèbres ? Qui les a épaissies autour de lui ? — Or, il faut qu'il en sorte ! Le vote, c'est la clef de l'école ; mettez la clef aux mains du nègre, il ouvrira.

Si le nègre, au surplus, a su se battre pour la justice, le nègre saura voter. Si le nègre sait payer les impôts, le nègre saura voter. Si le nègre en sait autant qu'un Irlandais ivre, le nègre saura voter.

Quant aux inconvénients, nul ne les ignore. Qu'en présence de telles ou telles menées, trahisons, violences, vilenies des anciens maîtres, on crie : — Nous

l'avions dit! — c'est possible, même c'est certain. Mais un enfant n'apprend point à marcher, sans tomber sur son nez et se faire des bosses au front. Le gamin que son père jette à l'eau disparaît sous la vague, mais il apprend à nager. Les noirs apprendront à voter, en votant[1].

Un progrès amène l'autre : les progrès ne vont jamais seuls. Si la pente déroulée vers l'abîme est rapide; si le premier pas entraîne le second, le second le troisième, le quatrième, toujours, toujours, jusqu'au fond; il en va de même, Dieu merci! sur le chemin lancé vers les hauteurs. Qui a commencé de gravir, gravira, toujours, toujours, jusqu'au sommet.

Le pieux docteur Godwin osait, il y a deux cents ans, hasarder cette proposition inouïe : — Baptiser un nègre, ce n'est pas pécher!

Grande clameur parmi les maîtres d'alors : — Baptiser un nègre! Sacrilége, abomination, monstruosité!

La Jamaïque et la Virginie se signèrent.

Cela se conçoit. Une fois le nègre baptisé, évangélisé, *frère en Christ;* comment le sangler, le surmener, le supplicier, l'abrutir, le tuer... en toute bonne conscience?

Et néanmoins, le nègre fut baptisé; une fois baptisé, son âme s'éclaira; l'âme une fois éclairée, l'esprit s'émancipa; émancipé... on sait le reste.

Cela prit deux cents ans; mais enfin, conscience,

[1] L'événement a justifié mes prévisions : l'esclave a mieux, plus vite appris à être citoyen, que l'ancien maître à n'être plus tyran.

humanité, justice et droit, l'un poussant l'autre, tout parvint au sommet.

On n'y arrive point sans peine.

Notre premier pas, dans cette affaire-ci, nous conduisit tout droit, nous, délégation des hommes de couleur, chez M. Andrew Johnson, Président, de par la balle qui avait assassiné Lincoln.

Cette entrevue solennelle (février 1866) dévoila au pays, qui les ignorait, et les dispositions du nouveau président envers la race noire, et la politique à laquelle il allait obéir.

Notre adresse prit cinq minutes; sa réponse dura trois quarts d'heure. — Nous demandâmes l'autorisation de répliquer; un refus péremptoire nous imposa silence. Mais comme, dès le lendemain, les journaux du matin reproduisaient *in extenso* le discours officiel; mes co-délégués me chargèrent de rédiger et de publier *in extenso*, dans les mêmes feuilles, la réplique étranglée la veille, par M. le Président.

Qu'on me permette d'en citer quelques passages :

« ...Vous avez invoqué, monsieur, contre le droit de suffrage octroyé aux noirs, la haine que ceux-ci ressentent pour les *petits blancs du Sud*. Cette haine existe, nous le savons; de plus, elle est réciproque. Mais, faire d'une conséquence transitoire de l'esclavage, la base de lois appelées à régir l'état de liberté, c'est commettre une grave erreur. L'esclavage explique la haine. Les maîtres, intéressés à la maintenir, excitaient une classe contre l'autre, afin de les mieux asservir toutes deux.

N'était-ce point parmi les *petits blancs,* que le maître choisissait ses conducteurs, chasseurs, rompeurs, tortureurs d'esclaves? Comment dès lors, la classe des esclaves n'aurait-elle pas haï la classe des bourreaux?

« L'esclavage tombé, la haine tombera.

« Dût-elle persister, monsieur, dût la liberté n'en point avoir raison, nous osons demander si, en cas pareil, Votre Excellence trouve équitable, si elle trouve politique, de désarmer les faibles au profit des forts?

« Qui ne se défend pas, le loup le mange. On peut rêver la paix par la destruction. Mais, il arrive parfois que mordus, les gens résistent, et mordent à leur tour.

« Favoriser une race aux dépens de l'autre : ce n'est pas ainsi que vous obtiendrez la paix.

« Tant que vous maintiendrez chez vous des oppresseurs et des opprimés, vous aurez la guerre ; vous n'aurez pas la paix.

« Si vous la voulez, la paix ; si vous voulez pacifier le Sud ; si au lieu de deux races ennemies, vous voulez une famille humaine : proclamez l'égalité! »

A dater de cette heure, la question du suffrage noir prit, en Amérique, l'importance qu'avait eue l'affranchissement général.

Biais, compromis, demi-mesures, tout ce qui sert à gâter une solution, ne manqua pas de fonctionner. Mais Charles Sumner, ce rude jouteur, était descendu dans l'arène. Le Sénat l'écoutait!... au grand scandale de l'honorable Thomas H. Hardinks, sénateur de l'Indiana, défenseur du privilége blanc!

Je n'oublierai jamais de quel indicible mépris, de quelle foudroyante indignation celui-ci s'écria, terminant un de ses discours : — Donnez le vote aux nègres, et le jour viendra où vous verrez, ici, dans cette enceinte, *un nègre sénateur!*

Dix ans ne s'étaient pas écoulés, qu'on en vit deux : MM. Bruce et Rewels.

La *National Loyalist's Convention,* — septembre 1866, Philadelphia — fut notre second pas vers la conquête du suffrage noir.

Destinée à élucider les problèmes qui agitaient le Sud, la *Convention* réunissait les délégués de la plupart des États.

Rochester — j'y étais établi — me fit l'honneur de me nommer; acte d'autant plus significatif que, sur soixante mille âmes, la ville comptait à peine cent résidents de couleur.

Encore ici, clameur et frisson : — Un représentant noir, siéger dans une *Convention nationale politique!* Parmi nos amis eux-mêmes, plusieurs reculaient épouvantés. N'y avait-il point dans cette innovation, prodigieuse d'audace, de quoi perdre à jamais le suffrage noir?

Chères bonnes âmes! Pérorer sur les théories d'égalité leur semblait plus commode que les appliquer.

Quoi qu'il en soit, me voilà en route. Le train qui m'emportait vers Philadelphie, rencontre et prend en queue le train de Cincinnati, bondé de délégués de l'Ouest et du Sud. Sitôt ma personne avisée, grande

consultation ! — Que faire de moi, un nègre, délégué?

Nous n'étions pas à Lancaster, que mes co-représentants en avait nommé d'autres, chargés de me *représenter* l'inopportunité de mon introduction dans leur assemblée.

Je vois donc l'ambassade, orateur en tête — un gentleman de la Nouvelle-Orléans, très-courtois, très-bienveillant, très-disert — s'approcher, me saluer, ouvrir la portière de mon *car,* et y entrer.

— Monsieur ! me dit le gentleman : Votre caractère et vos ouvrages nous sont également connus, à tous. Nous éprouvons *tous,* pour l'un, le plus profond respect, pour les autres, la plus sincère admiration. Ai-je besoin d'ajouter qu'individuellement, nous n'avons pas la moindre objection à siéger avec vous? Mais les sentiments personnels doivent s'effacer devant l'intérêt général. Le Nord aussi bien que le Sud, vous le savez, monsieur, entretient contre la race de couleur des préventions qui, pour être injustes, n'en restent pas moins positives. Votre présence dans la Convention, les exciterait, au point de compromettre le triomphe de la liberté. Il ne faut qu'un froissement, pour tourner la chance contre nous, libéraux ; pour évincer nos candidats au Congrès ; pour nous laisser en minorité vis-à-vis de Johnson, de ses intrigues et de son mauvais vouloir. Monsieur, l'heure est décisive. Nous osons demander à votre patriotisme, un acte de patriotisme suprême : Renoncez à votre délégation !

La harangue terminée — je l'avais écoutée sans proférer un mot :

— Gentlemen! fis-je de mon plus ferme accent: Autant me demander d'appuyer sur ma tempe, un canon de revolver, et de me faire sauter la cervelle! Répudier mon mandat! C'est vous qui me le proposez! Mais ne savez-vous point, vous aussi, que le pays tout entier connaît ma nomination? Que, le délégué noir absent, chacun vous adresserait cette question : Où est Douglass, pourquoi ne siége-t-il pas? Ne savez-vous point qu'une accusation de *couardise,* plus fâcheuse peut-être qu'une brèche au préjugé, vous desservirait, vous et notre cause, aux yeux du pays? Ne craignez-vous point que la Convention elle-même, ne fût marquée du stigmate d'hypocrisie? Qu'on la dénonçât, comme traître à cette égalité qu'elle fait profession d'établir? — S'il s'agit de diplomatie, mon exclusion, croyez-le, messieurs, accumulerait plus d'embarras sur votre chemin, qu'elle n'en écarterait d'obstacles. Toutefois, ce n'est pas de diplomatie qu'il s'agit, c'est de conscience. Or, ma conscience m'ordonne de remplir mon mandat.

L'ambassade s'en alla comme elle était venue. On ne m'adressa plus une parole sur le sujet. Mais je compris, dès cet instant, que si je n'étais pas exclu de la Convention, j'en resterais ignoré. — Il en allait du *nègre,* comme de cet enfant laid et difforme, qu'aux jours de réception et de fête, on tient à l'écart.

Une fois arrivé .

— Ne vous joignez pas au cortège! — me cria-t-on de partout : — Votre présence déchaînerait la canaillocratie; il y aurait émeute, violence, Dieu sait! Phila-

delphie s'est montrée amèrement hostile à l'émancipation. La populace y a brûlé, non-seulement les églises qui appartenaient aux noirs, mais *Pennsylvania Hall,* qui leur ouvrait ses portes. Disparaissez, faites-vous oublier! point de bruit, point d'exhibition[1]!

L'aube solennelle se leva. Les membres de la Convention devaient parcourir les rnes, deux à deux. Lequel, parmi eux tous, consentirait à marcher avec le *nègre?*

Il s'en trouva un, assez généreux pour affronter la situation, assez vaillant pour accomplir la prouesse! Un homme, du type circassien le plus pur! Un poëte, un savant; aussi brillant écrivain que puissant orateur! Or, cet homme, M. Théodore Tilton, ne craignant pas de se compromettre, en reconnaissant aux yeux de tous, un noir comme homme et comme frère, vint à moi, dans mon isolement, me saisit la main et me dit : — Marchons ensemble!

L'héroïsme se rencontre ailleurs que sous le feu des canons.

Et maintenant, où était-elle, cette répulsion populaire, dont on m'avait menacé? Où étaient les cris, les injures, les démences de la canaillocratie? — Nulle part. Une foule sympathique nous entourait, d'enthousiastes acclamations me saluaient au passage : Applaudissements, hourras! Le principe triomphait des lâchetés.

Tandis que défilait le cortége, un incident prit place,

[1] Tous ne parlaient pas de la sorte. Quelques délégués, Benj. F. Butler entre autres, me témoignèrent une affection cordiale.

qui passionna les spectateurs et défraya les journaux du lendemain. Je venais d'apercevoir au coin de la rue, mistress Sears, la fille de mon ancienne, de ma chère maîtresse; de cette Lucretia Auld, dont la compassion m'avait tant de fois protégé contre les emportements de tante Katy. Courir à elle, fut plus vite fait que dit :

— Vous ici! m'écriai-je (mistress Sears résidait à Baltimore) : Vous ici, à Philadelphie, pourquoi?

— Pour vous voir, Frédérik Douglass! Pour vous voir au milieu du cortége!

Et il y avait des heures, qu'accompagnée de ses deux enfants, elle suivait la procession; des heures qu'elle, fille d'un propriétaire d'esclaves, écoutait avec bonheur les cris de joie qui éclataient sur les pas de l'esclave évadé, libre, délégué de la Convention!

Une autre circonstance nous avait, sept années auparavant, mis en présence.

Je donnais une conférence à Philadelphie :

— Savez-vous, me vint dire un gentleman, savez-vous qui vous écoutait ce soir?

— Non.

— Mistress Sears.

— Qui est mistress Sears?

— La petite fille de Captain Aaron Anthony.

— Captain Anthony, mon vieux maître?

— Précisément. M. Sears possède ici, dans la ville même, un vaste magasin de charbon.

Je courus au bureau de M. Sears. Il me reçut froidement et me tint à distance :

— Vous avez, me dit-il, dans votre *Narrative,* fort injustement parlé de M. Thomas Auld, mon beau-père : un homme de cœur, un maître excellent ! Je ne saurais, sans encourir sa disgrâce, entretenir des relations avec vous.

— Monsieur, répliquai-je, les rapports de maître à esclave ont deux faces : au maître le côté lumineux, à l'esclave le côté noir Ce que vous appelez justice et bonté, vous l'auriez, esclave, qualifié d'autre façon.

M. Sears s'adoucit, s'humanisa, si bien que je lui demandai l'autorisation de voir mistress Sears.

— Ma femme! Amanda! Mais elle avait sept ans à peine, quand..... vous ne la reconnaîtriez pas.

— Je la reconnaîtrais entre mille.

Après quelques tergiversations — recevoir chez lui, l'esclave de son beau-père, le saut était rude — M. Sears m'invita pour le lendemain.

Toilette irréprochable, épuipage élégant — ne fallait-il pas, entre l'esclave et l'affranchi, souligner le contraste ? — je me fis conduire chez M. Sears. Une trentaine de personnes s'y trouvaient réunies. Miss Amanda était, dans son enfance, élancée et menue. On avait, tout exprès, placé au centre du salon une dame, sa fillette à côté d'elle, dont la taille et les traits présentaient quelque analogie avec ceux que cherchaient mes regards :

— Monsieur! fis-je, souriant au piége : Permettez-moi de me présenter moi-même à *Miss Amanda!*

Je me dirigeai tout droit vers elle ; d'un élan elle me prévint : Esclavage, couleur, position, tout s'évanouit!

Mistress Sears avait lu mon *Narrative,* elle y avait retrouvé sa mère; sa mère qu'elle chérissait, qu'elle avait si peu connue. Mes souffrances d'alors, elle les comprenait; ne connaissait-elle pas, elle aussi, la douleur? Ne se rappelait-elle point quelle sympathique tristesse envahissait mon noir visage, quand sa belle-mère — la seconde madame Thomas Auld — la traitait durement!

J'ai revu mistress Sears; je l'ai revue une troisième et dernière fois : à son lit de mort. — Elle m'avait fait appeler; elle voulait entendre parler de sa mère; que je lui en disse la figure, le cœur, les tendresses; si quelqu'un de ses enfants, à elle, reproduisait les traits de cette mère aimée.

Une jeune fille se tenait debout, près du lit :

— La voilà! m'écriai-je : C'est *Miss Lucretia.*

Elle jeta sur la jeune fille un long regard :

— C'est Lucretia, en effet! murmura-t-elle : Je lui ai donné le nom de ma mère.

Puis, elle me remercia d'être venu; elle me dit qu'elle était prête à mourir, qu'elle allait revoir sa mère, qu'elle en avait le certitude! — Et nous nous séparâmes, pour ne plus nous rencontrer ici-bas.

— Vos ressentiments, vos haines, qu'en avez-vous fait? me demandera-t-on : Les crimes perpétrés par la race des planteurs sur la race des esclaves, les avez-vous oubliés?

Non. L'horreur de l'oppression, la haine de l'injus-

tice, je les ai maintenues, tant qu'ont duré l'injustice et l'oppression. Mais garder le courroux lorsqu'a cessé l'injure, visiter l'iniquité des pères sur la tête des enfants, nul chrétien ne fera cela [1].

Retournons à la *Loyalist National Convention.*

Dès le début, les délégués se divisèrent. La majorité, gouvernée par les Kentuckiens, s'opposaient au vote des noirs. Après un certain nombre de séances, le président, gentleman du Kentucky, prononca l'*ajournement.*

Le coup était habile, mais nous n'étions pas gens à rester sur le carreau.

En un instant, la Convention, reformée, nomma un nouveau président, reprit ses séances, étudia, discuta; et, remuée par l'éloquence de M. Titlon, de miss Anna Dickson, par la grandeur de la cause, par sa légitimité, conclut en faveur du suffrage noir. — Je ne m'y épargnai pas. Le déni du vote, c'était, dans ma conviction, le retour à l'esclavage?

Mes efforts préparèrent une solution qu'accéléra —

[1] Quelque temps après ma visite à M. Sears, Captain Thomas, se trouvant à Philadelphie, entra chez son gendre :

— Bien, Sears. Les journaux parlent de la conférence de Frédérik ! L'avez-vous entendu ?

— Oui, monsieur.

— Vous est-il venu voir ?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous reçu ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez bien fait.

comme lors de l'affranchissement — l'opposition et les violences du Sud. Grâce aux frénésies sudistes, la question prit une couleur politique si prononcée, elle devint si bien *la question républicaine,* que Grant, qui avait remplacé Johnson, la saisissant de toute l'énergie de son intégrité tenace, en fit l'objet d'un amendement à la constitution, que l'amendement passa, et que les hommes de couleur furent investis du droit d'élire, et d'être élus.

XIV

VIVRE, APPRENDRE.

Être élu!

— Établissez-vous dans le Sud! me disaient bon nombre de mes concitoyens : — Les hommes de couleur y forment la majorité, vous leur inspirez confiance, ils vous pousseront, vous arriverez au Congrès... peut-être au Sénat!

Aller vivre parmi mes frères, à cette fin de capter leurs bonnes grâces, de briguer leurs votes, de faire de leurs suffrages, les degrés de l'échelle aux ambitions : la chose blessait ma dignité.

L'atmosphère politique de Washington — j'en avais à peine respiré quelques bouffées — me laissait certaines pudeurs. Je me sentais un maigre *politicien*. Et quant à l'éloquence, la mienne, qui s'était exercée dans le Nord, manquait des fortes épices que requièrent les palais du Sud.

Le pouvoir venait, au surplus, de passer des vieux États esclavagistes, retardataires et rebelles, aux États libres, éclairés et loyaux. Il convenait de l'y laisser.

Et puis, n'avais-je point mes auditoires du Nord? N'était-ce point là que se créait l'opinion? Devant ce tribunal, les hommes de ma race n'avaient-ils pas besoin d'un avocat, autant et plus peut-être, que d'un représentant au Sénat ou au Congrès?

Je refusai toute candidature.

Mais, il était dit que je ne me reposerais pas de longtemps, à l'ombre de ma vigne et de mes figuiers!

Notre peuple, son avenir, requérait un journal : Un journal quotidien, publié à Washington; un journal consacré au développement intellectuel des noirs, à la défense de leurs intérêts politiques et matériels. — Mes seize années de pratique : éditeur, directeur, rédacteur du *Frederick Douglass Paper;* les succès de la feuille, le bien qu'elle avait opéré; tout, s'écriaient mes amis, s'unissait pour faire de moi l'*homme,* le directeur né, du *New National Era!*

Cette fois je cédai, et ne tardai guère à m'en repentir.

Une société anonyme devait soutenir l'entreprise. Douze mois à peine écoulés, la société anonyme — avait-elle jamais existé? — s'évapora dans les airs. Seul à porter le faix des responsabilités morales et pécuniaires, je passai le journal, non sans y laisser une poignée de ma laine — dix mille dollars — à mes fils Frédérik et Lewis. Ils étaient jeunes, capables, imprimeurs tous deux; la tâche leur revenait de droit. Disons-le néanmoins, le *New National Era,* s'il fit brèche à mon capital, accomplit sa mission, en fournissant aux hommes

de couleur qui me transmettaient leurs travaux, ample moyen de se *prouver* devant le public.

L'expérience, dit-on, est le mieux écouté des professeurs. Ses leçons, par malheur, n'élucident pas tous les problèmes. On n'a jamais fini d'apprendre; c'est toujours à recommencer!

J'allais en savoir quelque chose.

Chacun connaît la *Freedmen's Savings,* cet établissement colossal, fondé par les hommes les mieux accrédités du monde philanthropique et religieux! — Les créateurs avaient deux buts : fournir un placement sûr, aux économies si dûrement gagnées du peuple de couleur; infiltrer dans ces âmes africaines, les principes de la sagesse, de la prévoyance, de la sobriété, de l'épargne, de l'ordre... de toutes les vertus.

Appels et circulaires s'étaient répandus comme neige en hiver, sur des milliers de têtes crépues. Succursales dans le Sud, dans l'Ouest, où que s'agitât la fourmilière noire : — Regardez à la Banque et vivez! — tel était *le cri.*

Il en résulta que les dollars accoururent, que les petits ruisseaux firent des rivières, les rivières des fleuves, et que les voûtes de la *Freedmen's Savings,* abritèrent millions sur millions.

De si prodigieux trésors, exigeaient un contenant digne d'eux. On vit donc s'élever un palais splendide : marbres, bois précieux et le reste.

Je ne passais point le long des grandes fenêtres, sans y glisser un regard; et, voyant ces bataillons de

jeunes clercs, tous couleur ébène, tous élégamment vêtus, tous plume derrière l'oreille et fleur à la boutonnière, je sentais mes yeux ravis..... c'est peu dire : *Enrichis.*

Avec quelle aisance mes gaillards comptaient les doublons! Avec quelle dextérité ils empilaient les dollars! De quelle grâce ils distribuaient les bank notes Magnifique! Ébouriffant! — Je m'écriais, comme la reine de Séba, devant le trône de Salomon, ses richesses et ses gloires : « —Voici, on ne m'en avait pas dit la moitié! »

En conséquence de quoi : *Primo,* je plaçai douze mille dollars dans la *Freedmen's Bank; Secondo,* j'en devins un des administrateurs.

Quelques mois plus tard, je me réveillais président, lunettes d'or sur le nez, ma respectable personne installée dans le fauteuil officiel, des montagnes de registres autour de moi! — Et mes souvenirs rapprochaient de ce haut fonctionnaire, le pauvre garçonnet qui courait nu-pieds, un brin de chemise sur le dos, battu, désolé, affamé, parmi dindons, poules et porcs, dans les basses-cours de la plantation Lloyd.

Mais ce n'était pas pour rêver, qu'on m'avait assis dans ce fauteuil.

La banque triomphait. Très-bien! — Avant tout, il fallait savoir, *de visu,* l'état vrai de sa caisse : ce qu'elle possédait, ce qu'elle devait.

J'attaquai vigoureusement la besogne; importante, mal aisée, et ingrate.

Sur le papier, calculs faits d'après les documents placés en mes mains, l'actif de la Banque : trois millions

de dollars; balançait son passif. Si ce n'était pas brillant, ce n'était pas inquiétant.

Moyennant de sages restrictions appliquées aux dépenses, la suppression de succursales qui coûtaient gros et ne rendaient rien, la *Freemen's Bank* se trouvait de force — je le pensais — à traverser la crise financière, terrible, qu'avait amenée le conflit.

En vertu de ma confiance, aussi de mon dévouement aux intérêts noirs, j'avançai dix mille dollars à la Banque, afin de l'aider en ce passage dangereux.

Mais plus j'y regardais, plus je voyais le gouffre s'élargir.

Ces administrateurs, qui publiaient appels sur appels, à grand bruit de grosse caisse, célébrant tous à l'envi les prospérités de la *Freedmen's Savings;* en avaient, pour leur propre compte, retiré jusqu'au dernier *cent!* Des agents malhonnêtes venaient, dans le Sud, de vider les caisses confiées à leur intégrité. Entre les livres et le numéraire, l'écart se chiffrait par *quarante mille dollars.* — Si la Banque liquidait, elle ne pourrait pas même, payer le trois quarts pour cent, aux créanciers!

Mais la Banque ne liquidait pas. MM. les clercs ne se souciaient en aucune façon d'abandonner les appartements somptueux, les comptoirs marmoréens, les costumes au dernier goût, les fleurs à la boutonnière!

Je ne suis pas très-convaincu de l'absolue perversité humaine; ces faits-là néanmoins, force m'est d'en convenir, dénotaient plus d'égoïsme que de vertu.

Six semaines après mon élection, persuadé que la

Freedmen's Savings avait cessé d'être ce fidèle gardien de leurs économies, qu'espéraient les noirs; j'arrêtai les dépôts, je coupai les vivres aux employés, je ne touchai plus un sou de mes émoluments, et, me rendant au comité gouvernemental des finances, je déclarai à deux de ses membres, MM. J. Sherman et Scott, tous deux sénateurs, que la Freemen's Bank, *insolvable,* n'avait qu'un parti à prendre : se fermer.

Enquête, contre-enquête, orage partout!... suivi de clôture, avec quarante pour cent de perte pour les créanciers.

La Banque se mourait, lorsqu'on m'avait appelé à la rescousse; mon activité, pensait-on, la galvaniserait. Salons, dorures, clercs délurés, caissiers aimables, tout s'y trouvait, sauf la vie, c'est-à-dire l'argent. On m'avait marié à un cadavre.

Pas un prêt hasardeux ne fut risqué, pas une sécurité véreuse ne fut acceptée, durant ma courte administration.

Ce qui n'empêcha pas la calomnie d'aboyer. Mordre, je l'en défiais.

Nul, j'ose le déclarer ici, ne saurait m'accuser de lui avoir, en cette affaire ou en d'autres, soutiré un liard.

Quoi qu'il en soit, je répète avec l'ami Zachée : « Si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant. »

XV

PESÉ DANS LA BALANCE.

Il me semble être arrivé à ce point de mon récit où, la clef de voûte insérée dans l'arc et les échafaudages retirés, l'œuvre, avec ses mérites et ses défauts, apparaît telle quelle devant le public.

Cette dernière décade (1871 à 1881) chargée d'incidents que je vais mettre sous les yeux du lecteur, couronne, on le dirait, l'édifice; et me laisse confondu, lorsque, par la pensée, j'en compare les sombres bases au faîte lumineux.

Délégué du gouvernement, et à Saint-Domingue, et dans le district de Columbia; *Elector at large* pour l'État de New-York; orateur désigné en maintes cérémonies nationales; honoré de missions de confiance; nommé *Marshal* (district de Columbia), est-ce bien moi? Est-ce bien le malheureux, sans père, sans patrie, qui ne possédait pas même son corps?

Grant, élu président, une nouvelle affaire : l'annexion de Saint-Domingue, vint préoccuper les esprits.

Sumner combattait le projet; Grant l'appuyait. Mes

amis s'étonnèrent de me voir abandonner la position que tenait Sumner : notre protecteur, notre défenseur ; l'homme à la puissante intelligence, au large cœur, celui que depuis si longtemps j'aimais ; pour me joindre à Grant, sur le terrain de l'annexion !

En toute question douteuse, l'opinion de Sumner faisait loi pour moi. Ici, rien d'obscur. J'y voyais clair. Et c'est parce que j'y voyais clair, que je choisis hardiment mon chemin.

— Nous annexer Saint-Domingue ! s'écriait M. Sumner : C'est abaisser, c'est engloutir, c'est annihiler une nation de couleur ! Cela, par des moyens déloyaux, par des motifs intéressés.

L'annexion, aux yeux de M. Grant et aux miens, c'était l'alliance, généreuse, chevaleresque, avec un peuple sans défense, sans instruction, sans fermeté ; incapable d'établir l'ordre chez lui, hors d'état de se faire respecter ailleurs ! C'était la main que tend l'homme fort à l'enfant, pour le mettre debout, lui apprendre à marcher, et l'élever à son niveau.

Autre chose, d'accorder à Saint-Domingue, la place que sollicitait Saint-Domingue dans notre Union ; autre chose, d'autoriser le coup de main, sur l'Amérique centrale ou sur Cuba. D'un côté, une tractation paisible, spontanément proposée, librement discutée ; de l'autre, une expédition violente, conçue et perpétrée pour satisfaire les fantaisies d'une troupe d'aventuriers !

Quand le pouvoir esclavagiste menait tout, je votais le rétrécissement de nos limites. Depuis que régnaient la justice et la liberté, je voyais le bonheur des peuples

et leurs progrès, dans l'extension de nos frontières.

Dégradation, déshonneur! — Y en avait-il plus pour Saint-Domingue, à devenir un des États de la République américaine, qu'il n'y en avait eu pour le Kansas et la Nebraska, à entrer dans notre Fédération?

Malgré la divergence de vues qui me séparait de M. Sumner, nos relations restèrent intimes. — Lorsque, après son grand discours au Sénat : discours qui, durant six heures, malmena le président aussi rudement que l'annexion; je fus droit à Sumner et lui dis : — Vous avez été injuste envers Grant! — Ma franchise n'ôta rien à l'amitié que me témoignait l'orateur.

— Hé bien! — me demanda quelques jours plus tard M. Grant : — Que pensez-vous de votre ami Sumner?

— Qu'il a parlé selon sa conscience, mais que son jugement s'est mépris. Et Votre Excellence, demandai-je à mon tour, qu'en pense-t-elle?

— Qu'il est fou.

Divisés sur la question de Saint-Domingue, les deux hommes s'éloignèrent l'un de l'autre, également sincères, réciproquement injustes, sans que rien, à mon profond regret, les rapprochât plus jamais.

La Commission officielle, cependant — j'en faisais partie — naviguait vers Saint-Domingue. Un vaisseau de guerre nous y transportait. Il ne s'agissait plus pour *le nègre,* ni du tillac, ni de quelque recoin dans l'entrepont. Gaillard d'arrière, salon du capitaine, tout m'était ouvert. Et mon front se relevait, sous les brises de mer qui faisaient ondoyer le drapeau national : *mon drapeau!*

Et je contemplais avec fierté notre navire : *mon brave* MAN OF WAR[1] ! Et je comptais, le cœur palpitant, ses cent matelots, ses cinq cents soldats : *mes concitoyens!* Et mon esprit se dilatait en la compagnie de *mes co-délégués,* tous gentlemen, savants, politiques : individualités d'élite, société choisie, que présidait le capitaine Temple — maintenant Commodore — avec une dignité qu'égalait sa courtoisie. Fils de la marine américaine — un corps que distinguent ses aristocratiques tendances — je m'attendais à quelque froideur de sa part. Il n'en fut rien. Commandant, officiers, supérieurs, inférieurs, tous rivalisaient d'urbanité.

Qu'on y songe : Un homme de couleur, assis à la table du capitaine ! — Jamais fait pareil, ne s'était produit dans les annales de la marine américaine ! Jamais pareil spectacle, ne s'était offert aux regards d'un équipage de *man of war !* — Si quelques-uns semblaient embarrassés, presque hostiles, c'étaient deux ou trois spécimens de ma race, en service dans les cabines et les salons. *Pour eux,* je restais le nègre, Frédérik Douglass, soudain élevé *au-dessus d'eux,* par un caprice du sort. Ils ne savaient comment s'y prendre avec moi ; la même gêne me rendait gauche envers eux. — Peut-on s'étonner de leurs hésitations ? L'école avilissante de l'esclavage, ne leur avait-elle point enseigné le servile respect du blanc, l'abject mépris du noir ? Ma présence sur le *Tennessee,* les égards dont j'étais l'objet, leur donnaient, sans doute, une autre leçon ; mais celle-là

[1] Littéralement : *homme de guerre.*

ne s'apprend pas en un jour. Seule, l'intelligence promène le rouleau niveleur sur les boursouflures; seule, elle remet gens et choses à leur *plan;* seule, elle opère ce remaniement des places, auquel jamais cerveaux ignorants ou bornés, ne comprendront mot [1].

Ce fut au retour de Saint-Domingue [2], que mon nom *s'annexa,* de par ma nomination au conseil supérieur, (*district of Columbia*), ce titre : *Honourable,* dont les uns s'étonnèrent, les autres me félicitèrent, qu'on me donnait ou ne me donnait pas, que je n'entendais point sans un certain malaise, et qui, toujours, me sembla bien gros pour les deux petits mots : Frédérik Douglass, auxquels ils servaient d'*anse.* Titre et nomination, avaient ce caractère néanmoins et cette valeur, qu'ils montraient l'impartialité du président. Grant le premier, accorda trois représentants aux citoyens de couleur, qui, formant les trois quarts de la population du district, avaient été jusqu'alors, gouvernés par un conseil exclusivement blanc.

Mais, je l'ai dit, ni loisir ni repos n'étaient faits pour moi.

Avril 1872 me retrouva sur le champ de bataille électoral, dans la *National of Coloured Citizens* (Nouvelle-Orléans), qui allait, si elle n'y maintenait pas Grant, pousser à la présidence, ou Greeley, ou Sumner.

[1] Un noir préside-t-il à l'aménagement de quelque *Sleeping-car,* le dernier lit accommodé le soir, la dernière paire de bottes cirées le matin, c'étaient alors — ce sont parfois encore — le lit, les bottes du passager de couleur : le plus mal servi entre tous.

[2] Douglass garde un absolu silence sur les travaux de la commission à Haïti. — TRAD.

Intrigues et divisions nous perdaient. Il nous fallait la stabilité. Nous avions besoin du jugement, de l'énergie, du bon sens de Grant, de son inflexible décision. Partout où se livrait un combat, je luttais à l'avant-garde. Plus d'une idée fausse, plus d'une prévention funeste, jonchèrent le sol.

Les républicains de l'État de New-York, écrasant sous leurs pieds le préjugé populaire, placèrent mon nom, comme *Elector at large* [1], en tête des bulletins présidentiels! Acte viril, digne du plus vif éloge, lorsqu'on considère cette haine contre le nègre, profondément enracinée au cœur des masses — surtout des nouveaux citoyens empruntés à l'Irlande — que bravait, au risque de l'exaspérer, pareille manifestation. Si la mesure était généreuse, elle était non moins sage; les cinquante mille voix de majorité, qui assurèrent à Grant la présidence, se chargèrent de le prouver.

Une autre surprise attendait nos citoyens retardataires. Le collége électoral (Albany) me confia, avec mission de la porter à Washington, l'enveloppe scellée, qui contenait les votes de l'État de New-York.

Naguère, transmettre d'un relais au relais prochain le

[1] Quand elle a un président à élire, la république des États-Unis nomme *un électeur* pour chaque membre du congrès, et un *électeur* pour chaque membre du Sénat (autant d'électeurs que de sénateurs et de représentants). Ce sont ces *électeurs*, qui élisent le président. Chaque État envoie *deux* sénateurs à la Chambre haute. Les deux électeurs, correspondant à ces deux sénateurs, se nomment : *Electors at large*. (*Note due à l'obligeance de M. Henry Barbey, un des hommes qui connaissent le mieux la république américaine et sa législation*). — TRAD.

sac aux lettres; effleurer du bout des doigts le cuir sacré que protégeait triple serrure; constituait deux privilèges, légalement interdits à tout homme de couleur.

Et maintenant, c'était à un membre de la race conspuée, c'était à l'ex-esclave, que l'État de New-York remettait, non la sacoche aux correspondances, mais le document qui allait décider de l'avenir du pays!

Grant président, sauvait les États de la ruine, notre race de l'oppression..... de la destruction peut-être. Voilà pourquoi, je consacrai tout ce que j'avais d'énergie, à faire renommer Grant.

Je ne lui demandai, je n'en reçus aucune faveur. Il m'aurait facilement octroyé celle de représenter la République à Haïti. Je préférai appuyer la candidature de M. E. Bassett, admirablement qualifié pour le poste, qui l'a dignement occupé, et dont l'honorable Hamilton Fish, alors secrétaire d'État, disait : « — Plût à Dieu que la moitié de nos ministres à l'étranger, missent autant de zèle à remplir leur devoir, que M. Bassett à faire le sien! »

De petits incidents marquent souvent mieux que tel grave événement, les progrès d'une nation.

Ce caillou de la grève, desséché tout à l'heure, que trempe la marée; ce creux de rocher qu'elle emplit de son onde, racontent plus éloquemment la puissance du flux, que telle vague dont l'immense épaisseur envahit le rivage, pour se retirer, et disparaître presque aussitôt.

Célébrations, Conventions, activité politique, me

mettaient constamment de niveau avec les hommes les plus distingués, les plus influents et les meilleurs. Là, se faisaient les grands pas en avant; l'égalité s'établissait ainsi, sur le terrain où figurait le nègre, à côté des citoyens que respectait et qu'aimait le mieux la nation.

Ma nomination : *Marshal des État-Unis* au district de Columbia, acheva, pour moi du moins, l'œuvre du nivellement. M. Hayes, à qui je la devais (il occupait alors la Maison-Blanche), rompit par ce fait, avec les précédents usages et les saints préjugés.

Un noir Marshal! c'était pour le district une ignominie, presque un châtiment, que rien ne justifiait. J'allais fourrer des nègres partout : sergents, messagers, huissiers, députés, jurés, on n'allait plus voir que des hommes de couleur! Le district allait être *africanisé!* Et, y pense-to-n? un nègre au palais présidentiel! Un nègre en gants blancs, cravate blanche, bottes vernies, habit à queue de merluche, accomplissant ce rite sacré : introduire l'aristocratie américaine, auprès du président! — Il y en avait trop! Où marchions-nous? Que va devenir le monde? Effroyable, effroyable!

Aussi, travailla-t-on des pieds et des mains, pour arracher au Sénat le rejet de ma nomination. — Le Sénat la confirma [1].

— Bah! se dit-on : Trouvons autre chose! Guettons le Marshal. Il fera bien quelque sottise; nous demanderons son rappel, et cette fois nous l'obtiendrons!

[1] Après un discours du sénateur Conkling, dont l'éloquence a l'ardeur de Clay, la finesse de Calhoun, la puissante ampleur de Webster.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. J'avais donné, à Washington, une conférence sur la ville de Washington elle-même; on me pria de la répéter à Baltimore, dans *Douglass Hall,* sorte de collége qui m'était dédié. J'y consentis. Mon discours : NOTRE CAPITALE, *son passé, son présent, son avenir,* contenait, à l'adresse de la ville nationale, et des éloges mérités, et quelques critiques..... méritées aussi. Washington l'avait écouté sans déplaisir; il souleva des tempêtes à Baltimore : J'insultais la cité présidentielle, le siége du Congrès, le siége du Sénat, l'honneur de la République, la gloire des États-Unis! Rien que ma destitution, ne pouvait expier semblable forfait! — On parla, on écrivit, on publia, on intrigua, on protesta..... et je demeurai Marshal.

Restait ma dignité! Grande affaire, celle-là. — Les gens qui s'étaient efforcés de me mettre par terre, s'éprirent tout à coup de passion pour *ma dignité :*

— Comment! M. Hayes ne vous a pas appelé à lui présenter les visiteurs de distinction, et vous conservez une place ainsi mutilée!

Ma réponse fut simple :

— Je conserve ma place : 1° parce que l'office de Marshal des États-Unis comporte des devoirs spéciaux, parfaitement réglés, qu'accepte ou que rejette en bloc le titulaire, selon qu'il se sent capable ou non de les remplir; 2° parce que la loi qui fixe et définit ces devoirs, ne dit pas un mot des présentations officielles au président; 3° parce que le président est libre de choisir qui lui convient, pour exercer auprès de sa personne, des fonctions dont l'accomplissement ne se

rattache en façon que ce soit, à la charge de Marshal.

Cette fois encore, je demeurai Marshal du district de Columbia.

Je le suis toujours. J'ai, en maintes occasions, présenté à Son Excellence des visiteurs *de distinction ;* la réception la plus aimable m'a toujours accueilli dans les salons présidentiels; et le président lui-même, tant qu'il est resté au pouvoir, n'a pas cessé de me défendre contre les menées du parti *négrophobe,* qui cherchait à me démolir.

J'aborde un tournant douloureux de mon chemin. Celui où je me séparai des hommes de ma race, qui avaient inventé l'Exode des noirs au Kansas, qui provoquaient le mouvement, et dirigeaient l'émigration.

Mon attitude les indigna : Je désertais ma cause, je reniais mon sang, je servais le parti des anciens maîtres. Moi, l'esclave évadé, j'empêchais mes frères de se soustraire à l'oppression !

L'accusation était dure. Toutefois, je ne me sentis jamais plus certain de mes convictions, plus ferme à les défendre, mieux justifié, dans la direction que je prenais.

Éblouis par les brillantes perspectives que faisaient chatoyer les meneurs à leurs yeux, des milliers de noirs quittaient le Sud, bravant neige et froidure, pour venir, dans leur pèlerinage vers le Nord, s'affaisser nus, destitués, abandonnés, sur les quais de Saint-Louis du Missouri ! — Ce qui ajoutait au caractère sinistre de

l'Exode, c'est que plus d'un agent provocateur recevaient, disait-on, de plus d'une *rail road Company,* un dollar par misérable qu'ils jetaient dans ses wagons!

Tenter d'énergiques efforts pour arrêter la folie d'émigration, n'était pas tout; il fallait nourrir les affamés, vêtir les corps que ne couvrait plus même une loque. Les malheureux arrivaient par centaines; Washington en regorgeait. Aidé de mes amis — pourrais-je oublier l'ardente charité, le généreux concours de Mrs. E. Thompson[1] — je parvins à faire face aux plus pressants besoins.

Et pendant ce temps je rédigeais sur l'*Exode,* un mémoire que reçut bientôt le *Social Science Congress* réuni à Saratoga.

On me permettra de citer au courant de la plume quelques-unes des idées que je développais dans mon travail.

« Les terres du Sud, prodigieuses de fécondité, disais-je, sans cesse en labeur d'enfantement, exigent une incessante culture. Sous les ardeurs de son soleil, sous les moiteurs de ses brumes, le Sud, livré à lui-même, ne serait bientôt plus que jungles et forêts. Pour dompter ces emportements de végétation, il faut un bras de fer : le bras du nègre. Ce bras, nulle machine n'en tiendra lieu. Le nègre, nul travailleur ne le suppléera. Prenez des Allemands, prenez des Irlandais,

[1] Mistress Thompson avait, quelques années auparavant, offert à la nation le splendide tableau de Carpenter : *Signature de la Proclamation d'affranchissement ;* et sacrifié des sommes, pour découvrir les causes, et prévenir les ravages de la fièvre jaune.

prenez des Chinois, ils ne tiendront pas. La race blanche n'est faite, ni pour ces flamboyements de rayons, ni pour ces émollientes vapeurs. Elle recule; et si elle ne recule point, elle meurt. — La race africaine : les fils du Sud, nés dans le Sud, tiendront. Ce soleil est leur soleil; ses embrasements ont forgé leurs muscles; les chaudes effluves qui s'exhalent des rizières détrempées, ils les ont respirées dès le berceau.

« Le monde, a-t-on dit, veut du sucre et du coton! Le nègre fut créé pour lui donner l'un et l'autre! — Et il les lui donne. Et le monde a reçu du nègre affranchi, plus de sucre et plus de coton, que jamais ne lui en donna l'esclavage.

« Vous dites qu'à cette heure même, pour émancipé soit-il, le nègre a toujours le pied du maître sur la gorge!

« Et moi je vous dis que la gorge du maître, c'est la main du nègre qui l'étreint.

« Sans le travail du nègre, l'ancien maître ne mangera pas. Votre fameux *système* a si bien dégradé le travail au Sud, que, dût-il résister aux empoisonnements du climat, l'homme du Nord, le blanc, se gardera bien d'abandonner les États où son travail est honoré, pour affronter les humiliations qui, chez vous, flétrissent quiconque se sert de ses mains.

« Ou l'ancien maître traitera d'égal à égal avec le nègre; ou, mettant bas l'habit, jetant ces morceaux de bois qu'il façonne si dextrement, quittant les doux fauteuils à balançoire; il empoignera les cornes de la charrue, retournera son champ, brisera les mottes,

sèmera son blé, liera ses gerbes, abattra la besogne en un mot! — Autant lui proposer la mort.

« En pays de liberté, qui travaille est maître; qui ne travaille pas est asservi.

« Mieux vaut le travail du nègre, pour sauvegarder son honneur et garantir sa liberté, que carabines et bulletins.

« Vous lui montrez le Nord, vous lui en décrivez les merveilles; il y prospérera, il s'y enrichira!

« Déraciner un chêne pour le planter ailleurs, l'opération n'a jamais réussi. Rouler de lieu en lieu, c'est faire pacte avec la misère. Le temps, l'argent, les forces ainsi gaspillées, auraient suffi à créer le *Home :* le trésor à nul autre pareil. Des *Homes* se créaient, de petits domaines s'arrondissaient, sur les bords du Mississipi. L'homme de couleur bûchait, il amassait, il acquérait; et vous lui faites quitter son nid, vendre son bien, pour le livrer aux hasards de l'inconnu! Il écoute vos promesses, et voilà que maisonnette, poules, dindons, mules et porcs, jardins et champs, il se débarrasse de tout, à vil prix, pour suivre l'Exode!... et à mi-route il a tout dépensé; et le voilà éperdu, sans abri, sans pain, sans rien!

« Vous dites qu'au Nord — s'il y arrive — les votes du nègre fortifieront le parti libéral; que, grâce aux bulletins des hommes de couleur, un Nord solide, fera face au Sud ambitieux! — Mais les forces du Nord suffisent, chez lui, aux triomphes de la liberté. C'est au Sud, qu'elle a besoin de votes; c'est au Sud, que se livre la bataille; c'est au Sud, que la victoire est com-

promise! Ne dégarnissez donc pas les maigres bataillons de la liberté dans le Sud, pour grossir les formidables régiments qu'elle a dans le Nord.

— Les nègres, voter au Sud! vous écriez-vous : Les nègres, y exercer leurs droits politiques! Mais la violence des blancs, écarte le noir des urnes; elle en défend les abords à coups de fusil; elle impose ses listes à l'électeur; et quand l'électeur résiste, elle lui apprend à vivre en l'égorgeant!

« Vous qui parlez ainsi, savez-vous ce que vous faites? Vous calomniez le noir, et vous calomniez l'État.

« Quoi, l'homme de couleur ne saurait se défendre contre l'homme blanc? Quoi, l'esclavage, sous une forme ou sous l'autre, le noir ne serait capable que de cela? Quoi, lorsqu'on nous montre les prospérités des nègres de la Géorgie, du Mississipi, de la Louisiane, on trompe notre bonne foi? Ces impôts, qu'ils payent sur des millions de dollars accumulés, ces terres qu'ils achètent, les maisons qu'ils bâtissent, les écoles qu'ils fondent, l'instruction qu'ils acquièrent, cette fermeté qu'ils déploient, ce respect qu'ils ont d'eux-mêmes, leur dignité qu'ils établissent et qu'ils font honorer : contes bleus! Quoi, de tout cet échafaudage de générosités, de tous ces efforts vers l'indépendance, de tout ce grand vacarme d'émancipation, il ne resterai que fumée! Quoi, ceux qui ont déclaré le nègre essentiellement inférieur, éternellement mineur, ceux-là ont dit vrai! Et vous, dont les compassions mal entendues le dénigrent ainsi, dans le fait et dans l'opinion, vous prétendez le servir!

« Quant à l'État, c'est l'abaisser aux yeux du monde entier, que de le supposer impuissant, et à faire obéir la loi, et à protéger le citoyen.

« L'État a pour mission, comme il a pour devoir, de garantir les droits du citoyen où qu'il soit ; non de le transporter, là où ses droits n'ont pas besoin de garantie.

« Autrement, il faudrait admettre ceci : Que la république de États-Unis renferme une classe d'ilotes, et que le Gouvernement républicain, ou accepte, ou subit le fait.

« Laissez les noirs au Sud.

« Ils ont droit à posséder quelques lambeaux, du sol qui a si largement bu leur sang. »

XVI

LE TEMPS NIVELLE TOUT

Parvenus aux extrémités de la vie, notre pensée retourne volontiers à ses premiers jours, comme pour leur dire un dernier adieu.

Ce ne fut pas ma pensée seulement, ce fut l'ex-esclave, Frédérik Douglass lui-même, qui, dans une de ses excursions, revint à Saint-Michel, d'où quarante années auparavant, il avait été expédié à Baltimore, sous la menace des balles de M. Hamilton.

Captain Thomas Auld, mon ancien maître, âgé de quatre-vingts ans, sachant que son nègre était dans le village, me fit prier de l'aller voir. Je le trouvai couché sur le lit qu'il ne devait plus quitter. — Lui! mon maître! l'homme qui avait fait de mon âme, de mon corps, son *objet!* qui avait battu celui-ci, écrasé celle-là ! qui m'avait interdit d'apprendre ou d'enseigner quoi que ce soit à mes frères, sous peine de trente-neuf coups de courbache, appliqués sur mon dos nu! Lui, qui m'avait envoyé *rompre* par Covey! Lui, qui m'avait expédié, lié au cheval d'un argousin, dans la geôle d'Easton! Lui, qui m'avait vendu, contre beaux deniers

comptants, à son frère Hugues! Lui, dont j'avais dénoncé, flétri les actes, en quatre langues, devant le monde entier! — Mourant, impuissant, sénile, il était étendu là; et moi, Marshal des États-Unis pour le district de Columbia, je me tenais à côté de lui, sa main dans la mienne!

— Marshal Douglass! murmura-t-il.

— Non, Captain! Non, point de *Marshal!* Frédérik, comme avant.

Ses doigts à demi paralysés, qu'agitait un tremblement continuel, serrèrent faiblement les miens Sans gêne, sans amertume, nous devisâmes des temps passés.

— Captain!... que pensez-vous de mon évasion? — lui demandai-je, lorsqu'il se fut un peu remis. Il hésita quelques secondes, puis :

— Frédérik, dit-il, j'ai toujours pensé que vous étiez *trop vif* pour l'esclavage. A votre place, j'aurais fait comme vous.

— Captain, merci de vos paroles. Ce n'est pas *vous* que j'ai fui, c'est l'esclavage. Je ne haïssais pas César... mais Rome m'était plus chère!

Après un instant de silence :

— Captain! repris-je, je vous ai, dans mon Narrative, injustement accusé de l'abandon de *grand'mère;* pardonnez-moi. La méprise vient d'erreur, non de mauvais vouloir.

— Je sais, Frédérik. Vous m'avez cru propriétaire de votre grand'mère; je ne l'étais pas. Le partage de l'hoirie l'avait, à la mort de mon beau-père, placée dans le lot d'esclaves adjugés à mon frère Andrew.... Je

la lui rachetai de suite! — se hâta d'ajouter Captain Thomas : — Et j'ai pris soin d'elle, jusqu'à son dernier soupir!

En réalité, c'est, non avant, mais après la lecture du *Narrative*, dont il reçut dans le temps un exemplaire de ma part, que Captain Thomas avait racheté grand'mère.

— Aussitôt l'erreur connue, m'écriai je, le récit a été rectifié. Je n'ai jamais eu l'intention de vous calomnier, Captain!

— Et moi, fit-il, je n'ai jamais aimé l'esclavage! Mon projet était d'affranchir mes noirs, à mesure qu'ils atteindraient l'âge de vingt ans.

Le voyant si débile, je ne prolongeai pas ma visite. Me parlant alors du *grand voyage* qu'il allait entreprendre :

— J'ai confiance, me dit-il : Je pars en paix.

C'est en paix aussi, que se séparèrent l'esclave et le maître.

Mes retours aux anciennes demeures, ne devaient pas se borner là.

Cinq ans plus tard, une conférence m'amenait à Easton. La vieille prison aux murs blanchis, dont j'entendais encore se refermer sur moi les grilles et les verroux, était toujours là, toujours aussi soigneusement recrépie. M. J. Graham, le *Sheriff* qui m'y avait coffré, me donnait une amicale poignée de main. Le soir, il m'écoutait parler dans la *Court House*. Pour achever le contraste, je logeais dans la taverne où les acheteurs d'esclaves concluaient jadis leurs marchés, et j'y étais

l'objet d'un respect que ne pressentait guère le Frédérik Douglass qu'ils marchandaient alors.

Causant de ces souvenirs, l'hiver dernier, avec mon ami, l'honorable J. L. Thomas, percepteur maritime à Baltimore :

— Vous ne savez pas, lui dis-je, quel désir m'obsède ?

— Non.

— Revoir la plantation Lloyd !

— Rien de si aisé. Je fais, dans mon cutter, de fréquentes tournées vers la rive orientale ; venez avec moi !

— Pareille visite plairait-elle au propriétaire actuel? (le colonel Edward Lloyd, petit-fils de l'ancien et imposant *Governor,* que je me rappelais si bien)?

— Parfaitement. Le colonel est un esprit libéral.

Il résulta de notre conversation, que le 1er juin nous montâmes, MM. Thomas, Thompson, Chamberlain et moi, sur le cutter. Quatre heures après, le *Guthrie* jetait l'ancre dans la rivière ; et du tillac, je contemplais les pyramidales cheminées de la Grande-Maison.

Parti esclave, ignoré, sur une barque de transport ; revenu libre, réputation faite, sur un bâtiment de l'État !

Un billet de M. Thomas, dépêché à la Grande-Maison, en ramena M. Howard, fils du colonel, arrière-petit-fils du *Governor.*

— Mon père, nous dit-il, est absent. Permettez-moi de le remplacer auprès de vous.

C'est donc guidés par ce jeune gentleman, affable et courtois, que nous parcourûmes la plantation.

Je m'attarde aux détails, pardonnez-le-moi ; semblables retours, à cinquante ans d'intervalle, ne reviennent guère dans une vie. Ému jusqu'au fond de l'âme, je marchais à travers ces sites, comme à travers un rêve. Et c'est l'arrière-petit-fils du *Governor* qui m'escortait ! Je revoyais par la pensée le bisaïeul, majestueux, de grandes façons : peu de paroles, main de fer. Et j'en reconnaissais les traits avec la manière, dans ce garçonnet à l'aristocratique visage, frère cadet de M. Howard, qui accompagnait nos pas.

Je retrouvai tout : le *long quartier,* le *quartier de la hauteur,* l'habitation de Captain Anthony, celle des surveillants Seveir, Gore, Hopkin ; la cuisine d'où si souvent m'avaient expulsé les gifles d'*Aunt Katy,* la cuisine où pour la dernière fois, j'avais embrassé ma mère ; cette fenêtre de miss Lucretia, sous laquelle, affamé, je chantais, et une main blanche me donnait du pain, un tendre cœur adoucissait mes peines !

Je reconnus l'imposante remise où mes yeux d'enfant, avaient tant admiré les voitures de gala, les fêtes d'esclaves ; quand le *Governor* livrait la Hall à ses nègres, qu'elle retentissait sous les coups du tam-tam, les chansons, les rires, la mesure que battaient en dansant les pieds noirs !

Je revis l'échoppe, sur l'établi de laquelle *Uncle Abe* fabriquait et retapait les souliers ; la forge où les bras d'*Uncle Tony,* maniant le marteau, faisaient jaillir les étincelles, et dont l'hebdomaire clôture m'apprit qu'il existe un dimanche ici-bas. Je revis la cabine où maître *Cooper,* le magister des négrillons, enfonçait à grand

renfort de gaule, ces mots : « qui es aux cieux » dans nos têtes crépues. Je revis la grange d'où partaient, où revenaient les hirondelles, que suivaient longtemps mes yeux. Je revis ces vieux chênes, sous les rameaux desquels le petit Daniel — l'oncle du gentleman qui nous guidait — partageait avec moi ses gâteaux et ses biscuits. Toujours les immenses verdures enveloppaient le bosquet de fraîcheur ; mais les merles aux ailes écarlate, dont les symphonies réveillaient en moi d'indéfinissables aspirations, s'étaient envolés. Plus de négrillons grouillant dans la poussière, autour des quartiers déserts ! Un grand calme, un grand silence, remplaçaient le bourdonnement de la ruche noire. Dix hommes de couleur, aidés d'une ou deux machines, accomplissaient l'ouvrage qu'avaient peine à faire soixante esclaves jadis.

Je priai M. Howard de me conduire au champ de repos des Lloyd. Là, front découvert, je m'arrêtai devant chacune de ces tombes : Celle de la trisaïeule du *Governor,* morte à Annapolis, transportée ici dans un cercueil d'acajou, que tout enfant j'avais vu arriver, puis descendre au fond de la fosse ; le tombeau de l'amiral Buchanan, gendre du *Governor,* qui commandait le *Merrimac,* dans son affaire avec le *Monitor* (1862); celui de M. Winter, son autre beau-fils, général dans l'armée rebelle ; celui de M. Page, l'instituteur, qu'il me semblait voir errer solitaire, taciturne, à l'écart, loin des humains.

Tandis que je restais pensif, songeant aux choses disparues, et que les saules pleureurs, et que les

cyprès jetaient leur ombre sur les tombeaux ; M. Howard, passant de l'un à l'autre, y cueillait quelques fleurs qu'il m'offrit.

Je les garderai jusqu'à mon dernier jour.

Après un *lunch,* élégamment servi dans la vaste salle à manger de la Grande-Maison, nous prîmes congé.

Une dizaine de noirs m'attendaient sur le seuil ; plusieurs d'entre eux étaient fils de mes anciens camarades. Je les reconnaissais aux traits, je les appelais par leur nom. La liberté rayonnait, là où si longtemps la servitude avait appesanti ses ténèbres !

Un hommage me restait à rendre au passé. Je me transportai chez mistress Buchanan, la fille du *Governor,* la veuve de l'amiral. Que de fois je l'avais contemplée, gracieuse et svelte ; dans l'éclat de ses dix-huit ans ! Elle en comptait soixante-quatorze à cette heure, et restait belle, de bonne grâce, entourée de ses petits enfants. M'introduisant auprès d'eux, du grand air de son père le *Governor,* dont ce noble visage me rappelait les traits ; elle se prit à causer avec moi, comme si j'eusse été quelque aristocratique ami, de la plus pure race caucasienne.

Au moment du départ, sa petite fille, ravissante de candeur, s'approcha, le sourire sur les lèvres, un bouquet dans la main, et me le tendit. — Oh ! comme je le reçus, comme j'en respirai la senteur ; avec quel doux langage ces aromes pénétrants me dirent qu'une aurore de justice, de fraternité, d'amour se levait sur mon pays ; que la guerre intestine, les crimes qui l'avaient déchaînée, s'étaient enfuis pour jamais ; que la jeune

génération, détournant ses yeux d'un passé mort et corrompu, regardait, joyeuse, le front resplendissant de lumière, vers les gloires de l'avenir!

La même année, un appel m'invitait à parler de *John Brown,* dans cette ville d'Harper Ferry, que vingt ans auparavant, il avait investie! Dans cette ville qu'il y a vingt ans, son nom remplissait de terreur; alors que le Gouvernement recherchait en tout lieu pour les pendre, les complices de Jules Brown; alors que la *canaillocratie,* par toute la République, *lynchait* haut la main, quiconque osait excuser, ou expliquer, l'*effroyable attentat* du brigand!

Et c'est là qu'on m'appelait! Là où, vingt ans auparavant, un bout de corde attaché à quelque arbre, en aurait lestement fini de moi! — Mes pieds posaient sur le sol, où le sang de Brown avait coulé. Je voyais cette tragédie: les hauteurs qui l'avaient contemplée, la maison foraine où Brown rassembla ses hommes, l'arsenal où il soutint le siége, le point où Lee opéra sa capture, m'en racontaient les sinistres développements. Et c'était de John Brown que j'allais parler! Et j'en allais parler, non comme d'un criminel d'État, mais comme d'un héros chrétien, comme du martyr de la liberté!

On écouta, les applaudissements éclatèrent.

Près de moi, sur la plate-forme, était assis, chargé d'années, l'*Honourable* A. J. Hunter, *attorney* général de Virginie; l'accusateur de Brown par-devant la cour! Ses mains cherchèrent les miennes :

— Le général Lee, me dit-il, s'il vivait encore, vous les serrerait, lui aussi. Je condamne, aujourd'hui comme il y a vingt ans, l'acte de Brown! Mais aujourd'hui, comme il y a vingt ans, j'admire l'homme, sa virilité, sa ténacité, son inaltérable calme en face de la mort.

C'est ainsi que se terminèrent mes pèlerinages au pays des souvenirs.

XVII

CROQUIS A LA PLUME.

Le lecteur l'a remarqué sans doute : échapper à *l'esclavage,* en finir avec l'*esprit d'esclavage,* sont deux choses fort différentes. Le Nord avait proclamé l'abolition, oui ; mais l'esprit esclavagiste dominait le Nord.

Cela dura longtemps.

Invité jadis chez M. Delavan (Albany) avec mon ami l'Hon. Gerrit Smith ; je lui disais, chemin faisant, l'embarras, la gaucherie qui me saisissait d'avance, à la pensée de cette blanche compagnie au sein de laquelle j'allais me trouver.

— Voyons, voyons ! fit Gerrit : Ne savez-vous donc pas, Douglass, que vous avez pour mission d'abattre le mur mitoyen qui sépare les deux races !

J'ai toujours pensé depuis, que délivrer l'âme humaine des fers pesants et absurdes, qu'on nomme *préjugés de caste,* faisait, pour moi du moins, une des nobles parts de ma mission.

Je vais parler d'une époque antérieure, et dire une

fois pour toutes, comme les enfants : — Il y a bien, bien, bien longtemps!

Commençons par un incident grotesque.

Un soir — c'était durant mes campagnes abolitionnistes — me trouvant à *Victor* (Ontario) j'entrai dans la salle à manger de l'hôtel, pour y dîner On me conduisit vers une petite table qui semblait être en pénitence, au coin, loin de la grande table où s'asseyaient les hôtes. — Je compris, et ne voulant pas faire d'éclat, j'expédiai mon repas en silence. Une fois terminé, debout auprès du comptoir où trônait le seigneur de céans :

— Ayez l'obligeance — fis-je en payant mon écot — de me dire pourquoi vous m'avez servi à part, dans l'angle, moi seul?

— Pourquoi? — s'écria mon homme, égal à la circonstance : — Parce que je voulais vous traiter mieux que les autres!

— Bien! répliquai-je, rassemblant ma monnaie : Une autre fois, traitez-moi *comme,* et non pas *mieux.*

A Jamesville, dans l'Ouest, même épisode. On nous place, un de mes amis et moi, seuls de notre espèce, en face des badauds, habitués du *bar-room,* auxquels nous servons de spectacle et d'amusette.

— Sais-tu? — fis-je assez haut pour que nul n'en perdît mot. — Sais-tu quelle découverte je viens de faire dans l'écurie?

— Non : Qu'as-tu vu?

— J'ai vu des chevaux noirs et des chevaux blancs, croquer en paix l'avoine dans la même auge. D'où j'ai

conclu qu'à Jamesville, les chevaux sont plus civilisés que les hommes.

Un éclat de rire général répondit à l'histoire, et, dès ce jour, la même table réunit toutes les couleurs.

J'allais de Cleveland à Buffalo — *il y a bien longtemps.* — Le steamer glissait sur les eaux du lac, par la plus claire des nuits, lorsque retentit le *gong* du souper. Rudes natures que celles des passagers à bord; gens avec lesquels, surtout lorsqu'ils avaient les dents longues, plaisanter n'était pas *badinage!* Au premier son, une avalanche de gaillards se précipite en bas. Laissons passer J'attends la seconde tablée, je descends à mon tour, et me place vis-à-vis d'un gentleman de haute taille, à la blonde chevelure, au front élevé, à la barbe soyeuse, aux traits grecs, au teint mat; un de ces hommes dont tout l'aspect vous dit : *C'est quelqu'un!*

J'avais à peine déployé ma serviette, qu'accourt le *steward*[1] :

— Partez de là! fait-il.

Je continue mon repas, comme si de rien n'était.

— Partez de là!

Même immobilité. J'étais jeune, j'étais fort, j'avais de bons poings, et ne craignais pas de m'en servir.

— Partez de là!

Levant les yeux à cette troisième sommation, je me vois flanqué, droite et gauche, de deux Hercules noirs, les acolytes du steward!

En face de moi, le front du gentleman s'était creusé

[1] Maître d'hôtel.

de plis; du blanc mat, son teint avait passé au pourpre; ses yeux lançaient des éclairs. Qui allaient-ils foudroyer? Je l'ignorais, lorsque, à l'instant où *mes frères* avançaient leurs mains sur moi :

— Laissez ce gentilhomme! tonna la voix : Je regarde comme un honneur, le privilége de souper avec M. Douglass!

L'accent n'admettait pas de réplique; les noirs disparurent, le steward s'éclipsa. M'inclinant alors devant mon courtois défenseur, je lui demandai son nom.

— Edward Marshall, naguère député du Kentucky... de Californie maintenant.

J'avais lu ses discours avec un vif plaisir, et le lui dis.

— J'arrive du Kentucky! — s'écria-t-il après quelques moments de conversation ; — J'ai été là-bas embrasser ma nourrice! Ce sont des seins noirs qui m'ont allaité!

Nous nous entretînmes de sa carrière politique. Démocrate, anti abolitionniste :

— Je n'ai pas, affirma-t-il, de préventions contre la couleur!

Il venait de le montrer, et le prouva une fois de plus, lorsque, m'invitant à l'accompagner dans le *bar-room*, où s'entassait une troupe d'individus altérés; il me pressa de boire avec lui... n'importe quoi!

— Je ne bois que de l'eau, répondis-je.

Se tournant alors vers les autres :

— Venez, camarades! Un verre!

Les camarades ne se le firent pas répéter. Edward Marshall avait jeté sur le comptoir une pièce d'or : vingt dollars.

— Point de change ! fit l'hôte embarrassé.

— Non? Bien. Gardez-la! Elle filera avant qu'il soit jour.

Hôte et camarades avaient compris.

Et moi je conserve parmi les meilleurs, ce noble souvenir de chevaleresque urbanité.

En 1842, l'*Anti Slavery society* de Massachussets, m'envoyait à Pittsfied.

Jour, heure, tout était fixé d'avance; il ne s'agissait plus que d'arriver à point : chose malaisée, en ce temps de carrioles et diligences.

Parvenu tant bien que mal à Pittsfield :

— Chez qui descendez-vous? — me demande le conducteur. Je lui montre l'adresse de M. Hilles, abolitionniste fervent, abonné du *Liberator,* sur lequel me dirigeait l'*Anti Slavery Society.*

— Ah! mais, c'est à deux mille d'ici! — fait le conducteur en se grattant la tête. Après quoi, voyageurs et colis déposés, il siffle, claque du fouet : Hue! et me mène droit au cottage de M. Hilles.

Je n'étais pas, il en faut convenir, un visiteur *désirable.* Couvert de poussière — j'avais voyagé sur l'impériale — valise en main; noir, couleur mal portée à cette époque et dans ce district; je vis d'emblée que quelque brûlante que fût l'atmosphère, glacée serait ma réception. Mais il n'y avait pas à choisir.

M. Hilles paraît sur le seuil de sa porte, me considère, et m'introduit sans proférer un mot. Sa femme prend l'affaire par un côté moins tragique. Réservée,

distante, d'une politesse empesée, elle admet néanmoins ce fait, on le sent, que ma présence pour un jour ou deux sous son toit, n'endommagera pas trop grièvement l'honneur de la famille.

On sert le thé M. Hilles est invisible; il a perdu l'appétit : cas de négrophobie, je connais cela. Sympathie pour son mal, influence paralysante de l'entourage, à peine si je puis avaler un morceau ou prononcer une parole. Ainsi se passe le premier soir.

Le lendemain était un dimanche : Je devais parler quatre fois, dans la *Town Hall :* 10 heures, A M ; 1 heure, P M; 5 heures, idem; 7 heures 1/2, idem.

M. Hilles, moment venu, avance en phaéton devant le porche aide sa femme à monter, secoue les guides, et se tournant vers moi — deux places restaient vacantes derrière lui — me dit gravement :

— Vous saurez trouver votre chemin, je suppose?

— Je suppose que je le saurai. — fais-je avec non moins de gravité, tout en brassant la poussière.

Arrivé dans la *Town Hall,* personne pour me présenter à l'assemblée[1]. Mais j'avais devant moi le visage de mistress Hilles, grave, éclairé de douceur; et je m'en tire de mon mieux jusqu'à midi, heure sacramentelle des *luncheons*[2]. Chacun s'en va trouver le sien. Nul ne m'en offre miette, de sorte que me voilà seul, vis-à-vis des bancs déserts. Une heure et demie sonnant, mon

[1] En Amérique, de même qu'en Angleterre, le *chairman* (président) introduit toujours le prédicateur étranger auprès de la congrégation. — TRAD.

[2] Second déjeuner. — TRAD.

audience revient, restaurée, rafraîchie, oreilles et cœur dispos. Je reprends mon allocution; cela nous mène à trois heures, que, le discours achevé, la *Town Hall* se vide à nouveau.

Je commençais à sentir certains tiraillements dans l'estomac. Un petit hôtel se trouvait tout près; je m'y rends, je demande à dîner :

— Nous ne reçevons pas de nègres!

Patience. Le vent du nord- st, promenant ses froides averses, me soufflait des aiguilles dans les poumons. Que faire? Grelottant, exténué, affamé, je reprends le chemin de la *Town-Hall;* tandis qu'aux fenêtres, hommes, femmes, enfants, me regardaient comme on suivrait les allures d'un ours, lâché sans muselière par la ville.

Tout en marchant, je côtoyais les murs d'un cimetière :

— Le champ du repos! m'écriai-je : Oui, c'est cela, c'est ce dont j'ai besoin! Le lieu où meurent les vanités, où finissent les distinctions, où il n'y a plus ni riches ni pauvres, ni blancs ni noirs!

J'y entrai. — Et je méditais ce cri pathétique du Seigneur : « Les renards ont des tannières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête! » lorsque des pas se firent entendre, et qu'avec cette hésitation des gens bien élevés, un gentleman s'approchant, me dit :

— Oserais-je vous demander votre nom?

— Frédérik Douglass.

— Vous semblez n'avoir pas de logement en ville?

— Je n'en ai pas.

— Bien. Je ne suis rien moins qu'abolitionniste. Mais

si vous voulez m'accompagner, je prendrai soin de vous.

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— Moses Norris.

— Quoi! le sénateur?

— Tout juste.

En vérité, je ne savais trop que répondre. Ce même homme, là, devant moi, avait naguère littéralement arraché le révérend Georges Storrs, de la chaire où il prêchait l'émancipation! D'autre part, comment repousser une offre si cordiale, si royalement venue?

— Maman, maman! Un nègre dans la maison, un nègre dans la maison! — s'écrièrent une demi-douzaine de petites voix, à l'instant où ma personne se dessina sur le seuil de l'aristocratique demeure.

Ce n'est pas sans peine, que mistress Norris apaisa le tumulte. Elle-même semblait pétrifiée. J'allais battre en retraite; l'hospitalière insistance du sénateur ne le permit pas. — Hasardant alors une expérience :

— Madame, fis-je, mon pauvre gosier est en feu. J'ai beaucoup parlé; le froid m'a saisi; rien ne me soulage, en ces sortes d'occurrences, comme un morceau de sucre, dans un verre d'eau fraîche.

Je n'avais pas achevé, que mistress Norris me préparait elle-même le breuvage, qu'elle me l'offrait, que les glaces polaires étaient fondues, les préjugés par-dessus bord (la bonne moitié au moins), et que, devisant avec le sénateur au coin de son feu, je m'y sentais presque bienvenu!

Le soir, au sortir du dernier *meeting*, ce fut à qui, de

mistress Norris ou de mistress Hilles — considérablement humanisée — m'emmènerait dans sa voiture, et m'abriterait pour la nuit. Avec mille remercîments, je me séparai du sénateur et de mistress Norris, pour suivre chez elle mistress Hilles, ma précédente hôtesse.

L'atmosphère s'y était si bien dégelée, que M. Hilles me conduisant le lendemain — dans ce même phaéton où la veille je n'avais pu trouver place — au rendez-vous assigné par mes amis, s'écria :

— Monsieur Douglass, je me sens plus fier de vous sentir là, près de moi, que si j'y avais le président des États-Unis!

Compliment que j'eusse trouvé plus flatteur, si John Tyler n'avait point, à cette époque, occupé le siége présidentiel.

Raconter mes expulsions des omnibus, trains, wagons, tables d'hôte, cabines, je n'aurai jamais fini!

Chose étonnante, l'esclave était souffert, en des places d'où l'on expulsait ignominieusement le noir libre.

Assis, à Philadelphie, dans un train à côté de mistress Post, ancienne amie de la famille :

— Sortez! me crie le conducteur.

Mistress Post s'indigne. Je reste ferme au poste.

— Ce nègre est-il à vous? reprend le conducteur.

— Oui.

Et l'esclave supposé, demeure en paisible possession de ce fauteuil, hors duquel on allait jeter l'homme de couleur indépendant.

Il m'arrivait parfois de résister, on s'en souvient. La

résistance alors, avait raison du préjugé. En d'autres occasions, le préjugé tenace en était pour ses frais. Comme certain jour où l'hôtelier — *Alliance*, Ohio — m'ayant banni de la salle à manger, mes codélégués la quittèrent, dîner intact. Le même brave homme, au retour, nous attendait avec trois cents couverts! Le train *stoppa*, les délégués descendirent; pas un ne s'assit devant le festin.

On le voit, s'il y avait des lâchetés, il y avait des générosités.

Miss S J. Mark[1], une de nos célébrités littéraires, n'abandonnait-elle point (Ohio) la table d'où l'on venait de m'exiler; pour remonter, accompagnée de sa sœur, sur le tillac, et protester par cet acte, contre l'ostracisme dont j'étais l'objet?

Deux dames anglaises, alors que nous descendions l'Hudson, et qu'assis près d'elles, on me contraignit de passer ailleurs; ne se levèrent-elles point, elles aussi, proclamant leur indignation; tandis que se taisaient, tandis que laissaient faire des gens, dont les convictions auraient dû délier la langue, et dont un geste, un seul, m'eût épargné l'affront!

Mais si le vernis de l'Évangile, ne recouvre pas toujours des cœurs chrétiens; la livrée du *paganisme,* en revanche, dérobe, sous ses calomnieux dehors, telles délicatesses, telles bontés, telles énergies inspirées du Christ, que le Christ ne désavouera pas!

En fin de compte, à travers les bonnes et les mau-

[1] Grace Greenwood, nom de plume.

vaises fortunes; tantôt hué, tantôt acclamé, ma carrière a été heureuse. L'indifférence ne m'a ni bronzé contre les anthipaties, ni refroidi à l'endroit des succès. — Mais derrière les choses transitoires, je sens les choses éternelles. Appuyé sur celles-ci, je puis affronter celles-là.

— Qu'éprouvez-vous? me demandait jadis M. X : Quand dans les rues, la canaille..... et des gens qui ne sont pas elle..... vous montrent au doigt? que pleuvent les quolibets?

— Qu'un âne a rué, mais qu'il n'a blessé personne.

Laissez-moi terminer par un aveu.

Lorsqu'en 1879, j'appris que mon buste, exécuté sur l'ordre de mes amis, venait d'être, en grande cérémonie, placé dans la *Sibley Hall,* université de Rochester; et que des voix, trop prévenues en ma faveur, avaient déclaré « *justement mérité* » l'hommage offert à Frédérik Douglass! mon cœur battit d'orgueil.

Il palpita d'une plus douce émotion, cette nuit où, étendu seul, la tête enveloppée d'un plaid, dans un compartiment de première classe, *Central rail-road,* je m'écriai, voyant paraître un gentleman à la portière :

— N'entrez pas ici, ne vous asseyez pas là : Je suis nègre!

Et où l'intrus, ainsi apostrophé, riposta :

— Hé, nègre ou non! Que diantre cela me fait-il?

Cette fois, le mur mitoyen était à bas.

XVIII

GARFIELD — IN MEMORIAM.

Tandis que dans le cimetière de Cleveland (Ohio) on rendait à la terre les terrestres restes de Garfield; tandis que se répandaient les larmes, que retentissaient les oraisons funèbres : témoignages de respect à cette vie si forte, si grave, si dévouée, si entièrement virile ; ce jour-là, nous, les hommes de couleur, assemblés dans l'Église Presbytérienne (Columbia, fifteenth street), nous lui dîmes, nous aussi, notre dernier adieu ici-bas.

Appelé à prendre la parole : «.....Aucune heure, m'écriai-je, n'a sonné plus lugubre! Aucune n'apporta plus poignante douleur, humiliation plus intense au peuple américain!..... Et c'était hier que, Marshal des États-Unis, les devoirs de ma charge m'appelaient à cet insigne honneur : marcher en tête de la colonne qui, du Sénat, à travers les longs corridors, les majestés du dôme, le portique empli de lumière, conduisait celui que nous lamentons à ce Capitole, où les acclamations d'innombrables milliers de citoyens, le saluaient Président!.....

« ...Il nous sied, à nous, frères et citoyens de couleur, dont le deuil s'unit au deuil général ; à nous, dont le cœur a battu d'indignation, d'amour, d'espoir, de détresse, avec le grand cœur de la nation tout entière ; il nous sied, à nous dont les émotions ont suivi cet héroïque, ce long duel de la vie contre la mort ; à nous, qui avons partagé ces agonies ; il nous sied de pleurer ensemble, pour notre propre compte ! Il convient que notre race pousse un cri distinct des autres : un cri, qu'entende d'un bout à l'autre bout de l'Amérique, le peuple américain !

« .....Des orateurs mieux autorisés, vous parleront du caractère privé de M. Garfield. A moi de vous dire qu'il nous aimait, qu'il se préoccupait de notre avenir.

« Appelé dans son cabinet, peu temps après l'élection, nous eûmes sur ce sujet, lui et moi, un entretien sérieux et prolongé :

« — Le temps est venu, me dit-il, de faire un pas en avant ; de répondre ainsi, aux justes réclamations des citoyens de couleur !

« Puis, manifestant l'intention d'envoyer à d'autres nations qu'à des nations noires, nos noirs représentants :

« — Comment seront-ils reçus des races blanches ? s'écria-t-il.

« — Parfaitement ! répondis-je. Plus on se rapproche des sommets, plus s'effacent les bas-fonds du préjugé. Mais, ajoutai-je, pour que toutes les classes américaines soient également respectées au dehors, il faut que toutes, égales chez nous, rencontrent au dedans

les mêmes égards, participent aux mêmes avantages, deviennent l'objet des mêmes sollicitudes, obtiennent les mêmes honneurs!

« Le Président approuva sans réserve. Faisant plus, il me proposa sur l'heure, de représenter mon pays à l'étranger, dans un poste important.

« Je remerciai Son Excellence, et déclinai l'offre.

A vrai dire, je préférais rester en Amérique..... et *Marshal* du district de Columbia.

« Certes, avoir pour ministres des États-Unis, l'Hon. J. M. Langston à Port-au-Prince, M. H. Highland Garnet à Liberia, tous les deux, hommes de couleur; c'est un honneur dont tous, nous nous sentons fiers. Mais, nous le sentons aussi ; une représentation *noire*, auprès des nations blanches, serait un progrès plus décisif, vers cette égalité qui est notre droit, en même temps qu'elle est notre aspiration. »

CONCLUSION

Le soleil de mes années s'incline vers son couchant.

Je le répète encore, les rayons ont débordé les ombres; mes joies ont dépassé mes douleurs. J'ai plus reçu de ceux qui m'aimaient, que ne m'ont ôté ceux qui ne m'aimaient pas.

Ce livre — en voici les dernières lignes — serait-il une sorte d'hommage, que ma vanité rendrait à ma personne? Aurais-je étalé blessures, revers, succès, pour m'attirer louanges ou sympathies?

Non. Ce livre est un simple fragment d'histoire contemporaine; un legs à la future génération, aux citoyens de l'avenir, curieux de savoir le comment, le pourquoi des choses passées : quelles relations sociales et politiques soutenaient entre elles, les variétés diverses du peuple américain; quelles lois régissaient le pays; quels mouvements de la conscience, quels événements, quels besoins, les modifièrent ou les abolirent.

L'heure s'avoisine, où le dernier esclave, où le dernier maître, auront disparu derrière l'impénétrable voile, qui sépare les vivants des morts. Ni maître ni

esclave, ne pourront plus raconter les fastes de la plantation.

J'ai dit la vie de l'esclave. A celle du maître, jamais narrations ne firent défaut. Puissance, talent, richesse tenaient la plume. — J'ai saisi la mienne au nom du nègre vendu, battu, dégradé, conspué... relevé!

Cette vie de l'esclave, n'est-ce point ma vie? Asservi, fugitif, errant, bataillant, victorieux, n'ai-je point le droit de dire à quiconque porta les fers : ils m'ont blessé! A quiconque affronta les périls de l'évasion : je les ai bravés! A quiconque lutta pour l'indépendance : j'ai combattu! A quiconque savoure les joies du triomphe : elles m'illuminent le cœur!

On a souvent dit de moi; que j'étais le créateur de ma fortune, l'architecte de ma position. On m'a donné ce beau titre : *self-made man*. A Dieu ne plaise que je le désavoue! Mais, regardant en arrière, je vois aux lointains horizons tant de mains secourables étendues vers moi, tant d'amitiés éclairées, tant de cœurs fidèles, de si étonnantes faveurs des circonstances, que je m'écrie : Sans eux, sans ce concours des fraternités humaines et des événements propices; toute mon énergie, jointe à toute ma persévérance, ne m'aurait pas empêché de charrier, quarante années durant, les tonneaux d'huile sur les quais de New-Bedford, d'y scier les planches, d'y brouetter le charbon, d'y charger, d'y décharger les navires baleiniers; piquant çà et là quelque *job* au hasard de l'aventure; tenant pied, heure après heure, à la misère; gagnant morceau de pain après morceau

de pain! — Et je ne rencontre point quelque vieux camarade des *stratas* inférieurs; mains calleuses, rides au front, dos ployé sous les rudes labeurs, écartant à grand'peine la louve : la faim, du logis; que l'émotion fraternelle ne m'étreigne, avec cette pensée : Sans des circonstances indépendantes de ta volonté, tu en serais là!

Grâce à elles, je sortis à temps de l'esclavage, pour rencontrer cette généreuse phalange, dont Lloyd Garrison était le chef, qui me prit sous son égide, qui me poussa, qui me soutint, et qui ne m'abandonna plus.

« *L'honneur à qui l'honneur!* »

Merci! vous les valeureux, les inflexibles, qui m'avez reconnu pour homme, aimé comme frère; en dépit des sarcasmes, des affronts, des haines et des fureurs!

Merci! vous les femmes d'élite, dont les pitiés, l'intelligence, le courage, ont si souvent adouci mes souffrances et relevé mon espoir!

Un dernier mot.

C'est à mon peuple que je l'adresse.

Frères, le chemin qui mène au progrès est ouvert. Nulle ignorance, que ne puisse dissiper la volonté de savoir; nulle indigence, dont ne puisse triompher le travail; nul bas niveau, dont ne puisse émerger la distinction. — Ni chaînes, ni verroux, ni violence, ne viendront jamais à bout de tuer la dignité, d'écraser l'âme, de paralyser l'effort.

Mais, faites-y attention. Les lois protectrices, pas plus que les amis, ne relèveront une race, à moins

qu'elle n'ait la volonté de se tenir debout. Les races, comme les individus, rencontrent le sort qu'elles méritent.

Toutes les prières de la chrétienté, n'arrêteront pas plus la course d'un boulet, qu'elles n'empêcheront l'arsenic d'être un poison.

J'ai essayé, frères, de vous arracher à la superstition, à la bigoterie; à ces vieux habits des maîtres, dans lesquels vous êtes entrés, comme eux dans les vieilles casques de leurs grands pères. Je vous ai dit et répété, que nous dépendons de nous-mêmes, non des étoiles; que celui qui veut vaincre, doit frapper le coup; que respect de soi, confiance en soi. industrie, activité. persévérance, économie, sont les meilleurs moyens de s'en tirer dans les deux mondes: l'inférieur, le supérieur. — L'inférieur avant tout, puisque c'est avec lui tout d'abord que nous avons à faire, et que ne pas progresser en bas, c'est risquer fort de ne pas arriver en haut.

Je vous ai déclaré, frères de ma race, que d'immuables lois mènent l'Univers; que l'homme recueille ce qu'il a semé; qu'il n'existe manière sous le ciel, de supprimer les conséquences d'un acte, de détourner les suites d'un fait.

Ces vues, la plupart d'entre vous ne les partagent pas.

Ils comptent sur les faveurs du Tout-Puissant, sur la prière qui les obtient. La foi « étant la substance des choses qu'on espère, la démonstration de celles qu'on ne voit point », ils s'en tiennent à cette sentence, qui,

vraie dans le domaine spirituel, devient fausse, lorsqu'on l'applique aux terrestes réalités[1].

Arrêtons-nous : plus qu'une parole.

J'ai consacré quarante années à servir la cause de mon peuple. S'il m'en était donné quarante encore, je les lui vouerais.

Quoi que j'aie fait pour cette cause sacrée, elle est bien moins ma débitrice, que je ne reste son débiteur.

[1] Voir note à la fin.

NOTE DU TRADUCTEUR

Aide-toi! dit le proverbe; mais il ajoute : LE CIEL T'AIDERA.

« Paul plante, Apollos arrose. » Mais si Dieu ne faisait pas croître... rien ne croîtrait.

Si Dieu n'avait pas — tant soit peu — mis sa main dans les affaires de Frédérik Douglass, nous doutons fort que l'*Honourable Marshal des États-Unis pour le district de Columbia*, s'en fût si merveilleusement tiré.

Ce qu'il nomme : *les circonstances favorables*, ne serait-ce point, par hasard, cette main-là?

Priez, et croisez-vous les bras! — L'Évangile n'a jamais dit cela, les chrétiens n'ont jamais fait cela. Le travail, dans toutes les sphères, à travers tous les âges : travail de l'âme, de la pensée, du corps, tel a été l'ordre de Dieu, telle est la vie du chrétien.

J'ajoute : tel est l'impérieux besoin de son intelligence, la condition en dehors de laquelle il ne vit plus.

Se représente-t-on un ciel peuplé — j'allais dire *meublé* — d'êtres immobiles?

Des cerveaux malades ont pu en imaginer un pareil. Ce n'est pas le ciel de Dieu.

Le travail, cette magnifique expansion de toutes nos forces, de toutes nos facultés, la prière — rude combat — ne le supplée pas : elle lui souffle la vie.

Qui prie, travaillera. Les grands *supplieurs* ont été grands travailleurs.

Sans ces hommes-là, les hommes de prière, qui travaillent d'autant mieux que Dieu travaille avec eux, et qu'ils le savent; sans ces régiments chrétiens, qui, à l'exemple des Suisses de Morgarten, prient avant la bataille, pendant la bataille, après la bataille; sans ces hommes qui, parce qu'ils prient, éc asent l'ennemi; sans les Buxton, les Wilberforce, les Lincoln, la noble phalange de supplieurs, de travailleurs, qui, en Europe, en Amérique, partout debout, partout à la brèche, ont combattu l'esclavage, le géant, et l'ont vaincu; les vaisseaux de traite viendraient, à l'heure qu'il est, chercher leur cargaison noire sur les côtes

d'Afrique; ils la jetteraient, à l'heure qu'il est, aux enfers du Sud américain. A l'heure qu'il est, le fouet du planteur sillonnerait de rouges sillons le dos des nègres, courbés sur les rizières. A l'heure qu'il est, Monsieur Douglass, sans ces hommes-là, les hommes qui prient; on vendrait, on achèterait, on avilirait, on déchirerait, on assassinerait sur les marchés d'Amérique, dans les plantations d'Amérique, vos frères et vos sœurs, vos fils et vos filles; comme on avilissait, comme on vendait, comme on torturait, comme on assassinait vos pères et vos mères, en ces jours où n'avait pas encore passé sur les consciences, le souffle du Christ, qui réveille les morts.

Pour nous, travailleurs aussi, transportés de joie à ces triomphes, la parole d'*Aunt Mary,* la vieille négresse de Savannah, nous revient dans le cœur.

Racontant l'entrée de Sherman à cette heure mémorable où, suivi de ses bataillons, il affranchit les noirs : « Nous savions qu'il viendrait, dit-elle; nous le savions, parce que nous avions tant prié! Oui, *Sah* [1], nous avons tellement *tourmenté* le Seigneur, qu'il a été *obligé* d'envoyer Massa Sherman [2]. »

[1] *Sir* (monsieur).

[2] *Les Américains chez eux.* — Bonhoure, 1866. — Plon, 1882.

Nous, les chrétiens, nous croyons au Dieu qui mène le monde... et même les balles.

Nous croyons au Dieu qui travaille, au Dieu qui délivre.

Nous croyons au Fils de Dieu, qui travaillait, qui priait ici-bas.

Nous croyons au Saint-Esprit, qui là-haut prie et travaille.

Et nous prions, et nous travaillons; et, serrant vos mains vaillantes, à vous, le noble, le courageux travailleur, nous vous disons :

— Frère, priez! Frère, rendez *vraiment* « l'honneur à qui l'honneur! » Frère, que personne, en fermant votre livre, n'ait le droit de s'écrier : « Tu n'as pas glorifié le Dieu qui tient ton souffle, et toutes tes voies en sa main [1]. »

[1] Daniel, v. 23.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE CARANCIÈRE, 10.

